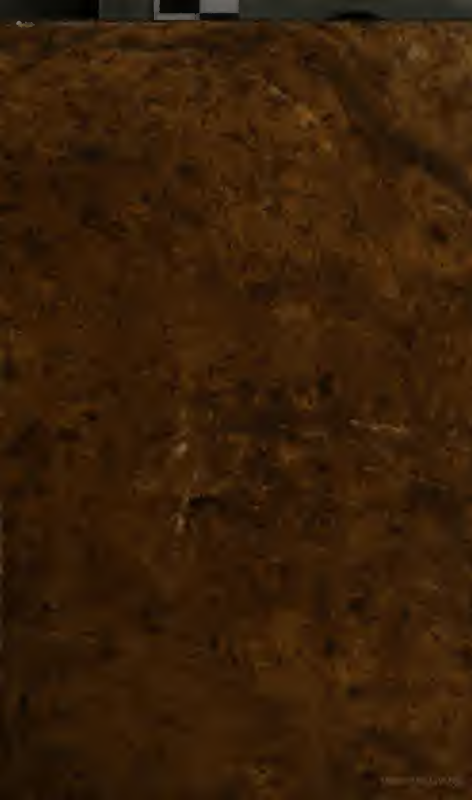




FON.

NAZIONALE

B. Prov.

BIBLIOTECA

VITT. EM. III

IV
427

NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

armadio
XXIV



Palchetto

Num.° d'ordine

74-8-4

110
3
25

B. Prov.
IV
427

613871
500

MÉMOIRES

CRITIQUES ET HISTORIQUES

SUR PLUSIEURS POINTS

D'ANTIQUITÉS MILITAIRES,

CONTENANT la défense des Mémoires Militaires sur
les Grecs & les Romains contre les Recherches d'An-
tiquités Militaires du Chevalier DE LO-LOOZ ,

ENRICHIS DE BEAUCOUP DE FIGURES.

Par CHARLES GUISCHARD , nommé QUINTUS
ICILIUS , Colonel d'Infanterie au service du Roi de
Prusse , & Membre de l'Académie Royale des Sciences
& Bellès-Lettres de Berlin.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS.

Chez { P. E. G. DURAND Neveu, Libraire, rue Gallande
à l'Hôtel de Lesseville.
{ MARCHAND, Libraire, rue des Petits-Champs.

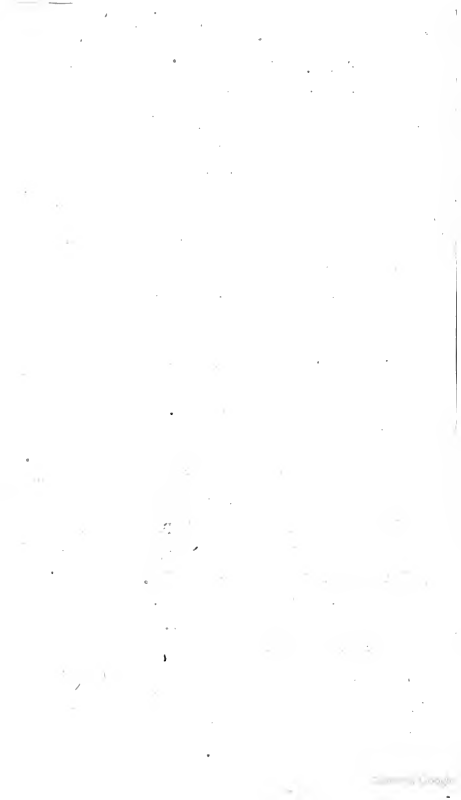
ET à STRASBOURG ,

Chez BAUER & Compagnie, Libraires;



M. DCC. LXXIV.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.





PRÉFACE.



J'Avois fait imprimer à la Haye, dans le temps que j'étois encore au service de la République de Hollande, mes Mémoires militaires sur les Grecs & sur les Romains. Le but de cet ouvrage étoit de présenter aux lecteurs militaires, des récits authentiques de plusieurs faits de guerre détaillés par les historiens de ces deux nations, & de discuter quelques points de la Tactique des Anciens, pour rendre raison de plusieurs circonstances qui y avoient rapport.

J'avouë que la lecture des commentaires du célèbre Chevalier Folard

sur Polybe, m'avoit fait naître l'idée de ce travail. Je voyois avec peine, que plusieurs des faits militaires des Anciens qui y sont allegués, se trouvoient ou mal rapportés, ou en contradiction manifeste avec la narration de Polybe & des autres Historiens de l'Antiquité qui les avoient décrits avec une clarté & avec une précision admirable. Les plus illustres écrivains de nôtre siècle ne dédaignant pas de fonder leur théorie de la guerre sur les exemples tirés de l'histoire ancienne, il me sembla qu'il valoit bien la peine d'en approfondir les sources, & de faire usage d'une saine critique, pour mettre dans leur vrai jour les circonstances de ces événemens, qui malgré l'intérêt qu'on paroïssoit y prendre, étoient cependant si mal représentées.

Tandis que je m'occupois de cette tâche, la guerre qui s'éleva en Europe, interrompit mon travail & l'envie de m'instruire par l'expérience, me fit

chercher l'occasion de servir sous les yeux de ce grand Roi, dont le génie supérieur a donné à l'art de la guerre des modernes ce degré de consistance & de perfection qui lui manquoit, & qui l'emporte à tous égards sur la pratique des Anciens. Forcé par cette circonstance d'accélérer l'édition de mes Mémoires, il ne me fut pas possible de prévenir les fautes d'impression & d'inadvertance qui s'y sont glissées & de donner surtout aux plans, l'exactitude qu'ils auroient eue, si je n'avois pas été obligé d'en abandonner l'exécution à des personnes peu éclairées.

Non obstant ces défauts dont je me suis apperçu le premier, j'ai eû la satisfaction de voir ces mémoires favorablement accueillis du public, & plusieurs personnes instruites en faire l'éloge. Sensible à cet accueil & avide en même temps de m'en rendre plus digne encore, j'ai formé de bonne

heure le dessein de donner une nouvelle édition de cet ouvrage, d'y faire des corrections, & d'y ajouter les éclaircissements nécessaires pour le mettre, autant que cela est possible, à l'abri de la critique. La guerre, & depuis la guerre d'autres occupations m'ont empêché d'exécuter ce projet: & ce n'est que depuis quelque temps, qu'ayant de nouveau du loisir pour vacquer à mes travaux littéraires, j'ai pu reprendre ce travail.

Mais dans le temps que je m'occupe de ces idées on remet entre mes mains *Les recherches d'Antiquités militaires du Chevalier Lo-looz avec la défense du Chevalier Folard contre les allégations insérées dans les Mémoires militaires sur les Grecs & les Romains*: ouvrage in 4to, composé dans le seul but de détromper le public de la bonne opinion qu'il avoit du mien. L'air de suffisance & le ton de déclamation qui regne d'un bout à l'autre dans ce

livre, me firent d'abord comprendre que ce n'étoit pas l'intérêt de la vérité qui avoit guidé la plume de cet officier, & je ne fus pas peu étonné, d'y trouver la même aigreur & le même fiel qu'on reproche avec raison aux littérateurs vulgaires qui s'échauffent souvent dans leurs disputes.

Envain pour se justifier sur le mauvais ton de sa critique, l'auteur m'impute t'il d'avoir combattu moi-même les opinions du Chevalier Folard avec trop d'aigreur & d'indécence; envain se donne-t-il l'air d'avoir pris les armes pour vanger l'honneur outragé d'un grand homme. C'est un pur prétexte, trop aisé à réfuter, & je n'aurai pas de peine à prouver, que sans être enthousiaste, on ne sauroit parler du Chevalier Folard avec plus d'égard & de respect, que je ne l'ai fait dans mes Mémoires. *Cet habile Officier, dis-je, est admirable même dans les écarts où il se jette, & en lui rendant*

Pag. 3. de la
préface.

l'hommage que lui doivent ceux de sa profession qui écrivent après lui, je pense qu'il eût été plus utile au Public qu'il se fut donné à lui même sans partage, l'honneur de ses découvertes. Je déclare dans un autre endroit de ma préface, que je fais une grande distinction entre les commentaires du Chevalier sur Polybe, & les observations qu'il fait de sa tête sur toutes les parties de l'art militaire moderne. Dans cette seconde partie de son livre, ce sont ses opinions, c'est le résultat de son expérience & de ses méditations. Je la lis avec respect & avec reconnoissance pour l'auteur. Il me semble que ce langage ne sauroit autoriser à accuser à la face du public, celui qui le tient, d'avoir outragé la mémoire d'un grand homme.

Mais il étoit de l'intérêt du Chevalier de Lo-looz de prévenir l'esprit du lecteur contre un homme qu'il s'étoit proposé de dénigrer. Il fait comme

tous ceux qui manquent de bons argumens dans les disputes qu'ils ont à soutenir, il déclame, il exagère: *Folard s'écrie-t-il devoit-il jamais s'attendre à essuyer les reproches d'ignorance dans les principes, d'entêtement & d'opiniâtreté dans ses opinions, d'infidélité & d'obscurité dans les écrits, d'écarts d'imagination, de peu de justesse & de solidité dans les raisonnemens, d'incongruité, d'extravagance dans la version, de peu de rapport dans les comparaisons, d'absurdité dans les conjectures: Recherches militaires pag. 4. &c.* En effet j'aurois mauvaise grace de me plaindre de la bile du Chevalier, si je l'avois échauffée moi-même par des expressions si peu mesurées contre son héros. Mais ce sont des accusations vagues & controuvées. On n'a qu'à jeter les yeux sur les passages même de mon livre que l'auteur a cités en marge, & on verra combien peu cet emportement & cette grossière indé-

cence de stile qu'il me reproche, est fondée. *)

Le Chevalier de Lo-looz dit bien, qu'on voit à mon stile surprenant que j'ignore ou que je me dissimule à moi-même que toute critique étant comme ces remèdes excellens dont quelque poison est la base, il n'y a que l'art & l'adresse avec lesquelles elle est faite,

*) J'ai dit (page 71. du premier vol.) que le Chevalier Folard avoit imaginé la distribution des Princes & des Hastaires à la bataille d'Adda, parceque le traducteur avoit mal rendu le passage de Polybe qui n'y parle que des piques des Triaires qui furent données aux Hastaires de la première ligne. Je remarque (pag. 79.) que tout ce qu'il a déduit de la Tactique des Anciens en faveur de sa colonne, est plutôt fondé sur les principes des Grecs que sur ceux des Romains. Je soutiens (pag. 109.) que le raisonnement de Mr. Folard au sujet de la retraite du corps de 10000. Romains à la bataille de Trebie n'est pas juste. Je provoque (pag. 119.) au témoignage de Polybe pour garantir ce qu'il y a de différent entre mon exposé de la bataille de Cannes, & celui de Mr. Folard. Je prétens

qui puisse la justifier, & que l'emploi des expressions d'une satire mordante répugne aux esprits modérés, autant que le poison aux corps: voila des lieux communs & des fleurs d'éloquence assés mal employées. Il m'auroit été presque impossible de marquer d'une maniere plus modeste & moins emportée que je ne l'ai fait la différence

(pag. 150.) que les mesures que prirent les Etoiliens à la bataille de Caplyes valaient la savante disposition de Mr. Folard. A la fin de mon récit de la bataille de Zama, je conclus que l'Annibal de Zama est un tout autre Général que l'Annibal du Chevalier Folard. J'ai dit dans le second volume, que quoiqu'il ait choisi la description que Polybe fait du siège de Lilybée pour le texte de son traité de l'attaque & de la défense des places, il a omis de mettre au jour les principales circonstances que l'historien en rapporte (pag. 27.) J'accuse encore le traducteur de Polybe d'avoir mal rendu les passages dont le Chevalier Folard se sert pour prouver la réalité des tranchées. Ce sont à peu près les endroits de mes Mémoires sur lesquels le Chevalier de Lolloz fonde ses accusations, & m'intente le procès.

de mes sentimens, de ceux de Mr. Follard. Mais je suis convaincu que Mr. Lo-looz ne se feroit jamais permis l'usage de pareilles armes contre moi, s'il avoit prévu que quelqu'un se donneroît la peine de vérifier ses accusations par l'inspection même de mes Mémoires, ou plutôt, s'il avoit crû que j'étois encore vivant, & que mon honneur pourroit m'engager à plaider ma cause.

Peu importoit de faire parade d'un respect & d'une vénération sans bornes pour la Mémoire du Chevalier Follard. Il falloit prouver d'une manière convainquante, que c'étoit à tort qu'on lui imputoit des erreurs sur les objets les plus essentiels de la Tactique des Anciens. De bons argumens & non de fades éloges auroient pris la place des fleurs que mon *Critique prétend répandre d'une main conduite par l'estime sur la tombe de ce grand Tacticien.*

On fait que Mr. Folard soutint avec chaleur son système des colonnes, opposé à la manière ordinaire de ranger les troupes en bataille, & que pour en démontrer la bonté il eût recours à toutes sortes de preuves, fondées en partie sur la physique & sur la liaison naturelle entre les causes & les effets, & en partie sur l'expérience, cherchant dans l'histoire militaire des Anciens des exemples, où selon lui la victoire n'étoit due qu'à l'ordonnance des colonnes. Cette méthode d'accréditer son système étoit bonne, & tous les maîtres en tactique qui proposent leurs idées en font ordinairement usage. Mais ne falloit-il pas aussi, pour que les preuves qu'il avoit tirées de l'expérience eussent toute leur force, que les faits allégués fussent vrais, principalement dans les circonstances qui déterminoient leur rapport aux vérités qu'il avoit à prouver?

Mon critique avance cependant gravement dans sa préface, que rien n'est plus indifférent pour constater la bonté d'un système quelconque de Tactique, que la vérité des faits auxquels on provoque, que la fiction seule fournit autant & même plus de preuves que l'histoire la plus véridique; qu'ainsi la Cyropédie de Xénophon, l'histoire de la guerre supposée par le Marechal de Puysegur, entre la Seyne & la Loire, & le Télémaque de Fénelon, étoient d'un aussi grand poids dans les matieres de Tactique, que le sont les histoires rapportées par les auteurs les plus dignes de foi. En conséquence de cette étrange dialectique le Chevalier méprise les peines que je me suis données, pour débrouiller les faits de guerre rapportés par Polybe, & ne s'apperçoit pas que par ce même raisonnement, il énerve entierement les plus fortes preuves, dont Mr. Folard ait fait usage. *Il importe fort peu,*

dit-il, pour le progrès de l'art de la guerre, que *Regulus* à *Tunis*, *Flaminius* sur l'*Adda*, *Sempronius* à *Trebie*, *Varron* à *Cannes*, & que *Scipion* à *Élinge*, à *Bezula*, & à *Zama* aient combattu en *Phalange*, en *Quinconce*, ou en *Colonne*, si d'ailleurs cette dernière ordonnance étoit d'accord avec tous les principes démontrés. Quoi qu'il en soit je me persuade pourtant, lorsque le Chevalier *Folard* allègue ces mêmes faits pour garantir par l'expérience la bonté de sa théorie, qu'il ne lui étoit pas indifférent qu'ils fussent vrais ou faux.

Il me semble que ce raisonnement seul décèle assez l'esprit des recherches d'antiquités militaires du défenseur du Chevalier.

J'ai été long temps indécis, s'il me convenoit de répondre à l'amère & violente critique de *Mr. de Lo-looz*. Plusieurs de mes amis m'en dissuadoient, & moi même je sentoisi de la répugnan-

ce pour un travail de cet ordre, toujours pénible, & rarement utile. Je me disois que jamais la critique de mon Antagoniste ne feroit impression sur l'esprit de ceux qui sont versés dans l'histoire ancienne & dans la connoissance des langues savantes. Et certes il ne faudroit pour fixer leur jugement sur ces admirables recherches d'antiquités militaires, que jetter un regard sur la liste des différens auteurs que mon critique cite dans la préface, comme des *Maîtres de l'art qui ont formé les Tacticiens & instruit les historiens de la moyenne antiquité.* Pausanias, Stratocles, Eupolemus, Evangelus, Iphicrates, Possidonius, Cineas, Menander, Tarut - Paternus, Paulus, Hermias, Aeneas, Brion, Clearque, Cincius, Theffalus Pyrrhus Roi des Epirotes, Alexandre son fils, Xénophon, Thucydide, Polybe, Polyen, Caton le Censeur, César, Frontin, Cornelius Celsus, Varron, Flavius,

Voy.
les Recherch.
avant prop.
pag. XII.

Jofephe, Diodore de Sicile, Tite Live &c.

Quel mélange bizarre de noms d'auteurs; dont la plupart n'existent plus, & dont les autres n'ont jamais existé! Le hazard ayant fait tomber mon critique sur quelque traduction d'Elie ou d'Arrien, où il est fait mention de ceux qui avoient écrit sur l'ordonnance de la Phalange, il a cru qu'il ne falloit que copier ces noms pour en imposer aux lecteurs. Il ne fera pas aisé de deviner d'où il tire ce Paulus, qu'on ne connoit pas, ce Tarrut-Paternus qui est un des Jurisconsultes Grecs, dont on lit les noms à la tête des Pandectes de Florence; il se nommoit Tarrutinus ou Tarrutenus Paternus & avoit écrit sur quelques matieres de droit militaire, peu de temps avant le règne de l'Empereur Alexandre Severe, ce Thessalus-Pyrrhus Roi d'Epire, trop connu pour qu'on puisse estropier son nom, sans

Fabric. Bibliot. Græc.
Tom. XII.
p. 229.

montrer l'ignorance la plus infigne en fait d'antiquités. Cornelius Celse cet auteur renommé par ses livres de médecine paroît ici au milieu de ces maîtres de Tactique, & si l'on y trouve Cincius entre Cléarque & Theffalus-Pyrrhus, il est bon de remarquer que le hazard, lui ayant présenté le nom de Cineas le Theffalien, il a jugé à propos d'y substituer Cincius, & de donner le Surnom de Theffalus au Roi d'Epire. S'il avoit eû la moindre connoissance des auteurs militaires des Romains dont les livres ont existé, peutêtre encore en partie du temps de Végece, n'auroit-il pas du alleguer outre ce Cincius Alimentus, un Fabius Pictor, un Calpurnius Piso, Cælius Antipater, Aelius Tubero, Licinius Macer. Claudius Quadrigarius, Valerius Antias, Cornelius Sisenna, Tanusius Geminus, C. Oppius & d'autres écrivains des Guerres des Anciens, dont on a même trouvé quelques
fragmens

fragmens dans les écrits de ceux qui les ont cités.

Tout cet étalage des auteurs qui sont perdus pour nous est donc inutile & superflu; mais il paroît que le Chevalier ayant lu quelque part les noms de ceux qu'il allégué, a réellement cru que leurs ouvrages existent encore, comme ceux de Thucydide, Polyen, Frontin &c. qu'il ne connoit également que de nom. Aussi le voit-on citer bonnement dans un endroit de son livre, ce Cincius Alimentus comme un auteur connu, & qui est entre les mains de tout le monde. Pag. 161.

Le Chevalier de Lo-looz soutient ensuite que *ces auteurs avoient instruit les historiens de la moyenne antiquité, tels que les Empereurs Leon, Héron, Elien, Arrien, Onofandre, Vegece, Adrian, Plutarque, Ammien Marcelin, Athenée &c.* Que pense-t-on de ces Empereurs & de cette liste d'historiens, d'un Adrian qui n'a jamais

écrit de livres d'histoire, ou de Tactique, d'un *Athenée* différent d'*Athenée* le Grammairien, dont nous avons un petit ouvrage sur les machines de guerre des Anciens, mais qui a vecû du temps des guerres Puniques, long temps avant notre Ere. Peut-on à la fin s'empêcher de rire, lorsqu'on voit ce fier *Aristarque* mettre au nombre des traducteurs & des commentateurs modernes, auxquels il voudroit que la réconnoissance des militaires eut erigé des autels, *Vitruve* célèbre architecte du siecle d'Auguste, *Hygin* qui a vecû du tems de l'Empereur Trajan, & qui a fait un livre sur la Castimetation, *Steevechius* ce sterile commentateur de *Vegece*, *Modius*, *Juste Lipse*, *Turnebe*, du Choul, *Machiavel*, *Casaubon*, *Garemberte*, *Cornase*, du *Ryer*, *Erasme*, *Arnauld d'Andilly*, *Daniel Jesuite*, *Dom Thuillier* &c.

Ce singulier Phénomène d'un auteur capable de se montrer au public avec un aussi grand fond d'ignorance n'est réservé qu'à notre siècle, où le grand secours des Dictionnaires & des Abrégés dispense les jeunes gens de lire les auteurs mêmes & les remplit en même temps de présomtion & d'une trop haute opinion de leur capacité. Je n'ose mettre au nombre des jeunes gens de cette espèce, le Chevalier de Lo-looz, que je n'ai l'honneur de connoître que par ses Recherches d'antiquités militaires, mais je soutiens toujours, qu'il seroit moins étonnant d'entendre raisonner sur les vérités de la Bible, un théologien qui ne connoitroit pas même les noms des quatre Evangelistes, qu'il ne l'est de voir un littérateur se faire un mérite de ses recherches d'antiquités militaires sans connoître même de nom, les auteurs dans les ouvrages desquels on est obligé de puiser.

Je me dispenserois donc de répondre aux objections d'un pareil Antagoniste, si je n'avois pour juges que des savans de profession ; mais comme je ne respecte pas moins cette autre partie de mes lecteurs, ces dignes officiers que le zele de leur métier rend avides de toutes les connoissances qui y ont quelque rapport, & que leur suffrage m'intéresse bien plus encore que celui des littérateurs, j'ai senti la nécessité de faire mon apologie, d'autant plus que le ton qui regne dans tout le livre du Chevalier de Lo-looz, est si imposant & si persuasif, qu'on ne croiroit pas qu'un autre motif que l'amour de la vérité aît pû le lui faire prendre. Les militaires s'en rapportent d'ailleurs volontiers à la bonne foi & aux lumieres d'un homme qui publie ses recherches avec apparât, & qui les annonce comme le fruit d'un long travail & de profondes méditations. Ajoutez que cet air de suf-

fisance, ce stile pompeux & tranchant, & le titre séduisant de défenseur du Chevalier Folard dont la mémoire sera toujours chère aux militaires, pourroit fort aisément en imposer à quelques lecteurs & accréditer son injuste critique aux dépens de la vérité & de ma réputation.

J'ai vû même l'auteur du Journal encyclopedique donner à pleines mains de l'encens au brave défenseur du Chevalier Folard, & applaudir à la victoire qu'il prétend avoir remportée sur moi. J'aurois tort de me récrier contre les journalistes qui n'ont pas toujours le loisir d'examiner les ouvrages dont ils font les extraits. Mais j'ai eû lieu d'être surpris de trouver dans l'encyclopédie militaire, une lettre de félicitation qu'un Anonyme adresse au Chevalier de Lo-looz sur la guerre qu'il m'a faite. Il y est dit que personne ne plaindra l'auteur des Mémoires militaires, ni ne s'empressera à le

tirer de *deffous* le pied de son vaillant ennemi, où il lui semble de le voir atterré, confondu & balbutiant contre le vainqueur quelques mots grecs & latins. Tout ce que je puis dire pour excuser l'acharnement singulier dont l'un & l'autre donnent des preuves si manifestes, c'est qu'ils m'ont cru réellement mort. L'auteur de la lettre le dit plus d'une fois. *Guischard n'est plus; le Chevalier de Lo-looz l'a enterré sous les commentaires de Folard; heureux les Tacliciens, si ses mémoires militaires avoient pû servir à l'y ensevelir.* On trouve dans toute cette longue lettre, des choses si bizarres, & tant d'écarts d'imagination, qu'on est tenté de croire, qu'on ne sauroit écrire de cette manière sans y être poussé par quelque cause Physique. On voit du moins, lorsqu'il reproche lui même au Chevalier de Lo-looz des fautes considérables, pour l'avertir de se tenir en garde & de n'en pas commettre de

semblables dans ses commentaires sur ceux de César, dont il menace depuis long temps le public, que ce n'est pas la raison, ni la persuasion des défauts de mon ouvrage, mais la légèreté & peut-être un peu d'envie, qui l'avoient engagé à montrer tant de mépris, & à lacher tant d'impertinences contre un écrivain, qu'il ne connoissoit pas. On fait paroître dans cette lettre, & sans doute malgré lui, le respectable Mr. Capperonier, en qualité de savant qui entend le grec comme sa langue maternelle. Mon impitoyable ennemi veut que le Chevalier Lo-looz emprunte de lui les armes qui lui manquent pour achever ma défaite. Le conseil est sensé; mais je crains, que le professeur ne renvoye l'un & l'autre à *Tarut-Paternus*, à *Theſſalus Pyrrhus*, & à *Cornelius Celsus*.

Il est au reste étonnant que les rédacteurs de l'encyclopédie militaire aient pû accorder une place à une pa-

reille production, à côté de bien d'autres qui ne peuvent que perdre en semblable compagnie. Un journal militaire ne devoit pas servir de véhicule à la publication de toutes les extravagances qui passent par la tête d'officiers qui abusent de leur loisir. Il faudroit que la raison seule, guidée par une saine critique présidât à cet établissement.

C'est donc autant l'intérêt de mon honneur que l'utilité générale qui m'a engagé à faire mon apologie, & comme j'avois eû toujours le dessein de donner une nouvelle édition de mes Mémoires, & d'y ajouter quelques éclaircissements, dont j'ai jugé moi même qu'ils avoient besoin, je regarde à présent la critique aigre & violente de mon adversaire, comme une occasion favorable qu'il m'a fournie de m'en acquitter avec plus de soin & d'attention que je ne l'aurois peut-être fait sans ce puissant motif.

Le Chevalier de Lo-looz ramène ordinairement ses discussions à sa nouvelle théorie de la guerre, qu'il s'efforce d'appuyer sur les principes de la Tactique des Anciens. Je n'ai pas la même prétention que lui, à l'honneur d'être un docteur en Tactique. Dans l'école où j'ai étudié le métier de la guerre, j'ai appris à me défier de mes spéculations, & je me suis persuadé, que M. le Chevalier, ainsi que la plupart des autres Tacticiens modernes, donnent trop à l'imagination, & trop peu à l'expérience. L'esprit rempli de la manière de combattre des anciens, j'ai vû de grands faits de guerre exécutés par le plus habile capitaine de notre siècle, & j'ai cru avoir trouvé presque toujours des raisons suffisantes de la différence de notre Tactique à celle des Grecs & des Romains. Je suis cependant bien éloigné de combattre généralement les efforts de quelques uns de nos savans militaires, qui se servent des notions

qu'ils ont de l'art de la guerre des Anciens, pour établir une théorie raisonnable & qui n'est pas entièrement incompatible avec la nature de nos armes. Mais il faut pour cet effet, comme je l'ai dit, que les exemples sur lesquels ils fondent leur raisonnement, soient rapportés avec vérité, & qu'ils ne tiennent pas de la fiction qui les rendroit par là même inutiles.

Je n'ai d'autre objet dans mes travaux littéraires que de fournir à ces savans militaires des faits véritables, & de débrouiller autant qu'il m'est possible, les points principaux de l'ancienne Tactique. Ce seront toujours des piéces de rapport, & de bons matériaux dont d'habiles architectes pourront faire usage pour élever ensuite des édifices, tels qu'ils le jugeront à propos.



CHA-

CHAPITRE I.

De la methode des Anciens dans leurs Sieges.

LE Chevalier de Lo-looz s'étant proposé de réfuter mon livre d'un bout à l'autre, a jugé à propos de commencer sa critique par les chapitres qui sembloient lui donner le plus de prise. Dans ma dissertation sur l'attaque & la défense des places des anciens qu'on trouve à la tête du second volume de mes Mémoires, j'avois taché de dégager cette matiere, des préjugés & des notions plus ingénieuses que véritables dont le Chevalier Folard l'avoit enveloppée, en voulant prouver à toute force que les Modernes n'avoient rien imaginé pour cette partie de l'art de la guerre, qui ne fut déjà connu & pratiqué par les anciens. Dans cette vue je présentois au lecteur le récit de quelques sieges les plus mémorables de l'antiquité, de ceux mêmes sur lesquels Mr. Folard appuie principalement son système, & je montrois, en expliquant les auteurs selon le sens naturel que nous offrent les termes dans l'original, qu'on ne trouve pas ce qu'il prétend y avoir découvert, & que leur maniere

de faire les sieges étoit aussi différente de la nôtre, que la fortification de leurs places l'étoit de celle que nous employons aujourd'hui.

Le siege de Lilybée avoit servi de texte au traité de Mr. Folard. Mais j'ai prouvé que selon la description de Polybe, les ouvrages de ce siege, que les Romains poussèrent toujours en avançant jusqu'à une hauteur égale aux murs de la ville, ne ressembloient en rien à nos tranchées; que Mr. Folard en faisant établir à Trebonius devant Marseille, quatre paralleles qu'on voit aussi exprimées dans son plan, avoit pris les quatre rangs de clayes dont les galeries mouvantes étoient couvertes, pour autant de paralleles, quoique César dise expressément, que les traits violents qui partoient des machines des assiegés les ayant percés, on fut obligé, pour les en garantir, de les changer contre de grosses poutres. J'ai dit qu'au siege d'Égine les ouvrages de Philippe Roi de Macédoine ressembloient selon Polybe par leur hauteur, aux murs élevés d'une ville, garnis de tours d'espace en espace. En exposant les circonstances du fameux siege de Rhodes d'après Diodore de Sicile, j'ai dit que, lorsque Démétrius fit applanir le terrain depuis les murs de la ville, à une distance de quatre Stades, pour favoriser l'approche de ses machines,

on ne sauroit concilier de pareils travaux avec ceux de nos tranchées ainsi que M. Folard l'a fait. Tous ces passages tirés des Originaux étant pour la plupart mal rendus dans les traductions, j'ai taché d'en établir le véritable sens de maniere qu'il n'y eut rien à répliquer.

J'avois fait précéder ces exemples de sieges, d'un exposé succinct de deux différentes methodes que les anciens y observoient, & quoique je n'eusse pas à beaucoup près épuisé cette riche matiere, j'en avois cependant assez dit, pour indiquer les voyes qu'on doit suivre, lorsqu'on veut parvenir à des notions vraies sur cette partie de l'art de la guerre des anciens, & pour avertir le lecteur de ne pas s'égarer avec M. Folard dans ce labyrinthe de suppositions & d'erreurs, auxquelles la prévention de cet ingénieux écrivain pour les anciens, avoit donné lieu. S'il n'est pas indifférent de prendre la fiction pour la vérité, mon travail aura toujours son prix, & ne sera pas regardé comme inutile.

Mr. le Chevalier de Lo-looz se chargeant de défendre les opinions de Mr. Folard, auroit donc dû répondre à mes objections, & prouver clairement que suivant le vrai sens des paroles que les auteurs employent dans leurs descriptions des sieges, on n'y trouve rien qui combatte aussi manifeste-

ment que je l'ai dit, le système de son Héros. Car il est clair, que si l'on manquoit dans les siècles à venir de livres dogmatiques sur la Fortification, ainsi que sur l'attaque & la défense des places, il ne resteroit d'autre voye de parvenir à la connoissance de notre méthode, que le détail des sièges mémorables, qui se seroit conservé dans les écrits de nos historiens contemporains. Mon critique tache il est vrai d'intéresser le lecteur d'une manière fort pathétique, en évoquant les manes du défunt Chevalier, & en me taxant d'insolence d'avoir osé contredire ce grand tacticien, mais il ne dit pas un mot pour sa défense; il ne réplique rien aux preuves que j'ai alléguées en faveur de mon opinion; on le voit adopter même l'explication trop évidente que j'ai donnée des quatre rangs de clayes dont les galeries étoient couvertes au siège de Marseilles; & dont le Chevalier Folard avoit fait, comme je l'ai dit quatre parallèles. Au lieu de frapper au but tel qu'un Hercule selon l'expression de son Panégyriste, il ne fait qu'escarmoucher, en s'appesantissant sur des incidens qui ne font rien à la question, & en me chicanant sur de simples expressions, comme on le verra dans la suite.

Il débute par vouloir me convaincre d'une erreur eû égard à la vérité de l'histoire.

J'avois dit que toutes les petites Républiques de la Grece étoient des villes qui à l'abri de leurs murs défendoient leur liberté & que leurs forces les plus considérables consistoient dans leurs capitales, dont la destruction étoit le terme de leur Gouvernement. M. le Chevalier trouve cette proposition erronée, par ce que la ville de Sparte n'étoit pas entourée d'une muraille & qu'Athenes ne subsista pas moins après avoir été brulée & détruite par l'armée de Xerxes. Mais n'avois-je pas assez prévenu la critique de mon Censeur en ne parlant que des petites Républiques de la Grece, telle qu'Argos, Corinthe, Sicyone, Mantinée &c., & cette restriction expresse ne suffisoit-elle pas pour lui faire sentir que j'exceptois moi même les deux grandes Républiques d'Athenes & de Sparte qui avoient de grands Domaines, & dont les forces n'étoient pas concentrées dans la seule capitale? Cette réponse naturelle n'ayant pu échapper à la sagacité de l'auteur, on voit qu'il a critiqué ce passage uniquement pour avoir l'occasion de régaler le lecteur d'un long récit de l'expédition de Xerxes & de la défaite de Mardonius, que personne n'ignore.

Lorsque je dis ensuite que les anciens observerent deux méthodes dans leurs sieges: „que selon l'une, on forma l'attaque en éle-

Recherches
d'Antiq.
milit. du
Chevalier
de Lo-loox
P^{ag.} 11.

„vant une grande terrasse, & selon l'autre „on ne mit en œuvre que des machines, fans „ces élévations de terre;” Mr. le Chevalier de Lo-looz trouve que je raisonne fort mal sur cet objet: *car, dit-il, outre les attaques d'emblée, en couronne, & l'escalade, ils formoient souvent des blocus pour affamer la garnison, & enfin ils faisoient aussi usage des mines.* Quelle singulière façon d'argumenter! Quoique ces différentes façons de prendre les places soyent très véritables, l'Auteur conviendra pourtant avec moi, que, lorsqu'on escalade ou qu'on bloque une ville, on n'en fait pas pour lors le siege. Ainsi quand je me proposois de parler des méthodes observées par les anciens dans leurs sieges, je n'avois pas à parler des attaques d'emblée, ni d'escalade, ni de blocus, ni de celles qui se font en couronne.

Tom. II. Le Chevalier de Folard fait aussi mention de
 pag. 447. six manieres de prendre des villes, & distingue la sixieme, celle du siege en forme, réglé, & de pied à pied. Il ne parle pas non plus d'une méthode particuliere de prendre les villes au moyen des mines, comme différente d'un siege. Parceque tout le monde fait que l'usage des mines suppose un siege, & que malgré cette ressource les modernes aussi bien que les anciens n'ont pas
 laissé

laissé de faire sur terre leurs approches vers le corps de la place. Il est fâcheux de se voir dans la nécessité de répondre à de pareilles objections que le ton de déclamation & l'emphase avec laquelle le Chevalier de Looloz les propose, ne rendent pas plus intéressantes qu'elles ne le sont en effet.

N'observant aucun ordre dans sa critique on le voit tomber tout d'un coup sur le plan Antiq. Mil. qu'on a ajouté à mon récit du siège de Mar- P. 14. seilles. Lorsque j'en fis le brouillon, je n'avois d'autre dessein que de présenter au lecteur, les principales pièces que César détaille soigneusement, la terrasse, la tortue & la tour de briques; & comme il n'y a rien dans le texte qui nous mette au fait des galeries de communication, des emplacements des batteries, & d'autres particularités de ce siège, que les contemporains ne pouvoient pas ignorer, je me suis abstenu d'en donner le tableau. Il auroit sans doute mieux valu représenter à part chacune des pièces que César décrit, que de les mettre ensemble sur une seule planche à côté du dessein de la place. Mon critique n'auroit pu me supposer alors l'idée de vouloir donner un plan exact & circonstancié, des attaques de cette place. Ceux qui voudront dresser de pareils plans n'en feront pas de meilleurs. Au

contraire ayant des notions fausses sur la méthode des anciens dans leurs sieges, ils en forgeront de très mauvais & de bien plus propres à induire le lecteur en erreur, qu'à l'éclairer. Qu'aura-t-on à se promettre d'un plan que le Chevalier nous fera de ce siege, dans sa nouvelle édition de César, lui qui a prétendu avoir découvert des tranchées en cent endroits de ses commentaires? Je préférerois de beaucoup les batailles d'Alexandre peintes par le Brun, ou celles de Tempesta, à toutes les productions bizarres de l'imagination présomptueuse de semblables auteurs.

CHAPITRE II.

Des Tranchées des anciens & des travaux désignés par les termes Grecs & latins ὀρύγματα & vineas agere.

Antiq. Mil.
P. 14.

Le Chevalier de Lo-looz dans le dessein de diminuer le mérite de mon travail, débute par traiter toute la matiere des sieges des anciens comme de peu d'importance, & regarde surtout les objections que j'ai faites contre les opinions du Chevalier Folard, comme une dispute réchauffée, dont l'objet est peu intéressant pour le progrès de l'art militaire. Certainement en raisonnant ainsi,

mon Censeur fait bien voir qu'il ignore, combien il importe pour se faire une idée juste de l'art de la guerre des anciens, de connoître leur pratique dans les sieges. Leur histoire militaire nous fournit à tout moment des exemples très mémorables de sieges opiniâtement disputés & faits dans toutes les règles de l'art. C'est à leur occasion, que se sont donnés souvent des combats considérables, dont on aura de la peine à se former une idée, si l'on ne connoît pas leur pratique. Il y a autant & même plus de rapport entre la tactique des anciens & leur science d'attaquer & de défendre les places, qu'il y en a aujourd'hui entre notre tactique & le Génie & l'artillerie. Leurs fortifications de campagne, l'employ de leurs machines dans la protection des camps, dans l'attaque & la défense des postes, & dans les passages des rivières, ne permettent pas d'en douter. César chercha plus d'une fois des ressources dans les pratiques de sieges, & les appliqua avec succès à la guerre de campagne.

Cependant il s'en faut de beaucoup que cette partie de l'art de la guerre des anciens, soit jusqu'à présent exposée par quelqu'un de nos auteurs modernes, avec toute l'exactitude & avec toute l'attention qu'elle mérite. Je soutiens même en dépit de tous les aveu-

gles admirateurs du Chevalier Folard, que cet ingénieux auteur a contribué le plus à embrouiller cette matiere, & à dégouter les favans de la traiter après lui. Son singulier préjugé de la grande capacité des anciens, l'empêchoit de découvrir comme il eût pu le faire avec sa sagacité, leur vrai mécanisme & leur véritable méthode dans l'attaque & la défense des places. Les termes relatifs à la pratique des modernes dans leurs sieges, que les traducteurs des auteurs Grecs & Latins avoient mal à propos employés dans leurs traductions, nourrissoient ses préventions, & il s'en forgeoit de nouvelles armes pour les soutenir. Il est vrai que Juste Lipse a rassemblé dans son *Poliorcéticon* d'excellens matériaux sur ce sujet, mais il manquoit de méthode & d'art pour en faire un tout bien lié. De plus n'étant pas militaire lui même, il n'est pas entré dans l'esprit de tout ce grand appareil de sieges, qu'il expose. D'autres moins favans que Juste Lipse ont adopté en partie les idées du Chevalier Folard, & n'ont pas mieux réussi que lui.

Nous ne manquons pas cependant du secours nécessaire pour débrouiller cette partie de l'art de la guerre des anciens. Plusieurs bons historiens ont détaillé l'histoire des sieges avec beaucoup de clarté & d'exac-

titude. Il ne faut que les entendre & suivre sans se faire illusion, & sans y mêler les idées de nôtre militaire, le sens que nous offrent leurs expressions. Les services que des personnes versées dans les langues savantes rendent aux officiers, en interprétant exactement les passages les plus intéressans des anciens tacticiens, sont par cette raison d'un prix bien plus grand, que ne le sont des recherches d'antiquités militaires, faites d'après des compilations, & sans la moindre connoissance des auteurs mêmes qu'il auroit fallu consulter.

Outre les historiens, plusieurs auteurs anciens avoient écrit sur l'attaque & la défense des places. Il nous en est resté l'ouvrage de Philon le Byzantin, dont le titre *Βαλωμένηα* qui n'annonce qu'un simple traité sur les machines, a peut-être empêché les savans d'y chercher les lumieres que cet auteur répand sur toute cette science. Ayant traité dans son second livre de la maniere de fortifier les villes, il expose ensuite tout l'appareil d'un siege, les mesures qu'on prenoit pour s'approcher du corps des places, & généralement toute la conduite d'un Général chargé de cette entreprise. Ses détails sont clairs, instructifs, & d'autant plus intéressans qu'ils viennent d'un auteur fort ancien

qui a vécu près de cent ans avant Jules César, & qui a composé son livre à l'usage des armées Romaines. Le petit traité d'Athénée sur les machines, adressé à Marcellus qui prit Syracuse, ainsi que les extraits faits des ouvrages du célèbre Architecte Apollodore du siècle d'Adrien, contiennent aussi des particularités fort curieuses & très propres à nous donner des idées justes de cette partie de l'art de la guerre des anciens.

Jusqu'à présent on n'a tiré que peu de parti des ouvrages que je viens d'indiquer, & je n'ai donné moi même dans la dissertation que j'ai faite sur ce sujet, qu'une esquisse très légère de ces deux méthodes que les anciens avoient employées dans leurs sieges. Cet objet mérite sans doute de plus grandes recherches; & le Chevalier de Lo-looz se trahit lui-même, s'il me reproche qu'en traitant une matière si curieuse, je réchauffe une ancienne dispute, assoupie déjà & peu intéressante par elle même. Les auteurs du Journal de Trevoux accuserent autrefois le Chevalier Folard de s'être trompé dans la signification des termes, lorsqu'il rendit par tranchée ce que Polybe exprime en grec par *ἄγρυμα* & les latins par *vinea*, termes qui ne sont pas même synonymes. L'officier leur répondit dans la préface du II. Volume de

Ies commentaires, en provoquant au passage de Polybe traitant du siège d'Égine, & dont la mauvaise traduction l'avoit induit en erreur, comme je l'ai montré clairement dans ma dissertation. Mais lorsqu'on discute un vaste sujet, tel qu'est celui de l'attaque & de la défense des places, peut on bien éviter de revenir quelquefois à des questions qui ont déjà été agitées? n'est-ce pas même un devoir de les traiter avec plus de soin que les autres, si on les trouve mal développées & plus embrouillées qu'éclaircies?

Lors donc que les anciens auteurs nous dépeignent les travaux des sièges comme des élévations énormes de terre, qui avoient quelquefois 350. pieds de front, & quelquefois plus, & qu'on exhaussait à une hauteur égale aux murs de la ville; lorsqu'au défaut de ces terrasses, ils nous représentent de grandes tours mobiles, qui communiquoient entre elles au moyen de galeries fort hautes & également mobiles; qu'ils nous expliquent soigneusement le merveilleux mécanisme par lequel ce train prodigieux de tours & de galeries s'approchoit pas à pas, & de front, du corps de la place; qu'ils nous disent expressément qu'on applanissoit le terrain depuis les murs de la ville à la distance de quatre stades, & qu'ils nous décri-

vent même les machines, qui servoient à cet effet: n'étois-je pas suffisamment autorisé à rejeter les idées du Chevalier Folard qui soutenoit à toute outrance, que les anciens s'étoient approchés du corps de la place par tranchées, & qu'ils avoient fait des lignes d'attaque parallèles à la place, & des communications à ces parallèles de la même manière qu'on le pratique aujourd'hui.

Il falloit bien que la méthode des anciens dans leurs sieges différât de celle des modernes, à raison de la différence de leurs armes & de leur manière de fortifier les villes. Autrefois la plus grande portée des traits n'alloit pas au delà de quatre stades ou de 500. pas Romains, qui reviennent à 378. toises de Paris; de sorte qu'on n'avoit pas besoin de commencer les attaques de loin. Les armées même qui faisoient le siege, se campoient seulement à une distance de 6. à 700. pas du corps de la place, & étoient par conséquent toujours à portée de soutenir les travaux. Les coups venant pour la plupart du haut des plateformes des murs, étoient presque tous plongeans, & pour s'en mettre à couvert, il falloit plus de blindes & de toits qu'il ne falloit de parapets qui sont d'usage dans les tranchées. En coupant le terrain par des tranchées & par des parallèles, ils

auroient nécessairement embarrassé les approches de ces énormes tours mobiles, dont les bases étoient fort larges, & qui exigeoient un grand nombre de manœuvres. On voit au contraire Demetrius applanir le terrain devant Rhodes, pour s'avancer avec le train de ses machines & pour les seconder dans la suite. Titus passa quatre jours devant Jérusalem à égaliser & à affermir le sol, avant de commencer les attaques.

Joseph Liv.
V. ch. 11.

La ressource si naturelle & si efficace de mettre les soldats en sûreté, en les couvrant d'un rempart, n'étoit certainement pas inconnue aux anciens. Pour s'en convaincre on n'a qu'à se rappeler les retranchemens ordinaires dont ils entouroient leurs camps, & tous ces prodigieux ouvrages que César & d'autres Généraux ont exécutés en certaines occasions. Apollodore enseigne expressément, que lorsqu'on a à pousser la tortue contre une place située sur une hauteur d'où les ennemis n'auroient qu'à faire rouler de haut en bas de grandes masses ou des chariots remplis de pierres, capables de briser toute la machine, il falloit en couvrir l'approche par un fossé étançoné avec soin & tiré obliquement du côté de la place. Mais lorsque les mêmes écrivains nous représentent aussi clairement qu'il est possible les at-

Poliorcetic.
p. 14. edit.
Theven.

taques d'une place, conduites pied à pied par des machines ou par des terrasses, sans qu'on y découvre les moindres traces de ce qu'on appelle des tranchées, rien ne nous autorise à tirer de quelques cas particuliers, des conséquences contre un système dont ces mêmes auteurs nous ont exposé le détail. On en conclut seulement que ce n'étoit pas par ignorance que les anciens ne faisoient pas des tranchées, mais par ce que leur manière de s'approcher des places avec de grandes machines & de hautes terrasses, ne leur permettoit pas de creuser des fossés, & qu'en s'enterrant ils étoient moins à l'abri des traits lancés du haut de murailles, que sous le toit de ces différentes especes de galeries mouvantes qu'ils avoient imaginées.

Il n'y a point d'obscurité dans les descriptions des sieges qu'on trouve dans Polybe, dans Diodore de Sicile, & dans les autres auteurs; on auroit sur tout tort d'en accuser les dogmatiques tels qu'Athenée, Philon & Apollodore. Soit qu'ils nous représentent des galeries mobiles, soit qu'ils nous parlent des fossés, on les voit toujours exprimer l'un ou l'autre de ces objets, par les termes qui les dénotent sans équivoque dans leurs langues. Mais le Chevalier Folard gêné par ces expressions qui di-

foient ouvertement le contraire de ce qu'il avoit imaginé relativement aux travaux des sieges des anciens, pour concilier ses explications avec les témoignages de ces auteurs, soutenoit surtout que *vineas agere*, ce terme si souvent répété par les historiens étoit un terme générique, & désignoit tantôt une tranchée à ciel ouvert, tantôt une tranchée couverte, & tantôt de simples mantelets & des galeries de charpente. J'ai réfuté dans ma dissertation cette bizarre manière d'interpréter les auteurs, en m'appuyant sur le témoignage exprès de Joseph, & sur des circonstances qui s'opposent à cette variété de significations que Mr. Folard prête à ce que les anciens appelloient *Vinea*. J'ajouterai encore à ces preuves les descriptions qu'Apolodore & Végèce en font & qui sont décisives.

On met, dit le premier, les soldats employés aux travaux à l'abri des traits & des pierres, au moyen de galeries fort légères, nommées vinea ou vigne. Chacune de ces vignes est un assemblage de cinq perches pointues par le bas pour être fichées en terre, qui soutiennent ensemble un toit, dont la partie la plus basse est de la hauteur d'un homme, & la plus élevée de celle d'un homme & demi. Elle couvre environ cinq hommes de front, & est couverte par devant

Poliorectic.
p. 15. edit.
Theven.

jusqu'à son comble, par toutes sortes de couvertures, sur tout par des cuirs doublés & lâchement tendus pour céder aux coups. Vegece entre dans autant de détails qu'Appollodore dans la description des machines.

Lib. IV. ch

2.

Les anciens, dit-il, appelloient vignes, des galeries d'approche, auxquelles le soldat donne aujourd'hui le nom barbare de Causia.

On compose cette machine d'une charpente légère, & on lui donne sept piés de haut & huit de large, sur seize de long, avec un double toit de planches & de clayes. Ses côtés se garnissent d'un tissu d'osier impénétrable aux coups de pierres & aux traits, & de crainte du feu en couvre le tout en dehors, de cuirs frais ou de couvertures de laine. On joint de front plusieurs de ces machines, sous lesquelles les assiégeans s'avancent à couvert, au pied des

Belopollis

P. 93.

murailles pour les sapper. Je pourrois aussi ajouter un passage de Philon qui ne les décrit pas avec moins de clarté. Est-il bien probable que des auteurs qui traitent au long, de l'art d'attaquer & de défendre les places, eussent défini si exactement ces machines, sans faire mention des différentes significations que le chevalier Folard attribue à un terme aussi usité en fait de sieges, que celui de vinea, & de vineas agere, & je

défié de produire un seul exemple dans les historiens, où cette expression souffre une interprétation différente de celle qu'Apollo-dore, Végece & Philon lui donnent.

Mon critique pour soutenir l'honneur de son précepteur combat fortement cette assertion, mais sans se mettre en frais de nouvelles armes, il tache seulement dans le dessein de s'en servir contre moi de m'extorquer des mains celles dont j'ai fait usage. Voyons en le succès.

J'avois dit, que Philippe n'élevant pas des terrasses au siege d'Egine, fut obligé d'établir la communication entre le camp & le front de l'attaque par des fossés qu'il creusa sous la protection de toutes les machines, à mesure qu'on les pouffoit en avant; je suis d'accord disois-je d'appeller ces fossés des tranchées, pourvu qu'on ne les confonde pas avec des galeries de communication entre les tortues qui constituoient le front de l'attaque. Mon critique en relevant ce passage s'écrie: *voilà une restriction à laquelle on ne se seroit sans doute pas attendu. Quel autre usage pouvoit-on faire des terres du déblai, si ce n'est à former un épaulement ou parapet contre les bateries de la place? Je m'en rapporte à tout ingénieur, si ce passage sorti de la plume de*

Rech. d'ant.
Mil. p. 15.

M. G. ne prouve pas l'existence & l'antiquité des approches modernes, d'une façon aussi évidente qu'auroit pû faire le chevalier, & si ce n'est pas une preuve complete, que les anciens s'avançoient souvent par tranchées ou par travaux équivalens, vers le corps de la place? Mon critique déplace ici un passage de ma dissertation & croit trouver son compte en le présentant isolé au lecteur & à l'ingenieur au jugement duquel il provoque.

Il me fait d'abord parler, apparemment par une faute de mémoire, peut-être aussi pour dérouter le lecteur, du siege de Rhodes, fait par Demetrius. C'est celui d'Egine ville de Theffalie que Philippe Roi de Mace-

Lib. IX. ch. 34. doine entreprit, donr il s'agit ici. Polybe expose avec beaucoup de netteté que le Roi ayant fait applanir le terrain, s'avança avec son grand train de machines, jusqu'à une petite distance de l'enceinte de la ville; qu'alors pour établir le front de son attaque, il plaça deux tortues surmontées de plusieurs étages, vis-à-vis de deux tours de la ville, dont il embrassa l'attaque, & qu'il joignit ces deux tortues par une galerie extraordinairement élevée, de façon que son front d'attaque ne ressembloit pas mal, selon ce qu'il dit, au mur d'une ville fortifiée, opposée à un autre.

Polybe rapporte ensuite que Philippe, en même temps qu'il fit agir les béliers contre les tours, fit ouvrir de deux côtés la terre de dessous la galerie pour conduire des mines, jusques sous les murs de la ville, & qu'il parvint au moyen de ce travail à en renverser une grande partie. Le chevalier Folard, séduit par la mauvaise traduction, comme je l'ai montré dans ma dissertation, prend ces deux mines pour deux paralleles, & y fait établir les batteries des machines. Philon enseigne la maniere de faire ces conduits souterrains que Polybe exprime par *τεγγματα*, & les compare aux travaux des mines dont on tire les métaux. C'est surtout Apollodore qui explique ce travail important des sieges des anciens avec un détail qui ne laisse rien à desirer. Selon cet auteur, on s'avançoit sur terre de plusieurs endroits à la fois, à couvert des tortues & sous la protection des tours & des galeries, jusqu'à une petite distance du mur, où l'on commençoit à creuser la terre, & à descendre par la sappe jusques sous les fondemens des murs.

Que l'ingénieur auquel le chevalier de Lo-looz provoque, se représente donc tout le front de l'attaque occupé par ces machines, ou plutôt par ces échafaudages rangés sur une ligne & élevés jusqu'à la hauteur des

Belop. pag.
99.

Poliorez.
pag. 16.

murs de la ville, & qu'il décide si ces ouvrages sont des tranchées & des parallèles, semblables à celles dont nous embrassons dans nos sieges le front de nos attaques. Il prononcera nécessairement que derrière cet immense appareil de machines, des parallèles comme les nôtres n'auroient pas été seulement inutiles, mais même fort embarrassantes, surtout dans ces occasions où on étoit obligé de reconduire tout ce train de machines, ainsi que Philippe fut bientôt contraint de le faire.

Ce rideau artificiel dont les anciens couvroient le front de leurs attaques suffisoit pour mettre les troupes qui étoient derrière, à couvert tant des traits qui venoient horizontalement, que des coups plongeans. On n'avoit à redouter que l'effet des Balistes ou des Pierriers qui tiroient en élévation, & qui n'incommodoient pas peu les assiegeans, en les accablant d'une grêle de pierres. Polybe dit que pour s'en garantir, Philippe ordonna de pratiquer deux conduits pour communiquer entre les machines & le camp. Il n'y a proprement rien dans le texte qui marque expressément l'excavation des fossés. Il est très possible que ce que le Grec appelle *ξύργαις καλύψεις*, des canaux couverts par en-haut étoient les *ρῆγες* de Philon appelées aussi *καλύψεις*, & qui n'étoient que de grandes

des clayes portatives jointes ensemble en forme de toit, qu'on arrangeoit en files pour passer par dessous, d'un endroit à l'autre à l'abri des pierres & des traits de l'ennemi. Mais comme en même temps l'expression grecque n'exclut pas l'idée d'un fossé *blindé* & couvert de clayes, je l'ai conservée dans mon exposé, sans m'imaginer qu'elle pût jamais donner lieu à qui que ce fut, d'en faire des tranchées ou des lignes d'approche, surtout après qu'on auroit lu tout le détail que Polybe fait de la maniere dont Philippe s'approcha de la place. Si mon critique demande quel autre usage pouvoit-on faire des terres du déblai si ce n'est de former un épaulement ou parapet contre les bateries de la place? je lui répons, que c'est sans doute l'usage qu'on en fait ordinairement lorsqu'on s'avance par tranchées. Mais supposiez que les deux conduits de Polybe fussent ici entre deux terres, il est certain, que ce ne fut pas, par leur moyen que Philippe s'approcha de la place. Polybe dit qu'ils ne furent faits qu'après le front de l'attaque établi près des murs de la ville par l'emplacement des tortues & des galeries, & derriere ce front d'attaque: il n'étoit donc pas nécessaire de faire des parapets de terre contre une grêle de pierres qui tomboient d'enhaut.

Ainsi je défie tout ingénieur, qui aura lû que Philippe s'avanca sur un terrain fort uni, avec un train prodigieux de tours & de galeries, jusqu'à une petite distance du mur, pour en former son front d'attaque en tous sens parallèle à une partie de l'enceinte de la place, je le défie disje, de reconnoître en suite dans ces deux fossés, des tranchées & de véritables lignes d'approche. Il ne m'est jamais venu dans l'esprit de nier qu'en certaines occasions, les anciens ne se soyent enterrés dans leurs sieges; je fais qu'ils ont montré autant & peut être plus d'art que les modernes dans leurs mines & dans leurs sapes; mais j'ai soutenu que leur methode dans les sieges ne ressembloit pas à la nôtre, que leurs travaux pour s'approcher du corps de la place n'étoient pas des tranchées ni des paralleles, & qu'en appliquant les idées que nous avons de nôtre pratique à l'exposé que les anciens auteurs font des sieges de leur temps, on risque de se tromper & de se faire illusion, ainsi qu'il est arrivé au chevalier Folard. Voilà ce que mon critique auroit du réfuter par des argumens tirés des anciens auteurs mêmes, au lieu de faire le Sophiste & de n'argumenter que sur les passages de mon livre.

J'avois encore prouvé par le simple exposé du texte de Polybe, que les travaux des Romains au siege de Lilybée n'étoient pas non plus des tranchées ni des parallèles. Le chevalier prétend qu'il n'a pas besoin de consulter le Grec, & que mes propres Mémoires peignent un flux & reflux inconcevable dans un officier qui s'est annoncé pour le restaurateur de la Tactique. Après m'avoir supposé l'absurde prétention à un titre fastueux auquel je n'ai jamais aspiré, il cite le passage de mes mémoires, où je dis qu'on se contentoit souvent au lieu d'un parapet avec ses embrasures, de clayes propres à couvrir les archers & les autres soldats commandés pour la garde des ouvrages & pour le service des machines. Sans doute il n'est pas aisé de tirer de ces paroles la conséquence que mon critique en tire, savoir qu'à Lilybée les Romains se sont approchés du corps de la place par tranchées. J'avois parlé dans cet endroit de grandes terrasses que les anciens élevoient quelquefois sous la protection de toutes sortes de mantelets, à une hauteur égale aux murs de la ville. Je disois encore que ces ouvrages finis, on détendoit les mantelets, à la place desquels on avoit établi une espece de parapet avec ses embrasures, & j'ajoutois que souvent on se con-

pag. 16.

Tom. II.

p. 7.

tentoit aussi de simples clayes pour couvrir les soldats qui étoient de service sur le haut de ces terrasses. Comme dans tout ceci on ne découvre pas la moindre trace de ce qu'on appelle aujourd'hui des tranchées, le chevalier de Lo-looz qui n'est certainement pas aussi inconséquent qu'on pourroit le croire, a eu recours à une petite supercherie qu'il s'est crû permise, c'est d'ajouter lui même au passage de mon livre qu'il a cité, le mot de *Tranchée*, & de me faire dire que les clayes couvroient les soldats commandés pour le service des machines de la *Tranchée*. Sans doute si je m'étois énoncé de cette sorte ce flux & reflux inconcevable, dont il m'accuse, auroit quelque fondement. Heureusement on n'a qu'à voir mes mémoires pour se convaincre de l'artifice du chevalier & pour remarquer tout le fin de cette amère critique dont il ne vaut pas la peine d'approfondir le motif.

pag. 19.

J'avois observé que dans le récit que Josephé fait du siège de Jérusalem, il avoit trop exactement décrit les machines & même tous les moyens que les Romains employoient pour se couvrir contre les traits & les sorties des Juifs, sans donner lieu à soupçonner seulement quelque chose de semblable à une défense telle qu'on se la procure au-

jourd'hui par les Tranchées. Le chevalier
 répond *que cet exemple ne prouve pas plus* pag. 17.
contre l'existence des tranchées en d'autres
circonstances, qu'un auteur, qui en citant
les sieges de Charleroy, de Fribourg & de
Tournay sous Louis XIV. où contre les
plongées l'on fut obligé de se servir de sap-
pes couvertes, voudroit en conclure qu'il
n'y a jamais eu de tranchées à ciel ouvert;
ou bien, parceque dans d'autres sieges on
s'est servi du chandelier, qui est le vrai Por-
ticus des Anciens, pour se blinder, on
concluroit de là qu'il n'y a pas d'autre mé-
thode. Voilà un raisonnement digne de
 mon Critique. Tout le monde fait qu'on
 a ouvert la tranchée devant Charleroy, Fri-
 bourg & Tournay. Si quelqu'un s'avisait
 de le révoquer en doute, parcequ'on s'y est
 servi de sapes couvertes, ou d'un chandelier,
 sans doute on le taxeroit de folie. Mais il
 n'y a jamais eu de tranchées ouvertes devant
 Jerusalem, devant Lilybée, devant Marseil-
 les, ou devant quelques autres villes assie-
 gées par les anciens. Aucun auteur n'en
 dit mot: que le Chevalier de Lo-looz
 prouve le contraire, au lieu de battre la cam-
 pagne, alors je dirai, que l'élévation d'une
 terrasse ou l'emploi des galeries mobiles en
 quelques occasions ne prouve rien contre

l'existence des tranchées, & que sa conclusion est juste.

pag. 24.

Bel. Jud.
v. 30.

J'avois provoqué au témoignage décisif de Jofephe qui rapporte qu'à l'occasion du siege de Jerufalem, les Juifs ayant brûlé dans une sortie les galeries des Romains, ceux-ci qui se trouverent à découvert & sans aucune protection, se virent forcés d'abandonner tous leurs travaux & de se réfugier jusques dans leur camp. Cette circonstance ajoutoit du poids aux autres argumens que j'avois allégués contre l'existence des tranchées & des lignes d'approche dans les sieges des anciens, & il m'a paru que mon Critique pour en diminuer la force, auroit dû prouver que le feu pouvoit prendre aussi bien aux tranchées qu'aux galeries de charpente & de claye, & rendre raison de ce que l'auteur Juif ne fait jamais mention de la protection que les tranchées auroient dû donner aux Romains contre les sorties de l'ennemi. Mais au lieu d'y répondre conséquemment, il dit *être fâché que je fasse aussi peu d'attention à la marche du coeur humain, qu'à l'histoire Romaine. Que je saurois alors que ces révolutions sont dans l'ordre naturel, & que toute la discipline & la valeur des Romains ne les ont pas toujours dérobés à la honte de ces terreurs paniques.*

Il faisoit ensuite cette occasion favorable de conter au lecteur certaine aventure arrivée aux légions qui faisoient la guerre en Allemagne, à ce qu'il dit, sous les ordres de Britannicus, lorsque pendant la nuit le bruit d'un cheval qui s'étoit échappé mit le trouble dans tout le camp. C'est un fait très connu, arrivé à l'armée de Caecina dans le temps qu'il fit sa retraite en présence d'Arminius, comme Tacite le rapporte. Il est possible que le sçavant Chevalier ait pris Germanicus, pour Cæcina, & qu'il l'ait confondu avec Britannicus, qui jamais n'a commandé des armées: il est du moins plaisant de citer pour garant de ce fait Tite Live qu'on fait être mort avant qu'on fit cette guerre en Allemagne. Le chevalier, dans le train de conter rapporte ensuite l'exemple d'une pareille allarme causée dans le camp Romain par le bruit que fit pendant le siège de Jérusalem la chute d'une des tours qu'on avoit placées sur une terrasse. Mais est-ce en s'écartant de cette manière de son but qu'il pense me convaincre d'erreur? Certainement, si une pareille terreur eut fait une fois franchir aux Romains les tranchées & les parallèles, il eut été plus que singulier qu'ils en eussent ressenti l'étrange effet à différentes reprises, puisque l'auteur Juif rapporte

Annal. 1.
66.

plus d'un exemple de pareilles sorties qui forcerent les Romains à quitter leurs travaux & à se sauver dans leur camp.

Bell. Civ.
L. II. ch. 1.

Les objections du Chevalier de Lo-looz auxquelles j'ai répondu, étoient toutes tirées de mes mémoires mêmes; je répliquerai aussi à celles qu'enfante son cerveau. César dit qu'au siege de Marseilles Trebonius fit deux attaques, & qu'il s'approcha de la place de deux côtés, par une terrasse, par des galeries & par des tours. *Duabus ex partibus aggerem, vineas turresque ad urbem agere instituit.* Il nomme ensuite les galeries ou les *vineæ* des *Portiques* qu'on étoit obligé de couvrir de poutres de deux piés d'épaisseur, par ce que les clayes posées en quatre couches les unes sur les autres ne suffisoient pas contre la violence des traits, & qu'on fit usage de ces *vineæ* de même que des autres mantelets nommés *Plutei*, pour couvrir les ouvriers qui travailloient à la tour de briques & au grand *Musculus*. Peut-on bien après ce détail confondre ces machines avec des tranchées? Mais la sagacité de mon critique est excessive. Parceque les assiegés trouverent ensuite les moyens de mettre le feu aux travaux des Romains; parceque César dit qu'ils brûlerent la terrasse, les mantelets, la tortue, la tour & les machines, & qu'il

ne fait pas aussi une mention expresse de l'incendie des *vineæ*, ou de ces *Portiques*, n'est-ce pas, dit-il, un préjugé très fort, & qui peut même tenir lieu de démonstration, que ces *vineæ* au siège des Marseilles, étoient des tranchées à la moderne, telles que Foulard les a décrites? Vaut-il bien la peine de réfuter ce raisonnement? César en rapportant que le feu n'avoit pas épargné la terrasse, les tours, ni les grands mantelets, avoit-il besoin de nommer encore toutes les autres pièces qui ne purent qu'avoir le même sort? La description qu'il avoit faite auparavant des matieres dont les *vineæ* étoient composées, ne pouvoit pas faire soupçonner qu'il eut dessein de les excepter de l'incendie général. Mais faut-il des exemples de ces *Portiques* ou de ces *vineæ* brûlés, j'en ai déjà cité à l'occasion des sièges de Lilybée & de Jerusalem. Tite Live rapporte que les Lib.V.ch.7.
habitans de Vejes réduisirent en cendres dans une heure de temps, la terrasse & les galeries d'approche (les *vineæ*) des Romains. *Horæque momento simul aggerem ac vineas tam longi temporis opus incendium hausit.* Lorsque Marius attaqua la redoutable forteresse de Jugurtha près de la riviere de Mulucha, Saluste dit, que ce fut sans succès, & avec un danger infini qu'on poussa en avant

Ch. 91.

les galeries d'approche, parcequ'à peine s'étoient-elles avancées un peu, qu'on les détruisoit par le feu & à coups de pierres. *Vineæ cum ingenti periculo frustra agebantur, nam quum eæ paululum processerant, igni aut lapidibus corrumpebantur.* Il ajoute ensuite que les Numides les avoient plus d'une fois renversées ou brûlées: *Sæpe antea vineis Romanorum subversis item incensis.* Je défie qu'on reconnoisse dans ces accidens auxquels ces machines étoient si souvent exposées, ces tranchées à la moderne dont le Chevalier de Lo-looz prétend démontrer l'antiquité.

Ch. 94. L'autre preuve est aussi concluante que celle que je viens de combattre: parceque Ch. 16. le jeune Pompée au siege d'Ategua aposte des gens pour mettre le feu aux tours & à la terrasse, & que l'historien de cette guerre d'Espagne n'y fait pas en même temps mention de *vineæ*, le Chevalier de Lo-looz en tire la conséquence, que ces *vineæ* étoient des tranchées à la moderne, auxquelles on ne pouvoit pas mettre le feu. Il ne faut que rapporter cet argument pour en faire sentir la foiblesse.

Comme les anciens ont fait de grands amas de clayes dans leurs préparatifs de sieges, Mr. de Lo-looz croit que ce ne pou-

voit être que dans le dessein de s'en servir dans les approches, comme on employoit jadis les *pavesades* ou *tallenas*, pour en former une espece de parapets portatifs, auxquels les modernes ont substitué les gabions. Cela peut-être très vrai, & je crois ainsi que lui, que ce n'étoit pas uniquement pour couvrir le toit & les côtés des galeries (*vineæ*) qu'ils ont rassemblé les clayes, mais encore pour d'autres usages: Mais je ne conçois pas la conséquence qu'il en tire, que les galeries des sieges des anciens étoient des tranchées à la moderne.

Mon critique cite encore le passage de César où ce grand Capitaine dit que du temps qu'on se disputoit le terrain aux environs de Durazzo, il avoit fait couvrir par une rangée de clayes les soldats qui étoient occupés à creuser un fossé. Mais que veut-il prouver par cet exemple? Je n'ai jamais nié que les Romains n'ayent excellé dans l'art de se retrancher avec toutes les précautions possibles. J'ai soutenu contre Mr. Folard, comme je l'ai dit plus d'une fois, que ce n'étoit pas par des tranchées ni par des parallèles que les anciens s'approchoient du corps d'une place & que les termes de *vineæ* & de *vineas agere* ne l'ont jamais signifié. Ainsi le Chevalier de Lo-looz a beau demander,

Bell. Civ.
III. 46.

n'est-ce pas encore là une vraie tranchée?
Je lui réponds naturellement que César ne s'approcha pas d'une place en cette occasion, & que par conséquent ce fossé & ces clayes n'étoient pas une tranchée de siege.

Bell. Civ.
III. 54.

Quand César dit que Pompée ayant élevé des ouvrages dans un endroit de son camp à la hauteur de quinze piés, les couvrit encore par des galeries: *In altitudinem pedum quindecim effectis operibus, vineis eam partem castrorum obtinet*, le Chevalier croit vraisemblable que ces *vineæ* étoient des clayes arrêtées verticalement pour tenir lieu de parapet, & mettre en moins de temps le retranchement en état de défense. Mais le lecteur observera, que les ouvrages étant eux mêmes élevés à quinze pieds de hauteur, on n'y auroit pas ajouté un parapet de clayes; du moins ne servoient elles pas à mettre en moins de temps le retranchement en état de défense, comme mon critique le dit; parceque César rapporte que Pompée plaça les galeries, lorsque tout le retranchement étoit déjà fini: *effectis operibus*. S'il faut donner une raison de l'employ des galeries en cette occasion, on la trouvera dans la nature de ces environs montagneux, où il n'étoit pas toujours possible d'éviter de se camper de façon qu'on ne fut dominé quel-

que part, de sorte que la protection de ces galeries couvertes pouvoit être d'une grande utilité. Quelque soit l'idée qu'on se forme de l'objet de ces galeries en cette rencontre, du moins n'y trouve t-on rien qui prouve que les *vineæ* aient été de simples clayes, & encore moins des tranchées.

Les preuves conjecturales que le Chevalier Lo-looz tire du grand besoin que les anciens avoient de se couvrir contre l'effet des machines par des tranchées, sont déjà réfutées par tout ce que j'en ai dit, & ne tiennent certainement pas contre les témoignages exprès des auteurs que j'ai allégués. Il est évident que les tranchées à ciel ouvert ne mettoient pas les assiegeans si bien à couvert des traits qu'on tiroit du haut des murs & des pierres des balistes, que ces galeries couvertes de toutes especes qu'ils avoient imaginées : & supposé qu'on eût quelquefois tiré horizontalement, à travers des crénaux pratiqués dans l'épaisseur de la maçonnerie, ne voit-on pas que ces hautes terrasses de 3. à 400 piés de large, ou tout ce front d'attaque formé par leurs tours & par leurs galeries les mit assez à l'abri de ces traits pour les dispenser de se couvrir par d'autres épaulements, & par toutes ces tranchées & parallèles que le Chevalier Folard a imaginées.

Il est certainement étonnant que le Chevalier de Lo-looz ait pû se figurer qu'après avoir chargé le papier de tant de choses inutiles, il ait assés éclairci cette première question pour que les connoisseurs soyent en état de juger. Je suis convaincu qu'un homme un peu plus instruit de ces matieres auroit du moins fait usage de quelques argumens plausibles & donné une sorte de couleur à sa critique. Cependant afin de ne pas laisser le lecteur en doute sur la maniere usitée chez les anciens de couvrir les soldats qui s'approchoient avec les machines du corps de la place, je citerai les propres paroles de Philon, auteur d'autant plus digne de foi qu'étant lui même architecte militaire il écrit en expert sur son art. *Tous les préparatifs dit-il, pour le siege étant faits, les chemins applanis, & les rouleaux & les machines en bon état, ne tardez pas de les faire approcher du mur:.... Puis faites porter au devant des soldats commandés pour leur défense, un nombre suffisant de ces petites galeries d'approche, afin qu'ils y soyent bien à couvert, & toujours prêts dans l'occasion à sortir, & à engager le combat.* Il décrit ensuite ces machines qu'il appelle *περὶ χεῖρας* & recommande sur tout de les faire fabriquer de façon, que les soldats puissent les porter aisément.

De même que le Chevalier Folard a changé à son gré la signification du terme *vineas agere*, de même aussi a-t'il plié celle d'*aggerem agere*, & *aggerem struere* à l'opinion qu'il avoit de l'antiquité de nos tranchées, en soutenant que ce n'étoient pas toujours ces hautes élévations de terre exécutées par les anciens dans leurs sieges, mais très souvent de simples épaulements, des tranchées, que les auteurs dénotoient par cette expression. J'avois répliqué, que le sens en étoit presque toujours si bien déterminé par d'exactes descriptions que les historiens donnent de ces terrasses de sieges, qu'il étoit impossible de s'y méprendre & d'y substituer les travaux de l'espece de nos tranchées; & j'ai soutenu cette objection par différens exemples cités dans ma dissertation. Il auroit donc fallu que mon critique, pour défendre le sentiment de Mr. Folard, eût réfuté mes preuves, en mettant sous les yeux du lecteur d'autres exemples propres à le convaincre que réellement *agger* & *aggeres* au pluriel signifioient aussi des boyaux de tranchées. Mais au lieu de se soumettre à cette méthode, il me fait la guerre à toute outrance sur ce que j'avois dit, qu'*aggeres agere* dénotoit aussi peu creuser des tranchées que *cuniculos agere* élever une terrasse, en

inférant de ces paroles que faire des tranchées c'étoit selon moi, ce que les anciens exprimoient par *cuniculos agere*. Mais il me paroît qu'ayant déjà assez exactement déterminé la signification de ce que les auteurs appellent *ἐρύματα* & *cuniculi*, je n'aurois pas dû m'attendre à cette induction du Chevalier & à la peine qu'il se donne pour me convaincre d'erreur. Aussi le dessein qu'il me prête d'avoir voulu jeter du ridicule sur le Chevalier Folard par cette antithèse, est aussi peu vraisemblable, qu'est plaisant & superflu le ton magistral qu'il prend en me démontrant que *cuniculus* ne signifie pas une tranchée.

Mon Critique, toujours ingénieux à créer des phantomes pour les combattre dans la suite à son aise, tâche de même de prouver fort prolixement, qu'*aggerem agere*, peut aussi signifier faire les épaulemens d'une tranchée aussi bien que d'autres travaux, & pour cela il cite un passage de l'auteur de la guerre Alexandrine, dans lequel à l'occasion du camp que César prit en présence de Pharnace, le terme d'*aggerem agere* est employé, sans dénoter une terrasse de siege. Mais qui est ce qui lui conteste cette vérité que la seule inspection de tout dictionnaire latin met dans son jour? Il est connu qu'*ag-*
ger

ger est un de ces mots, comme il y en a dans toutes les langues, dont la signification se plie aux différens rapports sous lesquels on les employe. Quand les auteurs en parlant des travaux des sieges se servoient du terme *aggerem agere* ou *struere*, j'ai dit qu'ils entendoient cette haute terrasse, que les anciens avoient coutume d'élever contre les murs de la ville, & j'ai fondé mon sentiment sur ce que ces auteurs, lorsqu'ils entrent dans le détail de quelque siege, l'expliquent eux mêmes par de grands exhaussemens de terre, sans donner lieu de soupçonner un travail semblable à celui de faire des tranchées à la moderne. Peu importe donc que le chevalier de Lo-looz dise que le mot *agger* signifie aussi autre chose, il falloit prouver par quelque exemple que lorsqu'il s'agit d'un siege, l'expression d'*aggeres agere* ne signifioit pas une terrasse, mais une tranchée, & c'étoit le moyen que lui fournissoit une bonne logique, pour entraîner les suffrages de son lecteur. Mais il ne falloit pas citer au hazard un passage de César & dire qu'il anéantissoit mon sentiment sur l'expression de *vineas agere* & sur la signification du mot *agger*; d'autant plus qu'il est aisé de faire voir qu'il n'y a rien compris.

Labienus s'étoit présenté devant la ville de Paris dans le dessein de s'en rendre maître: mais comme cette ville étoit entourée d'un marais, il étoit difficile d'en faire le siege & de s'approcher du corps de la place avec des machines ou avec une terrasse. Le Général Romain s'apprêta alors à exécuter ce que Philon enseigne qu'on doit faire dans ces rencontres, c'est à dire, à commencer par faire avancer les galeries couvertes (*vineæ*) ainsi que les tortues, (*Testudines*) pour donner aux pionniers les moyens de s'approcher en sûreté avec les fascines & les autres matériaux nécessaires au comblement de ce marais. *Labienus primo vineas agere conabatur.* On voit bien que cette précaution de se couvrir par les galeries si expressément enseignée par les maîtres de l'art, étoit d'une grande nécessité dans un cas comme celui-ci, où le marais étant proche des murs, il falloit se garantir des traits & des pierres qu'on lançoit du haut de ces murs, & où il est certain qu'un simple épaulement des fascines que le chevalier de Lo-looz malgré le témoignage de tous les auteurs substitue ici aux galeries, n'auroit été que de peu de ressource. Il ne s'agissoit donc pas alors de l'élévation d'une terrasse qu'il auroit exprimé par *aggerem agere*, mais

bien du comblement d'un marais, &, si César dit, *cratibus atque aggere paludem explere conabatur*, il employe sans obscurité le mot *agger* dans le sens, qu'il a par rapport à la circonstance prescrite. César en y ajoutant, *atque iter munire conabatur* exprime le même travail qui occupa Demetrius devant Rhodes, Philippe devant Egine, Titus devant Jerusalem & tant d'autres Généraux, avant de commencer le siège, savoir celui d'applanir & d'affermir le terrain pour soutenir l'approche & l'emplacement des tours & d'autres machines. Il est du moins certain que dans tout ce-ci on n'observe rien qui ressemble à nos travaux des tranchées.

Le raisonnement de mon critique confirme en cette occasion, ce que j'ai dit de l'utilité d'avoir quelque idée de la méthode que les anciens observoient dans leurs sièges, pour être en état d'expliquer leurs auteurs militaires. S'il en eût été tant soit peu instruit, il n'auroit pas dit: *comment ces galeries qui ne pouvoient être mises en mouvement que par des Cylindres de bois, auroient-elles pu avancer au travers d'un marais?* Il auroit vû sans doute que ces machines ne se transportoient que rarement par les Cylindres de bois; que leur destination n'étoit pas de passer à travers le marais, mais d'en faci-

liter le comblement & d'avancer à mesure que le terrain étoit affermi; & il auroit sans doute renoncé à ses tranchées, s'il avoit eû la moindre idée de ce que César entend par *iter munire conabatur*.

Je passe sous silence un grand nombre d'autres imputations dont mon critique m'a chargé. Il me paroît du moins que j'ai bien le droit de retorquer contre lui même la sentence qu'il a prononcée sur mes Recherches; *Sunt verba & voces prætereaque nihil*. Il ne sied certainement pas à un critique de l'espece du Chevalier de Lo-looz de porter de pareils jugemens.

CHAPITRE III.

Des Retranchemens des anciens & de la signification du mot vallus ou vallum.

pag. 25 &c. **L**e Chevalier, n'ayant pas assez trouvé à mordre dans ma dissertation sur l'attaque & la défense des places, a jeté ses regards sur tout le livre, & se flatte à la fin d'avoir attrapé dans une de mes notes sur l'exposé du blocus d'Alesie une belle occasion de répandre à son aise le poison de son outrageante critique. J'y avois observé que le Chevalier Folard, en voulant détailler la pratique des anciens dans leur Fortification

de campagne, n'avoit pas bien démêlé une partie de la défense de leurs lignes, qui consistoit dans la maniere de les palissader. N'ayant pas alors dessein de charger cette courte note de beaucoup de citations, de cent passages que j'aurois pû alleguer je n'en citois qu'un seul de César, dans lequel *Fossa, vallus & agger* sembloient être clairement distingués.

Bell. Civ.
III. 66.

Il est certain que les anciens Romains ajoutoient une force particuliere à leurs retranchemens par ces palissades que les soldats portoient dans les marches, surtout du temps de l'ancienne République. Polybe en décrit soigneusement la forme, & la maniere dont on les lioit ensemble pour en faire une barriere impénétrable. Comme ils entouroient encore leur camp d'un fossé, ils plantoient ordinairement cete haye de palissades sur le bord du fossé au pied du rempart qu'ils élevoient des terres du déblai. Dans les récits que les historiens nous font des attaques des camps, ils représentent souvent les ennemis faisant leurs plus grands efforts pour arracher ces palissades. Voici comme Polybe détaille les circonstances de l'entreprise d'Annibal Commandant d'Agrigente, dont les troupes tenterent de pénétrer dans le camp Romain.

Lib. XVII.
ch. 4.

Mém. milit.
I. ch. I. p. 3.

L. I. ch. 17.

Polybe
XXXIII, 1.

Ces palissades étant appelées *valli*, toute la barrière qu'elles formoient jointes ensemble, avoit le nom de *vallum* & de *vallus*. Les Grecs appelloient de même les palissades *χάρακας* & l'enceinte qu'on en faisoit *χάρακας*. On ne borna cependant pas longtemps la signification de ces termes à la seule défense des palissades. On s'accoutuma bientôt à nommer également le rempart même *vallus* & *χάρακας*. Les langues étant formées avant l'invention de l'art de la guerre, les premiers maîtres de cet art, au lieu de forger de nouveaux mots, adoptèrent ceux qui étoient connus, & qui par le rapport qu'ils avoient dans leur signification primitive aux choses qu'on vouloit exprimer, en facilitoient l'intelligence. Lorsqu'on perfectionna dans la suite l'art de la guerre, on conserva les anciens termes, & *vallus* & *χάρακας* continuèrent dans les deux langues à dénoter un retranchement quelconque, quoique ce fut autant la hauteur & la solidité du rempart, que le palissadement qui en constituait la principale force.

Cependant lorsque les auteurs entroient dans le détail de grands ouvrages que les Romains exécutoient quelquefois, ils distinguoient ce qui étoit proprement *vallus*, de la masse du rempart, de l'*agger* en latin &

de *χαμα* en grec. On n'a qu'à voir Appien, lorsqu'il décrit les immenses travaux entrepris par Scipion l'Africain dit Emile, dans les deux sièges de Carthage & de Numance. Cette baye de palissades se nomma aussi dans la suite *sudetum* du mot *sudes* qui étoit l'équivalent de *vallus*. *Vallo sudibus fossaque firmato*, dit Ammien. Végèce même en exposant les différentes especes de retranchemens dont les Romains entouroient leurs camps, distingue la masse du rempart de l'enceinte formée par les palissades: *Aggerem faciunt, super quem valli hoc est sudis vel tribuli lignei per ordinem digeruntur*. Et l'auteur militaire de la guerre d'Espagne, en rapportant les circonstances du siège de Munda après la bataille perdue par les partisans des enfans de Pompée, raconte qu'on avoit entassé les cadavres en guise de rempart, & que pour représenter le *vallus* on s'étoit servi des *Pilons* & des armes des vaincus. César même distingue assez clairement le *vallus* de l'*agger* dans le passage cité, en disant *vallus contra hostem in altitudinem pedum X, tantumdemque eius valli agger in latitudinem patebat*. Il est possible que César nommant ici la partie du rempart où on plaçoit ordinairement les palissades, n'ait voulu donner à entendre que la face

Punic. pag.
73 & 74.
Iberic.

Lib. XXXI.
8. Lipse de
Milit. Rom.
L. 5. dial. 5.

Lib. III. ch.
8.

verticale du côté de la campagne, sans avoir dessein de déterminer précisément la hauteur des palissades. Mais supposez que César n'eût eû en vue que cet objet, le passage ne seroit pas moins de preuve à ce que j'avois avancé, & il est évident par tout ce que je viens de dire que *vallus* & *agger* dénotoient quelquefois des choses différentes à certains égards l'une de l'autre. Voilà ce que j'aurois pû ajouter à ma note, pour justifier mon observation sur l'insuffisance du détail que le Chevalier Folard avoit fait des travaux des anciens.

Quelque courte que fut cette note, du moins elle ne donnoit aucun lieu à mon Censeur de m'imputer d'y avoir soutenu que *vallus* ne signifioit jamais autre chose qu'une palissade. Il faudroit n'avoir jamais lû les anciens auteurs pour débiter une opinion aussi ridicule & aussi facile à réfuter. J'avois fait la description des retranchemens des anciens nommés *vallus* par les Romains & *xépas* par les Grecs, en vingt endroits de mes mémoires de manière que personne ne pouvoit me soupçonner de l'ignorer, & il est évident, que j'ai dérogé aussi peu dans cette note à la signification générale du mot *vallus* que Polybe, Tite Live, César, Appien, Végèce, Marcellin & d'autres auteurs

qui distinguent quelquefois dans les descriptions qu'ils font des ouvrages des Romains, le travail de mettre & d'ajuster le palissadement nommé proprement *vallatio*, de celui d'élever le rempart. Mon critique fier de la prétendue découverte de mon erreur, fait une longue dissertation pour prouver ce que personne ne lui contestera jamais, savoir que *vallus* ne signifioit pas toujours une seule palissade, & emporté par la fougue de sa critique il tire une partie de ses preuves des circonstances qui accompagnoient l'attaque des mêmes retranchemens dont il s'agit dans le passage allégué, oubliant qu'ayant moi-même déjà reconnu ce rempart, il étoit inutile d'en démontrer la réalité par une foule d'arguments nouveaux. On voit bien que trop de fiel empêche souvent de raisonner juste. *Vallus dont on determine la hauteur à douze jusqu'à quatorze piés, dit-il, ne peut pas signifier une palissade, parceque, comment auroit-il été possible que Scipion en eût fait porter sept à chaque soldat avec du pain pour trente jours? Mais croit-il donc que dans les grands & immenses ouvrages que les Romains exécutoient, on n'employoit d'autres palissades que celles que les soldats portoient dans leurs marches? Il est clair, ajoute-t-il, que les sept palissades*

sous Scipion, & les douze sous Cincinnatus ne pouvoient servir qu'à un clayonage pour soutenir le talud des terres. Voilà une décision qui ne quadre pas avec les descriptions des anciens auteurs. Mais les choses les plus claires & les plus vraies, deviennent douteuses entre les mains de mon censeur, par le choix des argumens dont il se sert pour les prouver.

Le Critique m'impute encore d'autres méprises, celle d'avoir déterminé avec peu de précision le sens du mot *agger*, d'avoir confondu un plan horizontal & un vertical, & finit après beaucoup d'invectives par m'appliquer ce vers de l'école: *Decidit in Scyllam cupiens vitare Charybdin*. Mais je crois qu'ayant réfuté les points les plus essentiels de sa critique, j'ai aussi peu besoin de m'arrêter à ces misérables vetilles qu'à des invectives qui ne prouvent rien.

CHAPITRE IV.

Des Terrasses.

pag. 29.
Lis. VII. ch.
24.

César avoit décrit la terrasse que ses soldats exécuterent devant Bourges de la manière suivante. *Aggerem latum pedes CCCXXX, altum pedes LXXX construxerunt*. J'ai dit en conséquence de ces

paroles, que la terrasse devant Bourges avoit 80 piés de hauteur & 330 de largeur. Le Chevalier de Lo-looz trouve à redire à cette interprétation, *parceque le plan que M. G. a fait de la terrasse devant Marseilles*, dit-il, *présente un très petit front contre la place*; mais je ne vois pas ce que ce plan prouve contre la dimension de la terrasse de Bourges. Il ajoute: *je ne pouvais imaginer que ce tacticien confondit la profondeur avec l'étendue du front. Ainsi je n'attribuois cette méprise qu'à une distraction dans le choix des mots; mais il y a de quoi conjecturer, qu'elle est une suite de mûre reflexion, & que c'est le sentiment de M. G.* Je ne conçois certainement pas ce que mon Critique veut. *Agger altus pedes LXXX* ne peut pourtant signifier qu'une terrasse de la hauteur de 80 piés relativement à son élévation du rez de chaussée, ainsi qu'*agger latus pedes CCCXXX*, sa largeur d'autant de piés, ou l'étendue de son front contre la place. Je défie de trouver dans ces expressions que je confonde ces deux idées.

Mais le chevalier de Lo-looz cherchant à toutes forces à me convaincre d'erreurs, prouve de reste que la mauvaise volonté ne suffit pas pour faire une bonne Critique: *vana*

sine viribus ira. Il se jette sur mon exposé du siege de Marseilles, sans doute très digne de l'attention des curieux. César dit que les Marseillois ayant brûlé à la faveur de la trêve la premiere terrasse, Trebonius conçut le projet d'en construire une en maçonnerie, & éléva pour cet effet deux murs paralleles, & éloignés l'un de l'autre, de façon que l'étendue du front de cette nouvelle plateforme fut égale à celle de la premiere terrasse: *æqua fere latitudine atque ille congestus ex materia fuerat agger.* Croira-t-on s'écrie le censeur: que M. G. au lieu de décrire ces murs comme paralleles à la place, & y faisant front, les y oppose par le profil? Et de crainte que le lecteur n'ajoute pas foi à son imputation il dit encore: *ce dont on ne peut douter, puisqu'il dit, qu'on couvrit le front de l'espace entre les deux murs de tout l'appareil des mantelets & que les deux flancs de cette terrasse étoient entierement couverts par ces murs. C'est un peu déroger aux regles de tactique & de fortification.*

Pour prouver donc son sentiment & mes bévuës, il dit que la terrasse de Vespasien à Jotapat qui contenoit de front 160 machines en batteries, suffit pour faire sentir que le vrai sens du terme latin *æqua latitudine*

ne peut désigner que le front parallèle à la place. Mais est-il possible qu'on ose interpréter des auteurs latins sans connoître le sens des expressions les plus communes de leur langue? *Aequa latitudine* ne signifie rien, si l'on sépare ces mots de ceux d'*atque agger*, & joints ensemble ils disent clairement que le nouvel ouvrage avoit la même largeur que l'ancienne terrasse, & toutes les citations du monde ne suffisent pas, pour les faire désigner le front parallèle à la place, comme mon Critique l'imagine.

Le Dictionnaire Latin à l'aide duquel on voit bien que le Chevalier a entrepris sa critique & ses commentaires sur César, l'a pour cette fois très mal servi. Il est dit dans le texte, que les deux murs de brique étant élevés, on établit par dessus une plateforme de charpente, que plusieurs piliers placés entre les deux murs soutenoient pour en diminuer la portée. César ajoute à cette description: *sub tecto miles, dextera ac sinistra muro tectus, adversus, plutei objectu, operi quaecumque usui sunt, sine periculo supportabat*: qu'on ne peut rendre autrement que par *le soldat à couvert sous ce toit, ayant à sa droite & à sa gauche le mur, & sur le front la protection des mantelets, portoit sans risque tout ce qui étoit né-*

cessaire à l'ouvrage. Si le bon Chevalier avoit tant soit peu compris le latin de son César, n'auroit-il pas vû, que si les soldats en cheminant entre les deux murs, en étoient couverts sur leur droite & sur leur gauche, & s'ils l'étoient par des mantelets de front & du côté de la ville, les deux murs ne pouvoient pas être parallèles à celui de la place, mais qu'ils lui étoient nécessairement opposés de profil, comme je l'avois dit? Le mot *adversus* que César employe ici ainsi que dans le 8^{me} Chapitre du second Livre de la guerre des Gaules, dans la signification moins commune d'*opposé de front*, semble avoir offusqué l'esprit du Chevalier. Mais quel besoin avoit-il aussi de s'ériger en critique?

Pour voir encore avec plus d'évidence que le Chevalier n'a rien compris dans tout ce travail de Trebonius, on n'a qu'à réfléchir à la conséquence qu'il tire de l'exposé que j'avois fait d'après le propre récit de César. *Cette terrasse de Marseilles* dit-il, *au-
roit donc eû 50 à 60. pieds de front tout au
plus sur une largeur vingt fois plus grande.
Mais c'eût été un monstre en fortification.* Cette conclusion est des plus bizarres. César a déterminé la hauteur de sa première terrasse à 80 pieds & n'a rien dit de sa largeur ou de l'étendue de son front du côté de la ville.

On peut la supposer semblable à celle de Bourges qui sur une pareille hauteur avoit 330 piés de largeur. Je ne vois certainement aucune nécessité de créer ce monstre de fortification dont l'auteur parle, en augmentant la largeur au point qu'il le fait.

Après cette discussion je me crois dispensé de répondre aux autres objections frivoles du Chevalier & aux injures dont il les accompagne. *On peut, dit-il, si l'on veut retrancher comme non fondés les neuf dixièmes des bévuës que j'ai fait remarquer, c'en est encore trop.* J'ose lui faire observer, qu'il n'est, ni fort honnête, ni utile d'imaginer à plaisir plusieurs chefs d'accusation contre un livre quelconque, dans l'espérance que de dix il y en aura du moins un qui fera son effet. Il n'y a que la haine & la jalousie qui se permettent de pareils procédés. Je serois fâché si ma réponse ne faisoit pas voir dans chacun des points que je discute, que personne n'est moins propre à faire le critique, & à interpréter & éclaircir les commentaires de César, qu'un Chevalier de Lo-looz.



CHAPITRE V.

*Des batteries des machines des
anciens.*

pag. 32 &c.

Le Chevalier de Lo-looz dit qu'à l'affut de toutes les occasions de donner du ridicule au Chevalier Folard, je l'avois mal à propos critiqué au sujet de son sentiment sur l'emplacement des batteries des machines des anciens. Voici l'endroit de mes mémoires dont il est question: *Les pierres qu'on lançoit par les balistes, tomboient d'enhaut, & les catapultes étant dressées sur la plateforme des murs, les traits qui en partoient, étoient tous plongeans. Les murs à ce qu'on voit par la façon dont les anciens les ont batis, n'étoient pas crenelés dans leur épaisseur, & les machines ne tiroient pas au travers des creneaux, comme Mr. Folard se l' imagine. Polybe raconte comme un trait d'adresse d'Archimède, d'avoir pratiqué dans les murs de Syracuse du côté de la mer des ouvertures de la grandeur d'un palme; mais les autres auteurs & surtout César ne donnent aux machines d'autre emplacement que sur la plateforme des murs.* Le lecteur jugera lui même, si en m'exprimant de la sorte, je donne du ridicule au Chevalier Folard, & si, en citant Po-

Polybe, je fais semblant d'avoir par un accident subit perdu la mémoire, comme l'avance le Chevallier. Un auteur qui rapporte un usage généralement établi se contredit-il donc, en observant en même temps qu'on s'en est écarté dans telle occasion & par certaines raisons? Archimede ayant trouvé les murs de Syracuse comme ceux des autres villes fort solidement batis & sans canonnieres, s'avisa, pendant le siege même, d'en pratiquer principalement dans le mur qui donnoit sur la mer, & Polybe raconte ce trait comme une invention particuliere d'Archimede par laquelle il se mit en état d'employer avec succès le nombre prodigieux de machines qu'il avoit à sa disposition. Cet exemple fait donc voir, qu'ordinairement les murs des villes n'étoient pas crénelés, ni les batteries établies derriere ces murs pour tirer au travers de leur épaisseur; puisqu'Archimede fut obligé de les percer pour l'usage qu'il en voulut faire. Aussi est-il certain que César ne donne d'autre emplacement aux machines que sur la plateforme des murs.

Il vaut donc la peine d'examiner les argumens dont le critique se sert pour prouver le contraire, & pour justifier les durs reproches qu'il me fait. *Est-ce que César ne dit pas positivement & il mérite bien qu'on*

le croye, ajoute-t-il, que dans la construction de la tour de brique du siege de Marseilles on ménagea aux différens étages des embrasures pour les machines? Qu'il me permette de lui faire remarquer, que cette tour de briques devant Marseilles étoit faite par les assiegeans, & qu'eû égard à son but & à sa construction elle n'avoit rien de commun avec les murs d'une ville. Ceux-ci étoient ordinairement d'une épaisseur énorme, & la plupart du temps terrassés. Les

Bell. Gal. murs de Bourges & d'autres villes Gauloises
VII. 23. dont César décrit l'architecture avoient 40
piés d'épaisseur. Les ouvertures, qui au de-
hors n'étoient que d'un palme, à peu près
de huit de nos pouces, comme étoient cel-
les qu'Archimede pratiqua dans une partie
des murs de Syracuse, n'auroient laissé que
très peu de jeu aux machines, & si on les
eut élargies convenablement, elles auroient
nécessairement trop exposé le mur au grand
effet des béliers. Au lieu que cette tour de
briques devant Marseilles, n'étant que de six
piés d'épaisseur & n'ayant rien à craindre du
bélier, admettoit aisément & exigeoit même
ces ouvertures. Les embrasures des tours
mobiles de charpente ne prouvent certaine-
ment rien en faveur de celles qu'on auroit pu
faire dans les murs d'une ville.

Hirtius, poursuit mon Critique, dit Bell. Alex.
ch 2.
qu'à la défense d'*Alexandrie*, les *Egyptiens* avoient fermé les rues & les carrefours par un triple rempart de 40 piés de haut, dont les parties les plus basses étoient flanquées de tours à dix étages : & il ajoute, peut-on croire que ces différens étages fussent sans embrasures. Il est singulier, que mon critique, qui travaille depuis long tems à un nouveau Commentaire sur César & sur *Hirtius*, ne saisisse presque jamais le sens des passages de ces auteurs. *Hirtius* rapporte qu'au lieu de ce triple rempart, dont on fermoit les ruës & les carrefours, on avoit élevé dans les endroits de la ville qui étoient plus bas que les autres, & où le triple rempart n'avoit pas lieu, des tours à dix étages, de sorte qu'il est évident qu'elles n'étoient pas destinées à flanquer le rempart, comme le chevalier le dit. Ces tours avoient sans doute ainsi que les autres tours de bois, des fenêtres; mais je ne conçois pas, comment ces fenêtres prouvent, qu'il y en avoit aussi dans l'épaisseur des murs dont on formoit l'enceinte d'une ville.

Ne lit-on pas dans plusieurs auteurs de l'antiquité, ajoute mon Critique, *erant minæ in propugnaculis & fenestræ in quibus defensores stabant cum variis telis.* Mais

ces *propugnacula* n'étoient pas non plus les murs d'une ville, & qui est ce de ces huit auteurs qu'il cite en marge, est-ce Turnebe, est-ce Adversus, ou est-ce dans Ammien, Tite Live, Diodore de Sicile, Athenée ou Heliodore qu'on lit ces paroles? Certainement je n'ai pas besoin d'être à l'affût des occasions de donner du ridicule au chevalier de Lo-looz: elles ne se présentent que trop d'elles mêmes. Turnebe, ce savant François du seizieme siecle, n'est surement pas ici à sa place parmi les auteurs de l'antiquité, ni son compagnon Adversus. Ce dernier doit sa naissance à l'une ou l'autre des compilations que le chevalier consulte. L'ouvrage de Turnebe qui porte le nom d'*Adversaria* y étant cité par abbréviation, a séduit le savant Critique au point de lui faire créer sous le nom d'*Adversus* un nouvel auteur ancien. Cette méprise est trop plaisante pour ne pas être relevée.

Si le chevalier cite à la fin les tours mobiles dont Annibal se servit dans l'attaque des places, & l'Helepole de Demetrius Poliorcete, qui avoient à chaque étage des crénaux pour l'usage des machines, on voit que ce sont toujours les mêmes argumens frivoles auxquels j'ai déjà répondu, & qui ne prouvent rien.

L'auteur finit ce long chapitre par cette remarque importante & bien digne de son savoir, c'est qu'il y avoit même dans le latin des termes propres à distinguer l'embrasure d'une batterie souterraine d'avec celles des batteries qui étoient sur le terreplein du rempart; que l'embrasure souterraine s'appelloit *fenestra*, & l'autre se nommoit *Pinna*. Mais il me paroît singulier d'appeller batteries souterraines celles qu'on dressoit souvent dans les étages les plus élevés des tours, & de rapporter particulièrement à l'usage des batteries ce que les anciens nommoient *pinnae*, *crénaux*, & qui n'étoient proprement que des pans de murs, qui s'élevoient entre chaque ouverture qu'on avoit pratiquée au haut des murailles & dans toute leur enceinte, pour donner la commodité à ceux qui les défendoient, de tirer contre les assiégeans; & comme dans la fortification de campagne, on laissoit également des embrasures dans le parapet des remparts, on nommoit de même *Pinnae* ce qui restoit entre les embrasures. Je ne doute pas que le but de ces embrasures n'ait été en même temps relatif au jeu des machines, & à la protection des soldats, qui défendoient le rempart; mais je n'ai pas trouvé que le terme de *Pinnae* ait été particulièrement con-

facré aux embrasures qu'on faisoit pour les batteries des machines. On dresseoit dans les sieges de batteries de machines, de distance en distance selon leur portée, & les auteurs ne parlent que de la protection qu'on leur donnoit par le moyen des mantelets & des galeries de toute espece *Vineae* & *Plutei*, pour couvrir ceux qui en faisoient le service.

Ce n'est que successivement & à force de fouiller les anciens autens, qu'on parvient à s'instruire dans toutes les parties des antiquités militaires. Je n'avois pas encore lû l'excellent ouvrage de Philon, lorsque j'avançois que les machines dans une ville assiégée ne tiroient pas ordinairement au travers des murs. Dans son cinquieme livre qui regarde la fortification des villes, cet auteur donne des préceptes sur la construction des murs & ne dit mot des embrasures ou de ces *fenêtres* à l'usage des batteries souterraines du chevalier de Lo-looz. Les raisons que j'ai alléguées s'opposoient naturellement à cette pratique. Mais c'est en traitant des tours, de la maniere de les élever solidement, de leurs dimensions, de leurs différentes figures, de la distance de l'une à l'autre, qu'il explique aussi à la fin avec quelles précautions, de quelle maniere & où il faudroit les percer pour faciliter le jeu des machines,

& flanquer la courtine, ou le terrain d'une tour à l'autre. Le bon sens autant que le témoignage de Philon me font faire cette restriction eù égard aux tours des villes, dont l'épaisseur alloit selon ce même auteur à fix & quelquefois à dix piés. Les preuves du chevalier nuisent plus à la vérité qu'elles ne la confirment.

CHAPITRE VI.

Des Balistes & des Catapultes.

IL n'est pas toujours facile de déterminer précisément les différentes especes de machines de guerres des anciens selon les différens noms que les auteurs leur ont donnés. Mr. de Maizeroy *) fait la réflexion suivante. „Si jamais notre artillerie tomboit dans l'oubli, comme celle des anciens, & que nos successeurs voulussent en reprendre une exacte connoissance, il est certain qu'ils taonneroient longtems avant de fixer leurs idées sur la différence des canons aux obusiers, aux pierriers, & de ceux-ci aux mortiers. Ils les confondroient sans doute, & lorsqu'ils trouveroient les termes Coulevri-

*) *Traité des machines de guerre des anciens, qu'on voit à la suite de sa traduction des Institutions de l'Empereur Léon.*

„nes, serpentines, basilics & autres, ils fe-
 „roient beaucoup de recherches avant de
 „connoître que ce n'étoient que des canons
 „semblables aux autres qui différoient seule-
 „ment un peu par leur longueur & leur
 „portée.”

Les Grecs ont exprimé la différence es-
 sentielle entre les machines de jet par les
 mots d'*Euthytones*, & *Palintones* *ευθύτονα* &
παλίντονα. Les unes ou les *Euthytones* étoient
 des machines à deux bras, qui en chassant
 des traits & des pierres par le moyen d'un
 canal, tiroient horizontalement & de but
 en blanc, les autres ou les *Palintones* n'a-
 voient qu'un seul bras, & à son extrémité
 un cuilleron où se mettoit la pierre, qu'elles
 jettoient en parabole ainsi que toutes sortes
 de masses *). Les noms les plus générale-
 ment reçus pour dénoter ces deux différen-
 tes especes de machines étoient chez les Grecs
καταπέλται & *λιθολόχοι* ou *πετροβολοί* & chez les Ro-

*) Les machines dites *παλίντονα*, telles étoient
 les Balistes, portoient ce nom de ce que leurs bras
 n'étoient pas tendus au moyen d'une corde unique,
 comme les *ευθύτονα*, mais qu'on les bandoit avec deux
 cordes, qui alloient d'un bras à l'autre en forme de
 ceinture. Voyez la dissert. de Mr. Silbersteg dans
 les mémoires de l'Académie Royale de Berlin l'an
 1760.

maines *Catapultae* & *Balistae*. Je passe sous silence d'autres noms tels qu' *ξυβιλή*, *δορυβάλα*, *εφενδύνη*, *scorpiones*, *onagri* &c., par lesquels on désignoit les mêmes machines selon les différentes qualités qu'on leur avoit données.

Quoique chez les Grecs le *καταπέλτης* étant un terme générique, désignât généralement tout le train des machines de jet, de quelque nature qu'elles fussent, on remarque pourtant ensuite que le nom de *καταπέλτης* ou celui de *Catapultes* en latin, resta particulièrement attaché aux machines à deux bras qui chassoient horizontalement au moyen d'un canal, des traits & des pierres, & celui de *πετροβάλοι* que les Romains exprimoient par le terme de *Balistae* à celles qui n'avoient qu'un bras, & qui lançoient les pierres en parabole. Comme on faisoit plus d'usage dans les armées des Catapultes ou des machines à deux bras, qui tiroient de but en blanc, que des Balistes que nos mortiers à bombes ont remplacées, & qui étoient plus compliquées, on voit aussi que dans le dénombrement des machines que les historiens font en quelques occasions, le nombre des Catapultes surpasse de beaucoup celui des Balistes. Philippe Roi de Macédoine dont l'Arsenal contenoit 150. Catapultes, n'y avoit que 25. Balistes, & Sci-

Tite Live
Lib. XXVI.

pion qui s'empara de la nouvelle Carthage & d'un grand appareil de guerre des Carthaginois, n'y trouva sur 401. Catapultes, que 85. Balistes tant grandes que petites. La plupart des historiens donnent aussi à ces machines des noms analogues à cette différence, & il n'y en a que peu qui semblent les confondre; j'en parlerai plus bas.

Mais ce qui nous sert le plus à fixer nos idées sur cet objet, ce sont sans doute ces architectes qui ont fabriqué eux-mêmes ces machines, & qui se sont donné la peine d'écrire sur leur métier, de bons ouvrages qui nous sont restés. Les plus exacts sont Philon, Héron & Vitruve. Philon donne les mesures de ce que décrit Héron, & ce qui est omis par Philon, Vitruve le fournit, & recueille en quelque sorte les débris du naufrage. En réunissant ces trois auteurs Mr. Silberflag savant Académicien de Berlin, s'est vu en état de nous expliquer de la manière la plus complète l'art Balistique, le *τὸ κατεσκευασμένον* des anciens. C'est donc sur les notions claires que nous en donnent ces trois auteurs dignes de foi qu'on fonde cette distinction entre les Catapultes & les Balistes de la manière que je viens de l'exposer.

J'avois dit en passant, dans une note sur le fragment d'Arrien, que Mr. Folard nom-

moit Catapulte ce qui étoit Baliste. Mr. de Maizeroy a fait ensuite la même remarque & l'Académicien de Berlin l'a prouvé d'une manière incontestable *). C'est cette note que le Chevalier de Lo-looz relève selon sa manière avec toute l'aigreur possible, en m'accusant de folie & d'ignorance; mais voyons comment il justifie sa critique. *Vitruve est le seul*, dit-il, *qui ait adopté pareilles be- vues; mais un architecte qui s'est égaré plus d'une fois en voulant traiter des choses qui n'étoient pas du ressort de son art, devoit-il aux yeux d'un tacticien balancer l'autorité de César qui dans vingt endroits de ses commentaires attribue à la Catapulte le jet des*

*) Voici ce que Mr. Silberstag dit à ce sujet.
 „Le célèbre Folard a confondu l'onagre d'Ammien
 „Marcellin avec la Catapulte, & la Catapulte avec
 „la Baliste. Une erreur est toujours la source fé-
 „conde de plusieurs autres; de là est arrivé qu'en
 „employant toute sa sagacité à concilier Ammien avec
 „Vitruve, il a imaginé une machine que ni l'un ni
 „l'autre ne reconnoîtroit pour la sienne. Je suis pour-
 „tant persuadé que Folard auroit retrouvé & repro-
 „duit l'Onagre dans sa parfaite intégrité, si en exa-
 „minant plus patiemment les opinions dont il s'étoit
 „laissé prévenir, il eut comparé Vitruve avec les
 „fragmens des autres Grecs. Mais en négligeant
 „cette précaution il n'a pu que s'écarter de la bonne
 „voie.”

pierres, & à la Balifte celui des traits ou des folivaux armés d'un foc de fer pointu. On peut en vérité badiner ici fans trop fortir de fon fujet. C'eft ainfi que mon Cenfurateur raifonne. Perfonne n'ignore que Vitruve étoit l'architecte d'Augufte & qu'en parlant du mécanifme des machines, il traitoit d'un objet qui étoit principalement du reffort de fon art. Les architectes les plus diftingués de ce temps avoient tous l'ambition d'être en même temps d'habiles artifans de machines de guerre. Vitruve pouvoit donc être plus favant, quant au mécanifme des machines, que le plus parfait tacticien de fon fiecle, ainfi qu'on pouvoit être auffi grand homme de guerre que Céfár, fans être un mécanicien du premier ordre. Mais que penfe-t-on, quand il dit, que Vitruve eft le feul qui ait adopté pareilles bévues, favoir qui ait défini les Catapultes & les Baliftes de la maniere dont je l'ai expofé? Ne font-ce pas Athenée, Philon avant lui, & après lui Apollodore, Héron & d'autres, tous architectes militaires diftingués, qui en ont donné les mêmes définitions que Vitruve. Les anciens hiftoriens font pour la plupart auffi d'accord fur cet objet. Mr. de Maizeroy l'ayant très bien prouvé, je me crois difpenfé de les citer ici de nouveau. Si le

Chevalier persiste encore dans le dessein de faire des commentaires sur ceux de César, que du moins il se donne la peine de lire la dissertation de Mr. de Maizeroy sur les machines des anciens ainsi que tous les autres ouvrages de ce savant militaire. Cette lecture l'instruira mieux que les compilations qu'il a coutume de consulter. On ose bien donner ce conseil à un écrivain qui, en mettant Vitrouve comme on l'a vû dans la préface, au nombre des commentateurs & des traducteurs modernes, fait assez voir qu'il en a besoin.

Je discuterai cependant tant soit peu les argumens, qui portent mon Critique à me maltraiter & à imputer des bévues à Vitruve. Celui qu'il tire de l'etymologie grecque des mots Catapulte & Baliste, est au dessous de la critique, & n'est pas non plus du ressort du chevalier, qui, à ce qu'il dit lui même, n'est pas un grand Grec. S'il avance ensuite que Hirtius attribue à la Catapulte le jet des pierres & à la baliste celui des traits horizontaux, & qu'Ammien Marcellin, Seb. Münster, Isidore, & l'auteur du livre intitulé *Notitia imperii* pensent de même; je lui réplique, qu'en citant aussi vaguement les auteurs, sans indiquer ni le livre ni le chapitre, où ce sentiment est ex-

posé, c'est ne prouver absolument rien. On voit du moins de quel poids sont les témoignages des auteurs, auxquels il en appelle, lorsqu'on rencontre Sebastien Münster entre Ammien Marcellin & Isidore. Ce bon docteur Allemand du seizieme siecle ayant vû par hazard dans l'arsenal de Bâle une de ces anciennes machines, dont nos ancêtres se servoient encore du temps même de la découverte de la poudre à canon, en parle dans sa géographie comme de la véritable baliste des anciens. La conclusion que le chevalier de Lo-looz en tire est digne de son jugement.

Il appelle ensuite à son secours d'une maniere vague, Végèce, Ammien Marcellin, Urbicius & Procope. Mais on sait que dans le temps où ces auteurs ont vécu, on confondoit déjà presque tous les termes de l'ancienne milice, dont on s'étoit entièrement écarté. Le témoignage de Flave Joseph mérite plus d'attention. Selon mon

Lib. V. ch.
IX. 2.

Critique cet auteur dit *qu'à la défense de la forteresse d'Antonia, les Juifs avoient 300 machines de celles qu'on nommoit Balistes ou grosses arbaletes & 40. de celles qui jetoient des pierres.* Mais est-il permis d'essayer d'en imposer aux lecteurs d'une maniere aussi grossiere? Joseph dit précisément

le contraire & donne aux Juifs 300 catapultes & même de la plus grande espece qu'on appelloit *ἐξοβαλῆς*, comme on l'apprend par les architectes, & comme il les caractérise lui même, en les appellant *βιαίετροι ἐξοβαλῆς*. Lib. 5. ch. 8. Rien n'est donc si mal imaginé que d'en faire des balistes ou de grosses arbalètes. Joseph dit que les quarante autres machines étoient des balistes, que le terme grec *περὶβόλαι* exprime sans équivoque. On voit ici la même proportion quant au nombre, entre les catapultes & les balistes dont j'ai parlé plus haut.

Polybe poursuit-il ne vante-t-il pas l'adresse d'Archimède d'avoir pratiqué dans l'épaisseur des murs de Syracuse des embrasures pour y mettre les balistes en batterie. Le Chevalier met ici sur le compte de Polybe une incongruité à laquelle il est bien certain qu'il n'a point de part. Car quel effet Archimède auroit-il pu se promettre des batteries de balistes, derrière un mur dans lequel on n'a voit fait que de petites canonnières qui n'avoient que huit pouces de diamètre du côté de la campagne. L'auteur grec dit qu'Archimède placa derrière ces petites ouvertures, en partie des archers, & en partie ces petites machines appelées *σκιρτήριον* qui étoient des catapultes de la plus petite

espece, qu'on appelleroit peut-être aujourd'hui de grosses arbalètes. Le Chevalier a donc bien mauvaise grace d'en faire des balistes.

Si Polybe rapporte, que Machanidas dressa à la bataille de Mantinée des batteries de Catapultes contre la Phalange de Philopoemen, il ne dit rien de contraire à l'effet de ces machines, car on fait par les Architectes, que tirant horizontalement des traits & des pierres, elles tenoient lieu aux anciens de nos canons.

Il s'en faut donc de beaucoup que les argumens que mon Critique a ramassés sans choix & sans connoissance de cause, renversent ce que les anciens mécaniciens ont établi par rapport à cette différence essentielle entre les catapultes & les balistes, & il ne paroît pas moins que M. Folard qui s'étoit proposé de nous donner un traité complet de la balistique des anciens, auroit dû au lieu de les confondre, se conformer aux descriptions que les maîtres dans cet art nous en ont données dans leurs ouvrages. Cependant comme il y a des historiens qui ont confondu quelquefois les noms de ces machines & qu'ils n'en ont pas parlé avec la même précision que les Architectes, jusqu'à César même, dont il y a un endroit dans

dans les commentaires qui semble en fournir
 un exemple, j'ai dit dans cette note au frag-
 ment d'Arrien qu'en toute rigueur on pou-
 voit excuser la méprise du chevalier Folard.
 C'est principalement encore cette remarque
 qui m'a attiré la critique amère de mon cen-
 seur & la maligne accusation de prétendre
 savoir mieux la dénomination ancienne des
 choses, que ceux qui les avoient inventées,
 perfectionnées ou pratiquées. *C'est, ajou-
 t-il, comme si dans les siècles à venir ceux
 qui liront les mémoires militaires de Fré-
 deric II. Roi de Prusse, pouvoient sous
 une vague imputation soupçonner, que dans
 le détail d'un siège il eût pu confondre le
 mortier avec le canon. Cette seule com-
 paraison doit servir de réponse.* Mais si la
 postérité instruite par les mémoires d'artillerie
 de Mr. St. Remi de la différence qu'il y a
 entre les canons & les mortiers, trouvoit
 dans le récit de quelque siège, que le Roi de
 Prusse eût une fois attribué au canon l'effet
 du mortier, est-il vraisemblable qu'elle ac-
 cusât Mr. de Saint Remi d'erreur & de fauf-
 seté & qu'elle ne jugeât pas plutôt, sans faire
 tort à la mémoire du Roi, que ce qui y au-
 roit donné lieu, seroit une faute d'inadver-
 tance qui échappe quelquefois aux plus
 grands écrivains, ou une faute du copiste,

qui auroit mal copié le Manuscrit? Juste Lipse eut recours à ce dernier expédient pour résoudre cette difficulté, & soupçonna Jules Celse, d'avoir mal à propos inséré dans le texte le mot de catapulte que César n'avoit pas écrit.

Bell. Civ.

II. 2.

César dit à l'occasion du siege de Marseille, que les assiégés se servirent de balistes de la plus grande espèce, qui lançoient avec tant de force des solivaux de douze piés de long & armés d'un soc de fer pointu, qu'ils perçoient les quatre rangs de clayes, dont les galeries étoient couvertes, & se fichoient encore en terre. De la maniere dont César nous décrit ici l'effet des balistes, il est certain qu'il ne répond pas à l'idée que Philon, Héron & Vitruve nous en donnent. Selon eux la baliste n'ayant qu'un seul bras chassoit les pierres en parabole, comme nos mortiers à bombes, & ce n'étoient que des catapultes qui pouvoient produire ces coups plongeans capables de percer les galeries & de s'enfoncer en terre. Si l'on disoit, qu'on savoit donner également aux balistes la propriété des catapultes, je répondrois qu'il n'est pas vraisemblable, que lorsqu'il s'agissoit de lancer des traits dans le plus haut degré de force & de roideur, on ait employé des machines qui par leur mécanisme essentiel n'é-

toient pas destinées à produire l'effet dont César parle ici, d'autant plus que les assiégés avoient des catapultes en abondance.

Lorsque César dit dans la suite, qu'on couvrit de terre glaise & de matelats la plate-forme de la tour de briques; il ajoute qu'on la mit par là, à l'abri des traits & des pierres qu'on lançoit des machines: *Ne aut tela tormentis missa tabulationem perfringerent, aut saxa ex Catapultis lateritium discuterent.* Quoiqu'on ne trouve ici que le terme général de *tormenta*, il paroît assez, vu son opposition à celui de *Catapultae*, que l'auteur parle des balistes, & qu'il leur attribue ici le même effet que dans le passage précédent, savoir d'endommager par des coups plongeans tirés du haut des murs, la plate-forme de la tour avant qu'elle fut élevée; au lieu qu'étant montée à sa juste hauteur, il falloit pour la détruire tirer en parabole à ce que dit l'auteur, de grosses masses de pierres, par le moyen des catapultes. Il est donc clair, que l'effet que César attribue ici à ces machines, n'est pas conforme à la description que les mécaniciens en font, ni aux témoignages des autres auteurs de l'antiquité, comme je l'avois dit pour justifier la méprise du Chevalier Folard; à moins qu'on ne suppose avec Juste Lipse, que le mot de catapulte

a été intrus par quelque copiste. La conjecture de ce grand critique n'est pas dénuée de toute vraisemblance, car il paroît qu'après s'être servi du terme général de *tormenta* César n'avoit plus besoin de nommer encore la catapulte.

Au reste ce n'est que dans ce seul-endroit des commentaires de César & dans un autre d'Hirtius, qu'il est fait mention des catapultes. Ces auteurs se servent ordinairement du terme général de *tormenta*. Le Chevalier de Lo-looz montre trop qu'il n'est que peu versé dans la lecture des commentaires de César, lorsqu'il dit, que dans vingt endroits il y attribue à la catapulte le jet des pierres, & à la baliste celui des traits ou des solivaux armés d'un soc de fer fondu.



CHAPITRE VII.

De la tour de briques construite pendant le siège de Marseilles,

Pag. 32.

Ls'agit dans ce chapitre d'une haute tour en maçonnerie, que les assiégeans construisirent devant Marseilles, tout près du mur de la ville, & par conséquent à la portée des traits des machines. L'idée de son mécanisme paroît être prise de quelques unes de ces tours mobiles, qui en s'approchant des murs, ne présentoient d'abord qu'un ou deux étages, mais dont d'autres qui y étoient renfermées, s'élevoient à l'aide de machines préparées en dedans, jusqu'à dominer les murs même de la ville. Végèce lib 18. ch. 7.

César en exposant la construction de cette tour n'a donné qu'une idée générale de son mécanisme. L'objet de sa narration ne lui permettoit pas d'entrer dans le détail de tous les ressorts & de toutes les minuties de l'exécution. Un auteur qui entreprend d'en faire la description après le récit de César, ne doit certainement pas s'en écarter, mais il faut quelquefois, pour développer tout le sens de son original, qu'il fasse mention de certaines circonstances que César n'a fait que sousentendre, & qu'il les expose de manière qu'on sente qu'elles étoient nécessaire-

Institut. Mi-
lit de l'Em-
pereur Lé-
on Tom. II.
P. 48.

res pour produire l'effet, dont il est question. L'exposé que j'en ai fait dans mes mémoires, est très conforme au texte, & des connoisseurs en ont été contents. Mr. de Maizeroy, en donnant en abrégé une idée de cette tour, a rencontré à peu près dans les paroles du texte le sens que j'avois développé.

C'est le Chevalier de Lo-looz qui veut persuader au public, que je n'ai rien compris à la description que fait César de cette tour; que celle que j'en donne est un tissu d'erreurs, & d'absurdités & que lui seul est en état de l'expliquer. Pour réussir dans cette entreprise qu'il annonce avec tout l'orgueil d'un apprentif littérateur, il a recours aux artifices qui caractérisent sa critique d'un bout à l'autre.

Il commence par paraphraser le passage dans lequel César détaille le mécanisme de cette tour. Pour mettre au fait de la matière ceux de ses lecteurs qui n'entendent pas assez la langue, il n'auroit fallû que traduire fidèlement l'auteur & ne pas aider à la lettre. La plus mauvaise manière de traiter les anciens auteurs, & qui est en même temps une vraie ressource pour les faux critiques, c'est sans doute celle de les paraphraser. Ne comprenant pas le sens du texte, ou le trouvant contraire à leurs opinions, ils tachent

par ce moyen de le déguiser par quelque tour de phrase ou de le plier à leur système. Cet artifice est grossier, dira-t-on, je le fais, mais on n'en trouve pas moins des exemples dans la paraphrase que le Chevalier a fait de ce passage, & on en verra bien d'autres, si le conseil de ses amis, ou ma critique ne l'emportent pas chez lui sur la singulière démangeaison qu'il a de traduire & de commenter les commentaires de César, auxquels il est plus que démontré qu'il n'entend rien.

Il s'avise encore ici selon sa coutume de me prêter des opinions que je n'ai pas, & de tirer de fausses conséquences de ce que j'ai dit, il va même jusqu'à mettre sous les yeux du lecteur un dessin estropié du méchanisme que j'ai décrit, & y en joint un autre bien orné & bien diversifié, qui doit exprimer celui qu'il substitue au mien. Le bon Chevalier n'a pourtant pas été assez heureux, malgré tout son travail, pour persuader son cher panegyriste, l'admirable auteur de la lettre anonyme qui ne lui en reproche pas moins, des fautes considérables & dans sa paraphrase & dans ses dessins.

Pour mettre le lecteur en état de prononcer sur nos différens, je lui présenterai une traduction fidele & exacte de ce passage de César.

*) Ch. 8. „Les légionnaires qui travail-
 „loient sur la droite aux ouvrages, remarque-
 „rent par les fréquentes sorties des assiégés,
 „qu'il leur seroit avantageux, en élevant une
 „tour de brique de se faire une espee de Fort
 „ou d'asyle, de la petite enceinte qui étoit
 „sous le mur de la ville, & dont ils s'étoient
 „d'abord contentés contre les incursions sou-
 „daines des assiégés. C'étoit là où ils se re-
 „plioient, où ils tenoient ferme lorsqu'ils
 „étoient accablés par le nombre, & d'où ils
 „sortoient, soit pour repousser, soit pour
 „poursuivre l'ennemi. Cette petite enceinte
 „avoit trente piés à chaque face; l'épaisseur
 „de ses murs étoit de cinq. Dans la suite,
 „comme l'expérience est toujours un bon mai-

*) Liv. II. Bel. Civ. Ch. 8. *Est animadver-*
sum ab legionariis, qui dexteram partem operis
administrabant, ex crebris hostium eruptionibus,
magno sibi esse præsidia posse, si pro castello ac re-
ceptaculo, turrim ex latere sub muro fecissent:
quam primo ad repentinos incursus humilem par-
tamque fecerant. Huc se referebant: hinc, si
qua major oppresserat vis, propugnabant: hinc
ad repellendum & prosequendum hostem procur-
rebant. Patebat hæc quoque versus pedes XXX,
sed parietum crassitudo pedes V. Postea vero,
ut est rerum omnium magister usus, hominum ad-

„tre, lorsqu'on y joint l'industrie, on re-
 „connut qu'en l'élevant à la juste hauteur d'u-
 „ne tour on en tireroit de grands avantages
 „& voyez comment ce projet fut exécuté.

*) Ch. 9. „ Cette tour étant poussée à
 „la hauteur requise pour recevoir le plancher,
 „on cacha les bouts des poutres en les fai-
 „sant entrer dans l'épaisseur de la maçonne-
 „rie, pour ne pas donner de prise au feu
 „des ennemis. On continua à murer, au
 „dessus de ce plancher tant que la protec-
 „tion des mantelets & des galeries le permit,
 „On posa ensuite sur cet étage à peu de dis-
 „tance de l'à plomb des murs intérieurs, deux
 „solives en croix, afin d'y suspendre le plan-
 „cher qui devoit servir de couverture à la

*hibita sollertia, inventum est, magna esse usui
 posse, si hac esset in altitudinem turris elata, Id
 hac ratione perfectum est.*

*) Ch. 9. *Ubi turris altitudo perducta est ad
 contabulationem; eam in parietes instruxerunt
 ita, ut capita tignorum extenta parietum structu-
 ra tegerentur; ne quid emineret ubi ignis ho-
 stium adhæresceret. Hanc insuper contignatio-
 nem, quantum tectum plutei ac vinearum passum
 est, laterculo adstruxerunt: supraque eum locum
 duo tigna transversa injecerunt non longe ab ex-
 tremis parietibus, quibus suspenderent eam cou-*

„tour, & sur ces solives on y mit des poutres qui se croisoient en ligne droite, & qu'on réunissoit ensemble à l'aide de mardriers.”

„Ces poutres un peu plus longues que la largeur de la tour, étoient saillantes au delà de l'à plomb des murs extérieurs, afin qu'il y eût à quoi attacher des rideaux, pour mettre les ouvriers pendant qu'ils maçonnoient sous le toit, à l'abri des coups.”

„Cet assemblage de poutres destiné à surmonter toute la tour fut couvert de briques & de terre glaise, pour qu'il fut à l'épreuve du feu. On jeta encore par dessus, des matelats, afin que les traits lancés par les machines n'endommageassent pas le plancher, &

tignationem, quæ turri tegimento esset futura: supraque ea tigna directo transversas trabes iniecerunt, easque axibus religaverunt. Has trabes paulo longiores atque eminentiores, quam extremi parietes erant, effecerunt, ut esset ubi tegimenta præpendere possent ad defendendos ictus ac repellendos, quum inter eam contignationem parietes exstruerentur. Eamque contabulationem summam lateribus lutoque constraverunt, ne quid ignis hostium nocere posset: centonesque insuper iniecerunt, ne aut tela tormentis missa ta-

„que les pierres qu'envoyoient les catapultes
„ne brisassent pas les briques.„

„On fit trois nates de gros cables d'ancre
„de la longueur des murs de la tour & de la
„largeur de quatre piés, & on les suspendit
„à ces poutres saillantes, de maniere qu'elles
„couvroient les trois faces des murailles ex-
„posées à l'ennemi. On avoit remarqué en
„d'autres rencontres qu'il n'y avoit que cette
„espece de nates suspendues, qui fussent im-
„pénétrables à toutes sortes de traits.„

„Après avoir ainsi mis à couvert des bat-
„teries de l'ennemi, la partie des murs qu'on
„avoit achevée, on transporta ailleurs les
„mantelets & on commença pas suspendre &

*bulationem perfringerent, aut saxa ex catapultis
lateritium discuterent.*

*Storias autem ex funibus anchorariis tres,
in longitudinem parietum turris, latas IV. pedes
fecerunt: easque ex III. partibus, quæ ad hostes
vergebant, eminentibus trabibus circum turrim
præpendentes religaverunt, quod unum genus te-
gimenti aliis locis erant experti nullo telo neque
tormento transjici posse. Ubi vero ea pars tur-
ris quæ erat perfecta, tecta atque munita est ab
omni ictu hostium, pluteos ad alia opera adduxe-
runt. Turris tectum per se ipsum prehensionibus
ex contiguatione prima suspendere ac tollere*

„par soulever par elle même cette plateforme,
 „de dessus le premier étage à l'aide de sup-
 „ports auxquels elle tenoit. On la guinda
 „aussi haut que la protection des rideaux le
 „permettoit. Cachés & hors d'insulte sous
 „cet abri, les ouvriers travailloient aux murs,
 „tandis qu'en haussant la plateforme aussi sou-
 „vent qu'il étoit nécessaire, par des élévations
 „successives, on se ménageoit un nouvel es-
 „pace pour bâtir. La maçonnerie étant pouf-
 „sée jusqu'à un second étage, on engagea
 „comme auparavant les poutres du plancher
 „dans l'épaisseur de la muraille, & on éleva
 „de dessus cet étage, cette même plateforme
 „avec les rideaux qui y étoient attachés. Ce
 „fut ainsi qu'on poussa cette tour de briques,
 „surement, sans blessures & sans danger, jus-

*coeperunt; ubi, quantum storiarum demissio pa-
 tiebatur, tantum elevabant. Intra hæc tegimen-
 ta abditæ atque muniti parietes lateribus extrug-
 bant, rursusque alia prehensione, ad edifican-
 dum, sibi locum expediebant. Ubi tempus alte-
 rius contabulationis videbatur, tigna item, ut
 primo, tecta extremis lateribus instruebant; ex-
 que ea contiguatione rursus summam contabula-
 tionem storiasque elevabant. Ita tuto, ac sine
 ullo vulnere ac periculo VI. tabulata extruxe-*

„qu'à la hauteur de six étages. On y ménagea des fenêtres dans les endroits convenables, pour le service des batteries.”

Voilà la traduction fidele & exacte de ce passage de César bien différente de la paraphrase que le chevalier Lo-looz en a faite. C'est elle qui justifiera aussi la description que j'ai donnée du mécanisme de cette tour, contre les frivoles objections de mon critique.

Les murs étant élevés à la hauteur du premier étage (n. 1.) & le plancher fait sous la protection des mantelets & des galeries ordinaires, on imagina de couvrir l'élévation ultérieure des murs par le moyen de la même plateforme qu'on avoit destinée à couvrir toute la tour. Il falloit pour cet effet que cette plateforme eût assez de force & de solidité pour résister au feu, aux traits & aux pierres que les assiégés lançoient de leurs machines; puis qu'elle fut assez grande pour déborder les murs de chaque face, afin de pouvoir y attacher en dehors de grands rideaux derrière lesquels les ouvriers devoient maçonner, & enfin qu'elle fut construite de façon que pouvant être élevée au fur & à me-

Pl. XIV.

fig. 1.

vunt; fenestrasque, quibus in locis visum est, ad tormenta mittenda in struendo reliquerunt.

fure qu'on haussait les murs, elle put se prêter sans le secours de ces murs, au mécanisme qui devoit produire cet effet.

La première qualité nécessaire à cette plateforme étant la solidité, voici l'idée que César nous en donne.

Il y avoit deux rangs de poutres posés de travers l'un sur l'autre qui formoient proprement la plateforme (n. 2.) Il est dit que deux sablières étoient assemblées en croix de St. André ou en sautoir X, & que les poutres qui les surmontoient & qui constituoient proprement la plateforme, l'étoient en angle droit & à plomb *directo transversa*; Il falloit donc en conséquence de ces paroles qu'il y eût deux rangs de poutres posés en sens contraire l'un sur l'autre pour former ces angles droits, & on en a la preuve en ce que ces poutres plus longues que toute la largeur de la tour, en saillissoient également des quatre faces.

J'avois dit dans mes mémoires que ces poutres étant placées à petits intervalles les unes à côté des autres, on en ferma les entre-vous par des madriers. Le terme d'*axibus religaverant* sembloit autoriser cette explication. Mais rien n'empêche de croire que dans cet assemblage les poutres n'aient été sans intervalles les unes près des autres, avec

les madriers cloués par dessus & par dessous (n. 3.) Cette plateforme reposa au reste en entier sur les quatre murs de la tour, & les deux sablières en croix furent attachées en bas, à dessein, à ce que le texte dit, de la suspendre & de l'élever, lorsqu'il seroit nécessaire.

Ce fut après avoir dûment affermi, cloué & cramponné tout ce pourrage, qu'on employa de la terre glaise & des briques pour élever au dessus de la charpente un pavé propre à résister au feu. On surmonta encore ce pavé de matelats ou de paillasses piquées pour amortir le choc ou la chute des grosses pierres lancées par les machines (n. 4.) Tout cela nous représente donc cette plateforme comme très solide, très pesante, mais aussi comme très difficile à manier.

Il falloit en second lieu pour qu'on put y attacher des rideaux, qu'elle fut assez grande pour déborder de chaque face l'à plomb des murs. César marque qu'on avoit pris dans cette intention des poutres plus longues que ne l'étoit la largeur de la tour, & n'ayant pas déterminé leur longueur, j'avois conjecturé que ce pouvoit bien être de cinq pieds que ces poutres étoient saillantes à chaque face. Mais en y ajoutant les cinq pieds de l'épaisseur des murs, cette plateforme, dèsqu'elle auroit

été élevée de dessus les murs, auroit manqué d'appui dans toute sa circonférence, depuis les supports qui étoient aux coins des murs, jusqu'à l'extrémité des poutres. Quoique je sache qu'une masse aussi lourde & aussi pesante que l'étoit cette plateforme d'une surface de quarante piés, est toujours assez fermement appuyée sur une base quarrée de vingt piés, pour qu'aucune pierre de quelque grosseur que les machines l'eussent lancée, eût pu l'ébranler; il me paroît pourtant vraisemblable que pour ne pas en augmenter inutilement la masse & pour mieux l'affermir, on n'a pas dû laisser saillir l'avant-toit de plus de deux piés ou deux piés & demi. Car il est certain que les ouvriers maçonnant tous en dedans de la tour n'avoient pas besoin d'un plus grand espace en dehors.

On attachâ aux extrémités des poutres, sur les trois faces opposées à l'ennemi, les rideaux faits de cables d'ancre & tressés en forme de nates. Il falloit bien que leur largeur excédât un peu à cause de l'avant-toit la largeur de chaque face de la tour, & qu'elle eût plus de trente piés. Mais leur hauteur n'étoit que de quatre piés comme César le dit expressément (n. 5.) Il n'en falloit pas d'avantage pour couvrir les ouvriers, & on voit

voit qu'on haussa la plateforme & les rideaux à différentes reprises, pendant que les ouvriers montoient avec leur travail d'un étage à l'autre.

En troisieme lieu cette plateforme a dû être construite de façon qu'elle ait pu se prêter au mécanisme par lequel on l'élevoit & la tenoit en l'air, pendant que les maçons travailloient à l'élévation des murs. César le décrit en peu de mots. *Turris tectum per se ipsum prehensionibus ex contignatione prima suspendere ac tollere coeperunt.* Par les mots *per se ipsum* César marque sans équivoque, que les ressorts qu'on employoit pour l'élévation de la plateforme, étoient dans la plateforme même & dans son équilibre; le terme de *prehensionibus* développe cette idée, en nous représentant ce qu'est en petit le manche à un outil, & dans les grandes masses d'une pesanteur énorme, tout ce qu'on y attache pour servir de prise aux forces qui doivent les remuer. En combinant ces notions avec ce que César dit de ces deux sablières assemblées en croix & attachées au dessous de la plateforme, (n. 6.) que c'étoit par elles qu'on la haussait & qu'on la suspendoit, il m'a paru que ces *prehensiones* au moyen desquelles il est dit qu'on produisoit cet effet, ne pouvoient être que des supports ou de gros piliers de bois, dont l'un étoit atta-

Fig. 2.

ché au milieu où les deux fablières se croisoient, & les quatre autres aux quatre bouts (n. 7.) Tant que la plateforme reposoit sur les quatre murs, les deux fablières ne portoient rien, mais dès qu'on vouloit la hausser & la porter en l'air, il falloit nécessairement suppléer aux murs par d'autres points d'appui & étançonner cette plateforme d'une manière conforme à son équilibre. Ces cinq supports ou piliers remplissoient cet objet & se prétoient également à l'action des crics & d'autres machines qu'on a dû mettre en oeuvre pour soulever toute la masse.

Il est dit dans le texte que les deux fablières en croix étoient posées sur le plancher du premier étage, *non longe ab extremis parietibus*. J'ai rendu ces derniers mots à une petite distance de l'à plomb des murs intérieurs. Dans ce sens les quatre bouts de cette croix rassemblés vraisemblablement par des bois de traverse, auroient été ajustés de manière, à s'emboîter dans la cavité de la tour. Supposez cependant qu'on prenne l'*extremis parietibus* pour le revêtement extérieur des murs, cette enchâssure n'auroit pas eu lieu, mais les supports n'auroient pas moins été attachés, aux deux fablières, de façon qu'ils se feroient mûs dans les quatre coins de l'intérieur de la tour.

Je me flatte, en interprétant le texte de cette manière, d'avoir assez bien saisi le sens de l'auteur, & je suis confirmé dans cette idée par les objections même du chevalier de Lo-looz toutes également frivoles & mal fondées, comme on le verra si on se donne la peine de lire le reste de mon discours.

Mon Critique me demande *pourquoi j'ai fixé à un pied l'exhaussement de la maçonnerie du plancher*. Je réponds, parceque César dit qu'on posa les deux sablières sur le plancher du premier étage, & par-dessus ces sablières des solives qui débordoient les murs. Ces murs ne pouvoient donc être élevés dans ce moment au dessus du plancher, que d'un pied, ou tout au plus d'un pied & demi, d'autant à peu près que l'épaisseur de ces deux premières sablières sur lesquelles étoient posées les solives qui débordoient ces murs.

Qu'est-ce que c'est, demande-t-il encore que ces cinq montans, & ces cinq trous pratiqués au travers du premier entablement? César en dit-il un seul mot? Il n'est pas étonnant que le Chevalier n'en ait rien trouvé dans le texte, parcequ'il est bien certain qu'il n'y a rien compris. César en décrivant le mécanisme par lequel on haussait l'énorme plateforme de dessus les murs, dit: *Turris tectum per se ipsum prehensionibus*

ex contignatione prima suspendere ac tollere coeperunt. Ne falloit-il pas rendre dans la traduction ou développer dans la paraphrase & dans le commentaire ce que signifie *Turris tectum per se ipsum suspendere*, & les *prehensiones* par lesquelles on souleva & suspendit au dessus des murs le toit de la tour? Voici comme mon critique a rendu ce passage: *on employa des machines de mécanique pour élever en entier cette plateforme au dessus du premier étage.* C'est s'acquitter bien cavalierement de la tâche de commentateur, que de passer aussi légèrement sur les points les plus essentiels de tout le récit. Qu'importoit-il de donner des plans de la plateforme, & de décrire de quelle manière on l'avoit pavée de briques & couverte de matelats pour la garantir contre le feu & le choc des pierres? Il ne falloit pas de grands efforts d'imagination pour s'en faire une idée. Mais ce qui valoit bien la peine d'être examiné & éclairci, c'étoit le singulier mécanisme par lequel cette énorme plateforme fut haussée, & par lequel étant privée de l'appuy des quatre murs, elle fut portée en l'air pour donner aux ouvriers le temps de travailler à la muraille. Mon critique n'en dit presque rien, & s'amuse à me chicaner sur quelques

expressions dont il n'a pas également compris le sens.

J'avois trouvé les indices de ce mécanisme dans la description que fait César de ces deux sablières assemblées en croix & surmontées par les solives de la plateforme. Car lorsque César dit, que c'étoit par leur moyen qu'on la haussait & qu'on la suspendoit en l'air, on voit assez que les supports ou les Voyez f. 2. piliers de bois qui devoient remplacer l'appui des murs dont cette plateforme étoit privée, dèsqu'elle étoit élevée, ne pouvoient que répondre à la manière dont ces deux sablières étoient assemblées en croix; & pour lors l'idée de cinq de ces supports ou de ces étançons, dont quatre étoient attachés aux quatre bouts, & l'un au milieu en faveur de l'équilibre, se présente naturellement à l'esprit. Il falloit nécessairement aussi, qu'on eut pratiqué des ouvertures dans les planchers, pour que dans le temps que la plateforme se levoit du premier plancher *ex contignatione prima*, ainsi que des autres, ces étançons ou ces supports pussent au travers de ces planchers, recevoir d'en bas au moyen des crics & des autres machines, l'impulsion nécessaire pour hausser la masse.

Et comment mon critique auroit-il pu se faire une idée de la construction de cette

tour, ne connoissant presque pas la signification d'aucun des termes que César emploie dans sa description. Il est dit *duo tigna transversa injecerunt quibus suspenderent eam contignationem*, & il le traduit *on posa sur la maçonnerie deux sablières pour soutenir la plateforme*. Mais pour peu qu'on sache le latin, on remarquera d'abord, que *suspendere* ne signifie pas *soutenir*, & que le Chevalier se trompant si manifestement sur le sens de ce mot, a du ne rien comprendre au reste. J'ai déjà dit que la plateforme s'appuyant proprement sur les quatre murs, les deux sablières en croix ne soutenoient rien & que leur destination étoit comme César le dit clairement, de servir de prise aux supports (*prehensionibus*) pour hausser par leur secours la plateforme.

La suite du discours de mon critique fait voir encore plus clairement qu'il n'a connu tout au plus de toute cette tour, que le pavé de briques, & les matelas dont la plateforme étoit couverte. *Ce mur, dit-il, ne donnoit-il pas la commodité de soutenir avec des calles & tasseaux la plateforme tant pour soulager ceux qui faisoient agir les machines, que pour manœuvrer de pied en pied, & au fur & à mesure, qu'il étoit nécessaire pour la commodité des maçons?*

Ces paroles prouvent, qu'il a crû en effet qu'on posoit sur les murs mêmes fraîchement maçonnés, toutes les machines nécessaires pour hausser la plateforme, ainsi que les calles & tassaux, pour la tenir en l'air pendant qu'on maçonnait. Il n'a donc pas remarqué que les murs étant surchargés de tout cet appareil, il eût été impossible aux maçons de maçonner & d'en continuer l'élevation. De quelque manière qu'on se représente aussi l'action des machines nécessaires pour faire hausser cette plateforme, il est toujours certain que tout ce mécanisme ne pouvoit être employé qu'en dedans de la tour, & qu'il falloit que les murs fussent libres & sans obstacle, pour qu'on put continuer à y maçonner. Ceci est trop clair pour que j'y insiste d'avantage.

César pour exprimer l'action de soutenir la plateforme au dessus de chaque étage par de nouveaux supports, à mesure qu'on l'élevoit, se sert du même terme de *prehensio* au singulier, *rursusque alia prehensione ad ædificandum sibi locum expediebant*. On l'expliqueroit bien aussi par l'action de plusieurs ouvriers, qui tirant à la fois au cordage auroient remué cette lourde masse par l'application de poulies & de moufles, comme on fait agir le hurtoir ou la sonnette dans

le pilotage. Mais comme ce mécanisme exige nécessairement un point d'appui élevé au dessus du fardeau qu'on avoit à remuer, & qu'on ne voit pas, où il auroit été possible de l'établir, il falloit bien qu'on se fut fait ressource des crics & surtout des vis sans fin pour hausser cette plateforme à la hauteur à peu près de quatre piés. *Prehensio* pourroit aussi signifier ici, le concours ou l'effort réuni de différentes machines employées pour produire cet effet. Le seul cric du milieu (n. 8.) représenté dans le plan n'y est que pour en donner une légère idée. Si l'on voit sur les autres supports que le profil montre, de grosses pieces de bois (n. 9.) au lieu de crics, c'est pour faire voir qu'il a fallu remplacer ceux-ci par de pareils appuis, pour soutenir la plateforme lorsqu'on l'avoit élevée.

Le critique me reproche amèrement de n'avoir pas compris l'expression de *duo tigna transversa*, & il y ajoute *ce qu'il y a d'incompréhensible dans ce traducteur c'est que plus bas il donne à transversas trabes une toute autre signification*. Mais le Chevalier de Lo-looz a-t-il pû se persuader que sa décision prévaudroit sur l'usage constant d'une langue qu'il n'entend qu'à l'aide des Dictionnaires. *Duo tigna transversa* signi-

fient nécessairement deux sablières assemblées en sens contraire, comme des lignes qui se coupent, sont appelées par les Mathématiciens latins *linæ transversæ*, & il est bien certain que ces mots ne nous représentent jamais ces deux sablières comme posées de leur long & parallèlement, ainsi que mon critique se l'est imaginé. Il est bien plus étrange que M. Lo-looz m'accuse d'avoir donné une autre signification à ces mots, tandis que César détermine expressément cette signification différente, en y ajoutant celui de *directo*. Sans doute *transversa tigna & directo transversæ trabes* ne disent plus la même chose. Tous les savans critiques & Grammairiens qui ont commenté ce passage n'en ont jamais douté *); mais c'est perdre le temps que de vouloir prouver prolixement ce dont aucun homme raisonnable ne sauroit douter.

Lorsqu'il dit que je double la distance exprimée par *longiores quam extremi parie-*

*) Distinguit Cæsar inter *transversa & directo transversæ*: nam *transversæ trabes crucis formam habent quam Burgundicam hodie appellamus, sive litteræ X, ac directo transversæ sunt tali specie + quod notandum ad intellectum turris in qua primo duo tigna fuerunt transversæ, dein his instratæ trabes directo transversæ.*

Voffius
dans sa note
sur ce passa-
ge de César.

tes, & que je prens la diagonale au lieu de la largeur de la tour, il est clair qu'il a aussi peu compris le sens de mon exposé que celui de son texte. Le mot de diametre est il donc toujours le terme équivalent à la diagonale? Tout ce que j'avois dit de la position des poutres qui débordoient aux quatre faces de la tour, prouve invinciblement que je parlois de la largeur de la tour. Pourquoi donc me chicaner sur l'emploi d'un terme dont j'avois moi-même si clairement déterminé le sens?

Comment M. G. ajoute-t-il encore, peut-il supposer qu'il y a sur ces sablières en croix, un li de troisiemes poutres de la même longueur & de la même force? César n'en dit pas un mot. Ce mot de troisiemes poutres ne se trouve pas dans mon exposé. Mais ne faut-il pas que les poutres arrangées, comme César le dit à angles droits & débordant à chaque face les murs de la tour par leurs bouts, ayent été rangées en deux rangs les unes sur les autres. Ce-ci est évident & certainement le plan du Chevalier de Lo-looz qui ne nous dépeint qu'un seul rang de poutres l'un à côté de l'autre, est controuvé & contraire au texte.

Mais l'admirable chevalier dévoile bien la source de la plus grande partie de ses

Voyez
Fig. 2.

méprises par la question qu'il me fait *qu'est-ce qu'au bas d'une charpente un plancher pour porter la maçonnerie?* César en parlant de cet assemblage de poutres dit: *casque trabes axibus religaverant.* Ceux qui savent un peu le latin n'ignorent pas, qu'*axes* ou *asses* sont des ais & des planches d'entre-voute, ou de forts madriers, qu'on employoit ici sans doute, soit pour remplir l'espace entre les poutres, en cas qu'on les eût rangées par intervalles, soit aussi en cas qu'elles eussent été posées les unes à côté des autres sans intervalles, pour garnir le dessus & le dessous de cet assemblage de poutres. Vitruve & d'autres joignent toujours *axes* & *trabes* ensemble, dans la description des planchers. Qui croiroit que mon critique prendroit ici les madriers pour de gros clous ou de forts boulons comme on le lit dans sa paraphrase, & qui ne voit pas d'abord que son plan qui nous dépeint les clous si régulièrement fichés dans les poutres, & celles-ci si artistement ajustées l'une à côté de l'autre, est une pure chimère qu'il met sur le compte de César? Mais qu'il ait arrangé son Plan selon sa fantaisie peu m'importe; je trouve seulement étrange qu'il se soit avisé de me prêter les mêmes écarts, & qu'il présente au lecteur d'après mon ex-

posé un plan & un profil que je désavoue formellement. Il sied certainement mal à un auteur qui prend des madriers pour des clous, de faire le critique à toute outrance & d'écrire sur l'architecture des anciens.

Je n'attribue encore qu'à l'envie de contredire, & à son ignorance singulière de la langue latine, cette assertion, que lorsque César dit: *Storias autem ex funibus anchorariis tres in longitudinem parietum turris, latas quatuor pedes fecerunt*, cela signifie qu'on mit l'une derrière l'autre trois épaisseurs de ces nattes de cables, dont chacune avoit quatre pieds de largeur & qui descendoient jusqu'au pied de la tour. Voilà un tissu d'incongruités qui sautent aux yeux de tout lecteur sensé. S'il est dit expressément, qu'on tendit devant les trois faces de la tour opposées à l'ennemi, trois de ces nattes de cables, quel autre que le Chevalier de Lo-looz soutiendrait que cela dénote que trois de ces nattes étoient l'une derrière l'autre? César ayant à donner la dimension de chacune de ces nattes dont la surface ressembloit à la figure d'un parallélogramme, en nomme le côté long *longitudo* qu'il dit avoir été égal aux faces des murs, & le petit côté *latitudo*, qu'il détermine à quatre pieds. Si mon critique soutient que ces rideaux des-

cendoient jusqu'au pied de la tour, ou comme il s'explique dans la suite d'un étage à l'autre, il ne pense pas à ce que César dit qu'on haussa plus d'une fois la plateforme à laquelle ils étoient attachés, avant de pouvoir monter avec la maçonnerie d'un étage à l'autre. Ajoutez-y l'extrême difficulté qu'il y auroit eue à tenir en l'air cette énorme & pesante plateforme à la hauteur d'un étage. Cette considération seule auroit dû frapper l'esprit du Chevalier qui prétend qu'on avoit soutenu tout ce fardeau par des cales & des tassaux sur les murs mêmes.

Le Critique ajoute qu'il passeroit légèrement sur toutes mes erreurs, si l'ensemble & le mécanisme que je propose n'impliquoit pas contradiction. Il est évident que tout le raisonnement qu'il fait pour le prouver, n'est que le résultat des différentes méprises que je viens d'indiquer. Il a beau s'en rapporter encore au plan qu'il dit avoir tracé d'après mon exposé & y ajouter de sa tête pour le rendre ridicule, quatre bois de traverse à peu de distance de l'endroit, où les deux sablières se croisent; il n'est pas moins certain, comme je l'ai prouvé cy-dessus, que les deux sablières assemblées en croix, ne portoient rien, que c'étoient les quatre murs qui servoient proprement d'appui à la plateforme,

lorsque la tour étoit achevée; & qu'il falloit des supports très forts & mobiles en même temps, lorsqu'elle ne reposoit pas sur les murs.

Si donc le Chevalier de Lo-looz m'accuse de l'oubli total des principes de la statique, par ce que j'ai dit que les quatre bouts de ces deux sablières ne débordoient pas les quatre coins de la tour, on voit bien qu'il n'a rien compris à leur destination, ni à ce qui devoit naturellement servir d'appui à cette plateforme, & que par conséquent tout son raisonnement porte à faux. Au reste on ne dérangeroit rien au mécanisme que je propose, en admettant que les quatre bouts des deux sablières attachées sous la plateforme ont été de trois ou quatre piés plus longs que je ne l'ai dit, il faudroit pourtant toujours, que les supports par les quels on levoit la machine eussent été au dedans de la tour, & aux mêmes endroits que j'ai indiqués.

J'espère que ces remarques engageront le Chevalier de Lo-looz à peser mûrement & à revoir ce qu'il a écrit dans ses commentaires sur César au sujet de la prétendue discordance qu'il y a, entre l'exposé que j'ai fait de la tortue qu'on a construite pendant ce siege de Marfeilles, & le texte de César. Il ne paroît pas que l'essai du Chevalier sur cette tour

lui ait réussi; il y a bien de termes d'architecture dans la description qu'a fait César de cette tortue, & il est plus que vraisemblable que Mr. de Lo-looz aura encore le malheur de prendre des madriers pour des clous.

Mon critique agite à la fin une question importante, savoir, si les anciens avoient entouré leurs villes de fossés, comme on le fait aujourd'hui. S'il est à propos de consulter sur ces matieres des auteurs, tels qu'Athenée, Philon, Vitruve, Apollodore, Héron &c. qui ont traité ces objets comme étant de leur métier, la question est décidée, & il est certain que les anciens creussent régulièrement des fossés au tour de leurs places fortes. Philon conseille même d'en faire plus d'un, & d'embarasser le terrain d'un fossé à l'autre par un rang de palissades & par d'autres obstacles. Quelquefois les historiens, en rapportant les circonstances des sieges, parlent aussi de ces fossés, surtout de ceux qui méritoient quelque attention, comme étoient dans l'Hircanie les trois fossés de la ville de Syringe, qu'Antiochus assiegea, & dont parle Polybe Lib. X. ch. 29. Quelquefois ils n'en font point du tout mention, & le Chevalier de Lo-looz veut prouver par ce silence que les villes des

anciens n'en étoient pas entourées, & qu'il n'y en avoit pas eû nommément devant Marfeilles. Cette preuve est fans doute très foible; car pourquoi veut-on qu'un hiftorien s'arrête à la defcription d'un foffé, s'il ne s'est rien fait à l'occafion de ce foffé qui mérite l'attention du lecteur.

On fait que les anciens employoient dans leurs fieges certaines efpeces de tortues que les Grecs appelloient *χαλὴν χυτρε*, les latins *testudo* & comme Vitruve ajoute *ad congefionem foffarum*, dont la deftination étoit de protéger le comblement du foffé. L'armée de Céfar s'en fervit au fiege de Marfeilles, & il eft dit expreffément, qu'il y en eût une des mieux conditionnées & de 60. piés de long, qui dévança les travailleurs pour leur faciliter les moyens d'applanir le terrain. *Antecedebat testudo pedum LX. aequandi loci causa.* Il n'y a presque pas de doute que par cet *aequandi loci causa*, les hiftoriens qui employoient fousvent cette expreffion n'entendent le comblement du foffé. Car s'il nés'agiffoit que d'égaliſer fimplement le terrain, pourquoi construire de fi grandes galeries, & pourquoi les garantir fi foigneufement du feu qu'on faisoit tomber des murs fur leurs toits. Ces mêmes tortues renfermoient auffi fousvent les béliers, & on voit

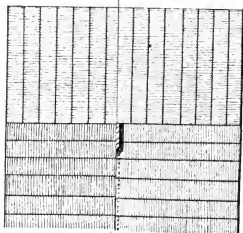
voit bien qu'il falloit commencer par combler le fossé pour les approcher des murs. L'employ qu'on fit d'une pareille tortue au siege de Marseilles, paroît donc l'emporter manifestement sur le beau calcul de probabilité dont le critique dit, que c'est le seul moyen de ne pas s'égarer dans les choses problématiques, & par lequel il prétend avoir prouvé l'inexistence de tout fossé devant Marseilles.

Pour égayer le lecteur, je lui présenterai ici le bel épisode que fait à cette occasion mon censeur. *L'amour de la gloire, dit-il, cet aiguillon si vif pour une ame qui ne soupire qu'après les occasions d'être utile à sa patrie, & de servir dignement son Roi, m'a fait parcourir & combiner tout ce qui a été écrit sur l'art militaire; & il n'est point de livres anciens que le desir d'acquérir des connoissances m'ait fait négliger; j'ai consulté les originaux & toujours en défiance de moi-même & de ce fond d'amour propre qui se complait dans les premières idées qui se présentent à l'esprit; j'ai consulté les personnes versées dans les langues mortes, & sans me rebuter de la sécheresse de tant de compilations, j'ai cherché la vérité dans cette foule d'auteurs anciens, qui sous un stile serré paroissent souvent se rendre aussi*

impénétrables que les Oracles de Delphes, les Sybilles de Cumes, ou que ces Adeptes qui sous les emblèmes, semblent vouloir dérober au vulgaire leur secret, & se rendre célèbres par un mystère qui n'a quelquefois d'autre base que leur imagination & la crédulité des esprits foibles, & je crois avoir accumulé des preuves suffisantes qu'il y avoit dans l'antiquité beaucoup de places fortes sans fossé qui les environnoit. Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus. Je découvre dans mon critique certain fond de vanité qui surpasse l'imagination. S'il est vrai que le bon homme ait lû tous ces anciens auteurs, comme il s'en vante, il faut que sa mémoire l'ait bien mal servi, & qu'elle lui ait fait oublier jusqu'à leur nom même. Je ne doute pas au reste qu'il ne soit excellent officier, & qu'il n'ait des talens supérieurs; mais je voudrois du moins pour son honneur, qu'il n'allât pas s'ériger en critique, & qu'il ne fit pas de nouveaux commentaires sur César; parcequ'il n'est pas si aisé qu'il le croit d'en imposer à tout le monde.



TRIV





CHAPITRE VIII.

*Du Blocus d'Alésia.*P^{re} 51.

J'avois donné dans mes Mémoires un détail circonstancié du blocus d'Alésie, d'après la description que César en fait lui même dans ses commentaires. Plusieurs littérateurs ayant traité cette matiere avant moi, j'avois remarqué, que faute d'avoir saisi le sens du texte, ils avoient pour la plupart si prodigieusement multiplié les ouvrages exécutés par les troupes de César à l'occasion de ce blocus, qu'on étoit tenté de douter de leur existence. Le Chevalier Folard guidé par le bon sens & par sa grande expérience dans l'art de la guerre, l'ayant également observé, avoit déjà retranché dans son plan & dans son exposé une partie de ces fossés superflus & gigantesques, & je croyois ne pas avoir perdu ma peine, après avoir cherché dans les paroles mêmes de César les armes nécessaires pour combattre ces erreurs. Le Chevalier de Lo-looz, qui se fait un devoir de frapper en aveugle sur tout ce qui vient à sa rencontre, n'a pas laissé de se jeter encore à corps perdu sur mon exposé. Comme il ne régné aucun ordre dans sa critique & qu'il s'écarte toujours à dessein de son objet principal, je n'ai pas jugé à propos

de le suivre ici dans tous ses détours, mais je ferai de nouveau le détail de ce fameux blocus, tant pour suppléer à celui qu'on voit dans mes mémoires, que pour répondre aux objections du Chevalier à mesure que l'ordre des matieres m'en fournira l'occasion.

Vercingetorix Chef des Gaulois attaqua l'armée de César qui étoit en marche, & ayant été repoussé avec perte, se retira avec ses troupes à Alésie ville des Mandubiens, sur le mont Auxois en Bourgogne. A son arrivée il se posta sur la montagne sous les murs de la ville, du côté de l'orient, & se couvrit d'un fossé & d'un rempart revêtu d'un mur de pierres seches de six pieds de hauteur.

Voyez la
Planch.XV.

César l'ayant suivi de près, vint le lendemain en présence de l'ennemi: il vit bien d'abord que le poste qu'il occupoit étoit hors d'insulte; mais il ne crut pas impossible d'enfermer son ennemi sur cette montagne, en l'entourant de bonnes lignes & de le forcer, ou à decamper à temps, ou à s'exposer à toutes les suites d'une disette inévitable pour 80000. hommes d'infanterie & 15000. de Cavalerie qui étoient venus à l'improviste se joindre aux habitans d'une grande ville.

César, en exposant les circonstances de cette grande entreprise décrit avec beaucoup

de clarté l'affiette des lieux, & toute la disposition du local. Rien n'augmente tant l'intérêt que la postérité prend aux grands événemens qui sont arrivés alors, que la vérité de cette description constatée par la connoissance de l'état présent de ce même terrain, que le temps n'a pû changer. Mr. d'Anville a rendu aux militaires le service d'en donner dans ses éclaircissemens sur l'ancienne Gaule, un plan dressé d'après le dessein de Dom Jourdain Religieux Bénédictin. Je l'ai conféré avec la carte de cette partie de la Bourgogne où est le mont Auxois, levée sous la direction de Mrs. Cassini, Camus & de Montigny de l'Académie Royale, & insérée dans le grand Atlas Royal politique & militaire que le Sr. Julien vient de publier. Ces deux cartes diffèrent un peu l'une de l'autre, & il m'a paru que le plan que j'ai dressé de ce terrain d'après la carte de Cassini, répondoit encore plus exactement à la description de César que celui du Bénédictin. Je le mets sous les yeux du lecteur, pour concilier à mon exposé toute l'évidence possible. Les personnes sensées remarqueront aisément, que de pareilles pieces éclaircissent bien mieux la matiere que ne le font ces beaux profils, ce tracé des lignes & ces echelles, qu' imagine à son aise & contre toute vrai-

Voyez la
Plan XV.

semblance un Chevalier de Lo-looz, sans comprendre même les termes de son auteur, & sans combiner les temps & les lieux.

César dit: *Ipsum erat oppidum in colle summo, admodum edito loco, ut, nisi obsidione, expugnari posse non videretur, cuius collis radices duabus ex partibus flumina sublucebant. Ante id oppidum planities circiter III. millia passuum in longitudinem patebat, reliqui, ex omnibus partibus colles, mediocri interjecto spatio pari altitudinis fastigio oppidum cingebant: La ville même étoit située sur le haut d'un coteau fort élevé, en sorte qu'il crut ne pouvoir l'emporter autrement que par un siège en forme. Au pied du coteau couloit de chaque côté une rivière. Il y avoit devant la ville une plaine d'environ 3000. pas de long; tout le reste étoit environné de coteaux peu éloignés de la place & aussi élevés que celui sur lequel elle étoit assise. En jetant les yeux sur la carte, on reconnoitra dans le mont Auxois où est aujourd'hui Alise, le coteau fort élevé, dont César parle, & sur lequel la ville d'Alesia étoit assise. Les deux petites rivières qui coulent des deux côtés de ce coteau selon la direction indiquée dans le texte, sont l'Oze & l'Ozerain. Les hauteurs dont César dit qu'elles entourent en*

partie la montagne d'Alésie, font du côté du Nord, celles qu'on rencontre entre Menestreux le Pitois, & Busli le grand; du côté d'Orient c'est en partie la hauteur qui est près de Darcey, & en partie le mont Pevenelle; vers le midi c'est le mont Druaux près de Flavigny; & entre cette dernière montagne & celle de Menestreux le Pitois du côté de l'occident est cette plaine que César évalue à vuë d'oeil à 3000. pas.

L'armée de César étoit de dix légions dont il en avoit laissé deux en arriere pour la garde de ses bagages, & qui ne tarderent pas de le joindre. Sa cavalerie, qu'il avoit depuis peu augmentée par un bon nombre de cavaliers Germains, étoit aussi très nombreuse. Appien d'Alexandrie l'a fait monter à dix mille hommes, & il est vraisemblable qu'elle a été à peu près de cette force, ayant pu tenir tête à celle de 15000. hommes que Vercingetorix avoit assemblés.

César ayant formé le dessein d'enfermer l'ennemi, commença par s'établir sur les hauteurs qui à ce qu'on a vu, étoient peu éloignées de la ville. Deux légions étoient campées sous les ordres d'Antistius & de Caninius sur la montagne de Menestreux le Pitois; il y en avoit autant, ou plus ou moins sur la hauteur entre Sauvigny & d'Arcey sur

Lib. III. Bel.
Civ. oh. 9.

pag. 67.

le mont Pevenelle & sur le mont Druaux, selon l'étendue du terrain qu'on avoit à défendre. Les camps de ces légions étoient fortifiés chacun séparément, & il n'y avoit certainement rien dans les choix de ces camps qui répugnât aux regles de prudence & aux bonnes maximes de la guerre. S'il arriva à Octavius un des Lieutenans de Pompée, à l'occasion du siege de Salona dans la Dalmatie, qu'étant établi en cinq différens quartiers autour de la ville, les assiégés surprirent un de ses quartiers, & attaquèrent ensuite avec le même succès les autres, cet accident ne fut pas l'effet de la mauvaise disposition d'Octavius, comme le Chevalier de Lo-looz le prétend, mais de l'extrême négligence de ses troupes. *Quum diuturnitas oppugnationis negligentiores Octavianos effecisset.* César n'avoit rien de semblable à craindre ici, ayant l'ennemi devant ses yeux, & ses camps placés avantageusement, & tous si bien fortifiés, qu'ils étoient absolument à l'abri de surprise & de toute insulte. Si Vercingetorix se fut avisé de mener ses troupes à l'attaque de l'un ou de l'autre de ses camps, quel risque n'auroit-il pas couru d'être pris à dos & en flanc par les légions qui campoient dans le voisinage, & qui se prêtoient du secours les unes aux autres?

Ces camps fortifiés, César ébaucha le premier plan de l'enceinte qu'il vouloit embrasser par ses ouvrages, par l'établissement de vingt & trois redoutes placées de distance en distance autour de la montagne que les troupes de Vercingetorix avoient occupée. Ces redoutes n'étoient certainement pas de petits forts de vingt toises seulement de côté, comme mon critique se l'imagine. Il y en avoit qui étoient gardées par quatre cohortes, c'est à dire par plus de deux mille hommes: *Cohortes quatuor ex proximò Castello deducit*, dit l'auteur dans la suite. Il est assez probable que bien qu'on rangeât dans ce temps l'infanterie sur huit & sur dix hommes de profondeur, on n'avoit pas le même intérêt à multiplier les rangs, lorsqu'on en bordoit les remparts, desorte qu'on peut à peu près supposer à ces forts le même développement qu'on donne aujourd'hui à un ouvrage qu'on veut garder avec deux mille hommes. Ces redoutes que César fit faire ici, avoient le même objet, que celles qu'il bâtit dans la suite aux environs de Durazzo, sur les hauteurs & sur tout le terrain qu'il embrassa pour lors de ses lignes, à dessein d'enfermer l'armée de Pompée *).

pag. 67.

Ch. 87.

*) *Quibus rebus cognitis Cæsar consilium capit ex loci natura. Erant enim circum castra Pompeii*

pour s'y opposer en éléva aussi au nombre de 24. dans un contour de quinze mille pas *), & ce ne fut pas sans de grands combats qu'on prit ces postes en face & à l'envi l'un de l'autre.

Voyez la
Planch. XV.

César établit donc ces redoutes comme près de Durazzo, de distance en distance, aussi bien sur les hauteurs que dans les fonds, comme entre la montagne près d'Arcey & le Mont Pevenelle, & principalement dans cette plaine qui s'étend depuis le mont Druaux, dans un espace de plus de trois mille pas, jusqu'à celui qu'occupoient les deux légions sous les ordres de Caninius & d'Antistius. La suite du récit fait voir qu'il y avoit lors de l'attaque des lignes, trente huit Cohortes postées dans les redoutes de la plaine, dont il y en auroit eû par conséquent jusqu'à neuf ou dix, à compter quatre Cohortes par redoute.

Des camps retranchés partoient selon leur tour les Grand'gardes très considérables, pour faire le service dans les redoutes, ainsi que des piquets qu'on détachoit pour veiller

permulti editi atque asperi colles. Hos primum præfidiis tenuit; castellaque ibi communiit.

*) *Castellis enim XXIV. effectis, XV. millia passuum circuitu complexus,*

pendant la nuit aux entreprises de l'ennemi. *) La fuite du récit de César nous fait voir, que ces mêmes redoutes étoient autant de places d'armes, où au premier signal de l'approche de l'ennemi, les cohortes se rendoient, selon l'affignation qui en étoit faite d'avance, & que c'étoit par leur moyen que les troupes se distribuoient pour la défense des lignes.

A peine César avoit-il fait commencer ces travaux, que Vercingetorix se présenta avec sa cavalerie dans cette plaine, entre le mont Druaux & celui où est Menestreux le Pitois. Il se livra pour lors un combat très opiniâtre, où César fit avancer une partie de ses légions pour soutenir la cavalerie. Les Cavaliers Germains, décidèrent ce combat, & les Gaulois furent repoussés avec perte, & s'enfuirent dans leur camp.

César poursuivant toujours son plan d'enfermer l'armée des Gaulois, il paroît assez qu'il tint pour lors la même conduite qu'on le vit tenir dans la suite près de Durazzo. Il est dit: *comme le camp ennemi étoit environné de montagnes, & de côteaux très roides, il commença par s'en saisir, & par*

*) Ch. 69. *Quibus in castellis interdum stationes disponebantur, ne qua subito eruptio fieret; hæc eadem noctu excubitoribus ac firmis præsidiis tenebantur.*

*y faire bâtir des forts, où il mit de bons corps de garde. Se réglant ensuite selon la nature du terrain il tira d'un fort à l'autre des lignes de communication, & entreprit de cette manière d'enfermer Pompée. *)* César en prenant ici les mêmes mesures, s'occupa aussi à joindre tous ses forts par de bons retranchemens, autant que l'assiette des lieux le permettoit. Mais l'exécution de cette entreprise n'étoit ni prompte ni aisée. On avoit à travailler sur un terrain difficile, & entrecoupé par des hauteurs & des vallons: l'étendue qu'il en embrassoit avec ses redoutes étoit de plus d'onze mille pas de circonférence. Comme il le dit lui même, & comme on peut le voir dans la carte ci-jointe. Il falloit en même temps qu'une partie de ses troupes restât toujours sous les armes, pour faire face aux Gaulois campés encore sous les murs de la ville, & il se passa bien du temps avant d'avoir assemblé dans les environs les matériaux nécessaires & tous les pionniers qu'on eût dans la suite.

Vercingetorix voyant de sa montagne les travaux de César & ne laissant pas d'en

*) *De Bel. Civ. III. 43. Castellaque ibi communiit: inde ut loci cuiusque natura ferebat, ex castello in castellum per Julia munitione, circumvallare Pompeium instituit.*

approfondir le but, n'osa plus décamper en présence de toutes les forces de l'ennemi, de crainte d'être défait sans ressource. Il résolut d'y rester & d'engager ses compatriotes par l'intérêt qu'ils devoient prendre à sa conservation, à venir à son secours avec une grande armée capable de le dégager. A cet effet il renvoya toute sa cavalerie, dont la subsistance l'auroit embarrassé, & la chargea en partant de représenter aux autres Gaulois, la situation critique de ses affaires, & la nécessité de le secourir au bout de trente jours, jusqu'où pouvoient durer les vivres qu'il avoit amassés.

César n'ayant pas à beaucoup près achevé les lignes de communication entre ses redoutes, cette cavalerie Gauloise se sauva sans peine. J'avois dit dans mes mémoires & d'après le texte, qu'elle passa heureusement entre les quartiers par les endroits où on n'avoit pas encore tiré la circonvallation. C'est sur ce passage que ~~roule~~ presque toute la critique de mon adversaire. Il veut à toute outrance, que j'aye confondu ici la contrevallation avec la circonvallation, & m'accuse, en conséquence de cette erreur prétendue, d'ignorance & de bévue. Mais pouvois-je confondre une ligne avec l'autre, lorsqu'il n'y en avoit qu'une seule d'ébauchée,

& étoit-ce une faute si grossière que de l'exprimer par le terme général de circonvallation, tandis qu'il ne s'agissoit pas encore de la ligne de contrevallation? Toutefois, s'il y avoit à redire à l'employ de ce terme en cette occasion, j'ai distingué ces deux lignes avec toute l'exactitude nécessaire dans la description que j'ai faite dans la suite de mon exposé.

Il ne m'est pas si aisé de justifier cet autre passage de mes mémoires que le Chevalier de Lo-looz attaque, & dans le quel je dis que César divisa son armée en vingt & deux quartiers établis sur les hauteurs, & fortifiés par de bons retranchemens. Je sens assez que cette description ne répond pas exactement à ce que César entend par *Castella*, & je ne laisse pas de profiter de la critique du Chevalier pour corriger cette faute. C'est dommage qu'ayant eu assez d'esprit pour la relever, il n'en ait pas eu assez, pour effacer la définition de ces forts, qu'il y substitue de son chef.

César averti par les prisonniers & les transfuges du plan & des espérances de Vercingetorix & connoissant l'esprit qui animoit pour lors les Gaulois, conçut d'abord dans toute son étendue la grandeur de l'entreprise à la quelle il s'étoit engagé, ainsi que la né-

cessité de faire incessamment de nouveaux ouvrages, & de leur donner à tous le degré de force & de solidité que les circonstances exigeoient.

César dit lui même qu'ayant embrassé avec sa ligne un terrain de près de 11000. pas (environ 8300. toises) de circonférence, il ne lui étoit pas facile de la garnir suffisamment de troupes, comme il étoit pourtant nécessaire de le faire dans le voisinage de ces 80 mille Gaulois qui occupoient la ville & la montagne, & dont on ne pouvoit douter que braves & inquiets, ils ne fissent de fréquentes & de grandes forties, de nuit & de jour, à dessein de troubler les travailleurs & de les accabler de traits & de pierres. Obligé donc à employer une grande partie de ses soldats à la défense de cette ligne, il en manqua nécessairement pour les autres travaux immenses qu'il avoit imaginés.

Pour obvier à cet inconvénient César dit, qu'il avoit fait faire du côté de la ville un fossé à fond de cuve, de vingt piés de profondeur & d'autant de piés de largeur. Dans toutes les éditions des commentaires de César la distance entre ce fossé perdu & la ligne est déterminée à 400. piés ou 80. pas Romains qui reviennent à 363. piés ou environ 60 toises de Paris. Mais comme un

fossé tiré dans tout son contour à une si petite distance de la ligne même, n'en auroit différé par son développement que d'environ 500 pas, il est certain, qu'on n'auroit pas été moins obligé d'employer un grand nombre de troupes à sa défense, bien que ce fut proprement ce que César vouloit éviter par ce nouveau travail. De plus un simple avant-fossé, à la même surface que le reste du terrain, à 60. toises de la ligne, auroit-il bien empêché les Gaulois de tirer sur les soldats occupés devant les retranchemens à travailler aux chicanes & aux différens ouvrages dont César s'étoit proposé d'embarrasser le terrain; & supposez que pour les mettre à l'abri des traits des Gaulois on eût élevé une espece de rempart derrière ce fossé, n'auroit-on pas ménagé à l'ennemi un épaulement en faveur duquel il auroit pû s'approcher sans risque? En réfléchissant à la raison que César allégué pourquoi il avoit fait faire ce fossé, savoir à la nécessité d'embrasser une grande étendue du terrain très difficile à être également garni de troupes, on s'apercevra que ce fossé perdu ne pouvoit avoir pour objet que de former autour du poste de l'ennemi une enceinte moins grande & moins difficile à garder que celle de la ligne, & de procurer par ce moyen aux soldats la liberté de

tra-

travailler derrière cette enceinte, sans avoir à tout moment à craindre les traits & les sorties de Gaulois.

Ces considérations m'ont fait avancer dans mes mémoires, que l'espace entre la ligne & ce fossé perdu, étoit de quatre cens pas au lieu de quatre cens piés, & qu'étant par conséquent trop éloigné du rempart de la contrevallation pour en être défendu, on s'étoit servi des terres de déblai pour en faire une espèce de rempart que les troupes destinées à sa défense, borderent dans son enceinte. Comme en ordonnant l'exécution de ce fossé César n'avoit envisagé que l'avantage de contenir les sorties des Gaulois pendant le temps qu'on travailloit aux retranchemens, il le fit excaver à pic, à vingt piés de profondeur, & autant de largeur, de sorte qu'il devint plus profond & plus large que les fossés mêmes qui entouroient les lignes. Mais n'étant pas de la même étendue que celles-ci, on voit clairement qu'on put défendre cette enceinte avec moins de troupes, & en faire une excellente barrière très difficile à franchir. César en arrêtant par là les entreprises de ces Gaulois hardis & fougueux, s'en servit encore pour leur masquer l'exécution de tous ses autres travaux. Il est vrai que ne donnant pas de talud à ce

fossé, il ne pouvoit être de durée; mais César ne vouloit en tirer parti que jusqu'à ce qu'il eut perfectionné & achevé ses deux lignes de contrevallation & de circonvallation. La suite des événemens fait voir qu'il étoit entièrement abandonné, dans le moment que les Gaulois vinrent attaquer ses retranchemens. On verra dans le plan ci-joint le développement de ce fossé, & on y remarquera encore mieux l'objet & la facilité de son exécution.

C'est à l'occasion de l'emplacement de ce fossé que le Chevalier de Lo-looz me dit bien des injures, & me trouve en contradiction avec les axiomes de fortification & avec le texte. Mais il est évident que n'ayant pas daigné saisir mon idée, il ne fait que battre l'air. Si je dis moi-même que ce fossé perdu n'appartenoit pas aux ouvrages que César fit proprement pour la défense de ses légions, & qu'il ne l'avoit fait que pour protéger les soldats qui travailloient devant ses retranchemens, pourquoi me prouver prolixement que les machines des anciens ne portoient pas ordinairement à 400. pas & qu'elles ne défendoient pas ce fossé? Je n'ai pas dit le contraire. Et s'il est décidé comme il l'est, que ce fossé étoit hors de la portée des machines, comment auroit-il servi

d'épaulement & de place d'armes à l'ennemi pour masquer ses dispositions? En avoit-il besoin dans cet éloignement, & pouvoit-il jamais pendant le jour dérober ses mouvemens à César dont l'armée étoit campée sur les hauteurs?

J'ai dit que César fit garder le terreplein par une partie de ses troupes (pag. 233.) tandis que le reste de l'armée étoit occupé aux autres travaux, & dans un autre endroit, que de la terre du déblai de ce fossé perdu, on forma un rempart derrière lequel les Romains étoient à couvert des traits des Gaulois. Peut-être qu'on trouvera le terme de terreplein dans le premier passage un peu impropre, mais quel autre que le Chevalier de Lo-looz pourroit en conclure que je m'étois imaginé que les troupes étoient postées dans le fond de ce fossé, tandis que je m'en étois si clairement expliqué dans l'autre passage que cite cependant le critique? Il faut être bien malin, ou bien dépourvu de bons argumens pour avoir recours à de pareilles chicanes.

Une des bonnes preuves que j'avois alléguées de l'éloignement de ce fossé perdu étoit la grande facilité avec laquelle Vercingetorix le combla. Mais mon critique prétend que cette facilité n'existe que dans mon

imagination. Pour le prouver il cite le passage suivant de César. *Priores fossus explent; diutius in iis rebus administrandis morati, prius suos discessisse cognoverunt, quam munitionibus adpropinquarent*, ce qu'il lui plaît de traduire ainsi. *Ils se mirent à combler l'avant-fossé: mais il leur fallut pour cette opération un si longtemps qu'avant de pouvoir arriver jusqu'aux retranchemens des Romains, ils s'aperçurent de la retraite des Gaulois qui attaquèrent la circonvallation.* Ne croiroit-on pas que notre critique se joue de son lecteur en lui présentant un passage du texte qui n'est pas celui que j'ai allégué en parlant du comblement de ce fossé? C'est dans le 79^{me} chapitre, où César rapporte comment à l'arrivée du grand secours Vercingetorix se prépara pour l'attaque des lignes, & où il est dit: *Itaque producis copiis ante oppidum confidunt, & proximam fossam cratibus integunt atque aggere explent; seque ad eruptionem atque omnes casus comparant: ainsi ayant fait sortir leurs troupes, ils se postent devant la ville, combler le fossé qui étoit le plus proche d'eux, de clayes & de terres, & se préparent à une sortie & à tous les événemens.* Il me paroît que ces paroles prouvent sans réplique que les Gaulois ne

rencontrerent pas d'obstacles dans le comblement de ce fossé, & qu'il étoit, comme je l'ai dit au moment qu'on alloit attaquer la ligne de contrevallation, sans défense & hors de la portée des machines dressées sur le rempart. Par conséquent tout ce que le critique dit du temps perdu par les Gaulois dans le comblement des fossés, que César appelle dans le passage cité par lui, *priores fossas*, ne regarde que les pieges, le fossé de cinq piés, & celui de 15. de profondeur, dont César avoit encore défendu l'accès de son rempart, & n'a aucun rapport à celui dont il s'agit ici, & qu'ils avoient comblé sans obstacle, dès le moment qu'ils s'étoient proposés d'attaquer la ligne.

Il faut donc que le texte soit altéré, lorsqu'on lit 400. piés pour autant de pas. Rien n'est plus commun que ces méprises des copistes, lorsqu'ils avoient des chiffres ou des mesures à exprimer qu'ils n'indiquoient souvent que par les lettres initiales. Une preuve certaine qu'on l'a fait en cette occasion, c'est que l'ancien traducteur Grec des commentaires de César sur la guerre des Gaules, qui précède toutes les éditions, & qui a traduit son auteur sur un code manuscrit très authentique, détermine la distance entre ce fossé & la ligne de contrevallation à trois

stades ou 375. pas Romains *). Il est donc bien clair qu'il n'y avoit pas trouvé les 400. piés que nos éditions portent. Cette traduction Grecque dont Scaliger a cru que Maximus Planudes étoit auteur, sert en plusieurs endroits à rétablir le texte qui nous est parvenu rempli de beaucoup de fautes.

Je viens à présent aux deux lignes mêmes de la contrevallation, dont le développement étoit prodigieux. Juste Lipse, Vigenere & d'autres commentateurs ont cru que César fit faire deux fossés à pic de 15. piés de profondeur & d'autant de largeur devant chacune de ces deux lignes. Le Chevalier Folard entrevit le premier l'inutilité & l'absurdité de ces deux fossés. *Il n'est pas vrai, dit-il, qu'il y eût deux fossés perdus à la circonvallation & autant à la contrevallation, c'est à dire un fossé & un avant fossé; c'est ce qu'on ne voit pas dans le texte. Vous verrez ajoute-t-il que Lipse aura pris les deux fossés, pour autant de fossés à chaque ligne, au lieu que César entend parler*

*) Πάντα δὲ ἕλκεα διχυρώματα ἀπὸ ταύτης τῆς τάξεως
πρὶν εἶδεν ἐκείνηται.

Cette version Grecque se trouvant dans l'édition de César de Jungermann publiée à Francfort 1606. l'insipide panégyriste de mon critique a pris l'éditeur pour l'auteur même de la version.

de celui de toutes les deux. Mais Mr. le Chevalier de Lo-looz emporté par l'envie de contredire, & ne comprenant rien au texte de son auteur prend ici parti, sans en faire semblant, contre son héros même, & reffuscite toutes les erreurs de ces anciens commentateurs, que j'avois suffisamment combattues dans mes mémoires. Et voilà ce qui nous a produit ce singulier tracé des lignes de César au blocus d'Alesia dont mon critique à fait insérer le plan dans ses inutiles recherches d'antiquités militaires. On y voit encore ces deux fossés à fond de cuve à 40. piés l'un de l'autre; l'un à la surface du terrain & l'autre plus élevé à cause des déblais qui avoient embarrassé l'auteur; & par conséquent tout le rempart a plus de vingt piés au dessus du niveau de la terre, quoique César n'en détermine l'élévation qu'à 12. piés. Qu'on considère de même tous ces prodigieux travaux qui durent être faits en cinq semaines de temps, cette énorme élévation du rempart, ces quatre fossés à pic dans le double contour des lignes, les uns de 11000. pas, & les deux autres de 14000, & ces immenses travaux faits pour embarrasser l'accès des lignes; on en sera frappé & on y trouvera d'autant plus de gigantesque que César dit lui même, que ce ne fut qu'une

partie de ses troupes qu'il pût y employer. Ces considérations paroissent frivoles à mon critique, & il trouve la solution de toutes ces objections dans la ressource qu'il suppose à César d'avoir pû rassembler dans les environs un très grand nombre d'habitans propres à servir de pionniers. Mais je suis convaincu que le lecteur raisonnable sachant que tout ce qu'il y a d'outré dans cette description, n'est que le résultat de la mauvaise interprétation du texte, sera bien aise de se voir ramené au vraisemblable, & qu'en faisant soustraction de ces deux fossés, il ne sera pas moins frappé de la grandeur des ouvrages que les Romains exécuterent dans cette occasion.

Voici donc les paroles du texte: *Hoc intermissio spatio, duas fossas XV. pedes latas, eadem altitudine perduxit: quarum interiorem campestribus ac demissis locis aqua ex flumine derivata complevit. Post eas aggerem ac vallum XII. pedum exstruxit.* Ayant laissé cet intervalle, il conduisit deux fossés de quinze piés de large, sur autant de profondeur, & fit remplir des eaux qu'il tira de la rivière le fossé intérieur qui étoit dans la plaine & dans les bas fonds. Derrière ces fossés on éleva une terrasse & un rempart de douze piés de haut. Ce sont

donc ces deux fossés dont on prétend qu'ils couroient parallèlement aussi bien devant la ligne de contrevallation que devant celle de circonvallation, en se fondant sur une expression qu'on trouve plus bas & que j'expliquerai tout à l'heure.

Mais pour se convaincre que César ne parle pas dans cet endroit de la seule contrevallation, on n'a qu'à réfléchir à ce qu'il dit plus haut. *Reliquas omnes munitiones ab ea fossa passus CD. reduxit.* Il est évident qu'en nommant ici *reliquas omnes munitiones*, tout le reste des retranchemens, il donne assez à entendre qu'il ne parle pas seulement de la contrevallation, mais de tout le corps des ouvrages, & qu'en les détaillant, il a voulu indiquer les deux fossés qui bordaient les remparts de l'une & de l'autre ligne.

En décrivant ensuite le fossé de la contrevallation, il dit: *quarum interiorem campestribus locis, aqua ex flumine derivata, complevit.* Il le nomme donc *Fossa interior*. La signification du mot *interior* est manifestement relative à celle d'*exterior*, César les distingue dans la suite de ce même récit par *Munitio interior* (ch. 86 & 87.) Il le fait de même à l'occasion de l'attaque de ses lignes de Durazzo, ou *munitiones ex-*

terior & *interior* sont toujours opposés dans ce rapport. (Bel. Civ. Liv. III. ch. 63.)

S'il n'étoit question que de la contrevallation *Fossa exterior* seroit donc selon mon Critique celui qui est entre le rempart & le fossé rempli d'eau. Mais en quel sens indiqueroit-on son emplacement par le mot *interior*; & n'est-il pas évident, que relativement à la contrevallation, le fossé rempli d'eau & dont César parle, seroit nécessairement *fossa exterior* & non pas *interior*. Cet argument me paroît être au-dessus de toute réplique.

Je ne veux pas pénétrer à travers la Critique vague & mal combinée du Chevalier de Lo-looz, le fondement des reproches qu'il me fait de n'avoir pas connu la gradation raisonnée des travaux de César. Si ce grand homme dit qu'il fit creuser deux fossés, qui bordoient de côté & d'autre les retranchemens, personne n'en concluera, qu'il les a fait faire à la fois & en même temps. Lorsque César vint avec son armée en présence du poste inattaquable de Vercingetorix, il commença, comme il le dit lui même, par se camper sur les hauteurs, & par établir ses redoutes dans les endroits les plus convenables, à l'entour de la montagne qu'occupoit l'ennemi. Il fit joindre ces redoutes par des

lignes de communication pour former le blocus, lorsqu'après le départ de la cavalerie ennemie, il fut averti du plan de Vercingetorix & de l'arrivée prochaine d'une puissante armée de secours. Forcé pour lors à prendre de nouvelles mesures, il fit creuser plus près de la montagne d'Alesia ce fossé perdu à fond de cuve, dans le dessein de resserrer d'avantage les Gaulois, & de se procurer la liberté de travailler aux autres grands ouvrages qu'il avoit projetés. Ce fossé achevé, il perfectionna sa ligne de contrevallation, & fit ensuite travailler incessamment à celle de circonvallation. Ce ne fut qu'après avoir achevé ces deux lignes, qu'il mit en œuvre toute son industrie pour embarrasser le terrain, d'abord devant la ligne de contrevallation & puis devant l'autre. Cette progression successive de travaux est clairement énoncée dans le texte, auquel le Chevalier de Lo-looz n'a rien compris. Aussi bat-il la campagne à tort & à travers pour se persuader que César ne mit la main à la circonvallation qu'après avoir ajouté à sa ligne de contrevallation, cette triple barrière qu'il décrit, & dont l'exécution exigeoit également, & du temps & beaucoup de travail; tandis que le bon sens & le texte indiquent assez, que César ne pouvant pas sa-

voir quand l'armée de secours arriveroit, dut premierement s'attacher à finir ce qui étoit le plus pressant & le plus nécessaire, le travail des deux lignes, avant d'y ajouter toutes les chicanes dont il donne la description.

En jettant les yeux sur la carte on verra comment César a pu remplir le fossé de la contrevallation dans la plaine & dans les basfonds. Les deux petites rivières, lui en fournissoient de reste les moyens; il n'avoit qu'à en arrêter le cours à leur entrée dans ce fossé, & leur ménager l'écoulement du côté de la Brenne, dans laquelle elles se déchargent. On y voit aussi comment une partie de cette ligne de contrevallation passoit par la plaine & l'autre par dessus les hauteurs où César avoit bati ses redoutes. C'est ici où la situation des lieux, telle qu'elle est dépeinte dans la carte de Cassini, m'a paru se prêter admirablement bien à la description de César. En conséquence de ces indications, j'ai dressé aussi le plan qui diffère de celui de M. d'Anville, principalement en ce qu'une partie de cette ligne de contrevallation qu'on y voit passer encore par la plaine, est conduite dans le mien par la hauteur où les deux légions d'Antistius & de Caninius étoient campées, & il n'est pas douteux que ce ne fut le véritable développement de cette ligne.

A juger par les paroles du texte, les fossés qui bordaient les deux lignes étoient aussi à pic, comme celui qui étoit en avant, à 15 piés de profondeur & à autant de largeur. Des fossés de cette espece sans aucun talud sont de peu de durée, d'une exécution très difficile, si l'on en fait l'escarpement dans les règles, & même moins susceptibles que les autres d'être protégés du haut des remparts. César marque comme une chose extraordinaire, d'avoir fait creuser le fossé avancé à fond de cuve, & on s'apperçoit qu'il lui donna cette qualité, pour réprimer plus aisément les sorties des Gaulois, n'ayant ni le temps ni le dessein d'élever & d'achever pour sa défense un rempart dans toutes les formes. J'ai donc cru, que quelque faute s'étoit glissée dans le texte à l'endroit où ces fossés sont décrits, & j'ai eû tout lieu de m'en convaincre par l'inspection de la traduction grecque. Voici comme elle s'exprime: *Δύο ἑτέρας τάφους (ύψους) τὸ μὲν ὑπερὶ πύλιν, τὸ αὐτὸ τῇ προτέρῃ ὕψος ἔχοντες.* *César fit creuser deux autres fossés dont la largeur au fond étoit de sept piés, & l'ouverture en haut égale à celle du premier fossé savoir de vingt piés.* Ce seroit sans doute la bonne proportion qu'on observe aujourd'hui dans les terrains passables. Je n'ose cependant décider que ce fut précisément le

profil du fossé de César, car la largeur des XV. piés énoncée dans tous les manuscrits du texte latin ne paroît pas être sans fondement. Mais pour que le traducteur Grec ait pu déterminer l'ouverture égale à celle du premier fossé, il faut nécessairement qu'il ait trouvé dans son exemplaire quelques mots ajoutés à ceux de l'*eadem altitudine* qui répondent au Grec *τῆς ὑψότητος* & qui sont omis par la négligence des copistes; & je conclus du moins de cette observation que ce fossé au lieu d'avoir été à fond de cuve, ainsi que le précédent, a eû du talud comme je l'ai toujours présumé.

César dit expressément que les remparts étoient garnis de tours à des distances de 80 piés l'une de l'autre. Je ne sais, si c'est par inadvertance de ma part, ou par une faute d'impression qu'on lit dans mes mémoires 80 pas au lieu de 80 piés. Peu emporte la quelle des deux raisons est la véritable; il est toujours assez plaisant de voir mon Critique faire un fastueux étalage de lieux communs pour démontrer que 80 piés ne sont pas 80 pas.

Il me fait aussi des reproches de ce que j'ai dit, que les tours dont les lignes étoient défendues, étoient des tertres artificiels, en forme de fer à cheval. Mais il ajoute lui

même qu'on fait que les Romains ne se contentoient pas toujours d'un tracé en ligne droite, & que pour se procurer des flancs Plg. 12. avoient ils des parties saillantes. Mais ces parties saillantes ou ces bastions ne les faisoit on pas de terre, & ma description n'exprime-t-elle pas cette idée? Je ne disconviens pas qu'on n'y élevât souvent des tours en maçonnerie ou en charpente. César n'en dit rien ici, mais il est possible qu'il l'ait fait pour perfectionner ses retranchemens. Il n'y a rien dans ma définition qui s'y oppose.

Le rempart même derrière les fossés dans l'une & dans l'autre ligne, avoit douze piés de haut. César distingue encore ici *Agger* & *Vallus*. *Aggerem* & *Vallum*, dit-il XII. *pedum exstruxit*, & on voit qu'il entend ici par *Agger* le terreplein ou la masse du rempart, & par *vallus* la haye des palissades plantées sur berme, & au pied de ce même rempart. J'ai assez prouvé contre les frivoles objections du Chevalier de Lo-looz que le terme de *Vallus* quoique distingué ici de l'*Agger*, ne renferme pas toujours l'idée d'un simple palissadement, & qu'il ne dénote pas moins le rempart même dans les occasions où il est employé seul. Le rempart étoit ici surmonté d'un parapet fait en partie de clayes, & en partie de bois de char-

pente. Le mot de *Plutei* autrement le nom de Mantelets dans les sieges, employé ici & ailleurs par César pour le synonyme de *Lorica* rend l'idée d'une pareille construction. *Plutei* dit Festus, *sont des clayes revetuës de peaux crues qu'on met devant les soldats qui travaillent. On donne aussi aujourd'hui ce nom aux planches dont on fait l'enclos de quoi que ce soit.* Les parties élevées entre les crénaux du parapet étoient les *Pinnæ*, & du bas de ce parapet fortoit dans toute l'enceinte cette fraise de palissades avec leurs branches taillées en pointes semblables aux bois de cerf, dont elles tiroient leur nom.

César ayant fini les deux lignes du côté de la ville & de la campagne, jugea à propos pour leur donner encore plus de force & de défense, de rendre leur abord d'une difficulté extrême. Il imagina pour cet effet, cette triple barrière qu'il décrit avec beaucoup de clarté, & dont on ne sauroit s'empêcher d'admirer le plan & l'exécution. C'étoit d'abord un fossé de cinq piés de profondeur devant l'une & l'autre ligne, dans lequel il fit planter cinq rangs de troncs d'arbres, ou de fortes branches aiguës par le bout & liées ensemble par le bas: puis au devant de cette forte barrière, huit rangs de fossés

Voyez le
Profil de la
Pl. XV.

fossés ou de puits de trois piés de profondeur rangés en quinconce, à la distance de trois piés l'un de l'autre. Dans chacun de ces fossés qui se rétrécissoient insensiblement depuis le haut jusqu'au fond, il planta des pieux ronds de la grosseur de la cuisse brûlés & aiguilés par le bout, & qui ne sortoient du fond qu'à la hauteur de quatre doigts; & au devant de tout cela il sema une immense quantité de chauffe-trappes ou d'aiguillons. En donnant le détail de tous ces ouvrages dans mes mémoires, j'ai relevé quelques-unes des méprises qui étoient échappées à ce sujet aux commentateurs. Le Chevalier de Lo-looz a jugé à propos pour soutenir sa gageure de ne pas en profiter, & c'est la raison pourquoi on voit dans son plan, les pieges appellés par les légionnaires *Ceps* & *Lys* représentés d'une manière toute opposée à la description que César en fait; & même ces aiguillons & chauffe-trappes remplir tout l'espace entre la ligne & le fossé perdu, contre toute vraisemblance, & sans que le texte autorise cette extravagance.

Après avoir achevé la description des deux lignes, César expose les raisons qui l'avoient engagé à y ajouter encore au dehors les ouvrages mentionnés. *Quare ad hæc rursus opera addendum Cæsar putavit, quo*

minore numero militum munitiones defendi possent. Ayant ensuite détaillé ces mêmes ouvrages de la manière qu'on vient de lire, il poursuit : *His rebus perfectis..... pares ejusdem generis munitiones diversas ab his contra exteriorem hostem perfecit.* Ce travail fini, il fit faire des ouvrages de la même espèce du côté opposé contre l'ennemi du dehors. Croiroit-on bien que les commentateurs eussent pû rapporter ces paroles *pares ejusdem generis munitiones*, des ouvrages de la même espèce aux deux fossés de l'une ou de l'autre ligne & au rempart, & non aux ouvrages dont la description précède immédiatement ? Le goût pour le merveilleux leur ayant fait méconnoître le vrai sens, ils ont pris en conséquence de cette erreur les deux fossés pour ceux de la seule contrevallation, & en ont placé deux semblables à la circonvallation, de même que ce fossé perdue à fond de cuve encore à 400. piés en avant du côté de la campagne. Tout ce que j'ai dit sert à réfuter cette explication ; mais comme le Chevalier de Lo-looz s'est mis sur les bancs de ces commentateurs, pour soutenir contre l'opinion même de son héros l'interprétation de ces mots *pares ejusdem generis munitiones*, je ne saurois me dispenser d'examiner son raisonnement.

Mais je défie le plus clairvoyant de pénétrer dans la dialectique de mon critique, ou de résumer un de ses argumens. Il dispute sur la gradation des travaux de César, que je n'ai pas contestée, & je ne conçois pas la conséquence qu'il en tire, c'est que les mots *pares ejusdem generis munitiones* ne sont pas ici relatifs aux seuls ouvrages de dehors. Mais, dit-il, on parviendra à la fin à convaincre M. G. par la suite de la narration: puisque César dit qu'à la seconde attaque de la ligne de circonvallation, *Romanorum manus tantis munitionibus distinctur, nec facile pluribus locis occurrit, ce qui signifie que les Romains avoient un si grand développement de lignes à défendre, qu'il leur étoit impossible d'être en force partout. M. G. peut-il ne pas se rendre à l'évidence, & reconnoître enfin que si pares ejusdem generis munitiones ne désignent que des chicanes comme il le prétend, il y a le contre sens le plus formel dans son opinion; puisque ces chicanes auroient produit un effet opposé à celui que César dit avoir été défavorable aux Romains?*

Est-il possible de raisonner de cette manière? si les mots *pares ejusdem generis munitiones* dénotent ici les ouvrages du dehors que César fit faire, s'ensuit-il donc que dans

le reste du récit le terme général de *munitiones* ou de *fortifications* ne puisse être aussi appliqué à d'autres ouvrages. *Munitio* signifie chez les Latins toutes sortes de travail qui fortifient un poste contre l'attaque de l'ennemi. Le rempart, le fossé qui le borde, aussi bien que celui de cinq piés dans lequel étoient les troncs d'arbres avec leurs branches, précédés de huit rangs de puits & de chauffe-trappes, étoient tous ensemble des *munitiones* ou des retranchemens de différentes especes: ainsi si César dit *Romanorum manus tantis munitionibus destinetur, nec facile pluribus locis occurrit*: Les soldats Romains avoient de si grands retranchemens à défendre qu'ils ne pouvoient être en force par tout, qui trouveroit bien dans ces paroles le contre-sens dont mon critique parle, par la raison que tantôt César avoit donné le nom de *fortifications* ou de *munitiones* à certains ouvrages de dehors.

Le critique après avoir rassemblé inutilement plusieurs passages du récit de César où le terme de *munitiones* signifie généralement des retranchemens, dit bien à la fin, qu'il ne conçoit pas comment on peut soutenir que *pares eiusdem generis munitiones* ne peuvent désigner que les chicanes dont on défendoit les dehors de la ligne. Mais c'est

une opinion des plus absurdes qu'il me prête ici; l'idée ne m'est pas venue de nommer exclusivement *munitiones* les ouvrages du dehors que César fit faire, & je détie tout homme raisonnable d'en trouver des traces dans mon exposé.

Il est au reste évident, si César en conséquence de la mauvaise explication de ces mots de *pares ejusdem generis munitiones*, a fait exécuter indistinctement tous les ouvrages détaillés à sa ligne de circonvallation, qu'il n'en faut pas moins admettre le fossé perdu à 400. pas en avant de la ligne, comme l'ont fait les autres commentateurs. Mon critique frappé peut-être des raisons que j'avois alléguées contre l'existence d'un pareil ouvrage du côté de la campagne, le supprime bien aussi, mais il ne fait pas semblant de s'apercevoir que cette restriction prouve manifestement le défaut de son interprétation.

Pour faire sentir au lecteur combien un fossé avancé du côté de la campagne étoit contre toute vraisemblance, j'ai dit qu'il auroit eû audelà de 20000. pas de circonférence. Sachant assez que pour déterminer le développement de ce fossé imaginaire dans tous ses détours possibles, il ne valoit pas la peine de faire le calcul en toute rigueur, car

l'argument ne perdoit rien de sa force, le contour d'un pareil fossé n'eut-il eu que 16000. pas. Mais mon critique d'accord avec moi sur l'absurdité de la supposition d'un semblable fossé, ne laisse pas de faire un calcul long, ennuyeux & inutile pour montrer que j'avois évalué la circonférence de ce prétendu fossé à quelques milliers de pas de plus qu'il ne falloit. Je souscris volontiers au résultat de son calcul, qui prouve tout au plus que mon critique fait calculer, mais qui ne combat pas mon exposé, dont il a promis de faire voir la fausseté.

Comme à ce qu'on voit dans le plan ci-joint, il y avoit autour de ce mont Auxois des hauteurs & des vallons d'un accès & d'un passage très difficile, & qu'il n'étoit pas aussi aisé de travailler en terre qu'il l'est de travailler dans une plaine toute unie, César dit, que non obstant cela, cherchant toujours autant qu'il étoit possible les endroits les plus unis & les plus commodes, & quoique sa ligne de circonvallation fut de 14000. pas, il n'étoit pas moins venu à bout de la mettre dans un bon état de défense contre l'armée de secours, d'y faire le fossé de cinq piés de profondeur, de le remplir d'arbres, de creuser huit rangs de puits en quinconce & de semer par tout de chausse-trappes, tout comme il

l'avoit fait pour sa ligne de contrevallation. *Regiones secutus quam potuit æquissimas pro loci natura, XIV. millia passuum complexus, pares eiusdem generis munitiones, diversas ab his contra exteriorem hostem perfecit.* César exprime les avantages qu'il se promet entre autres de tous ces travaux, *ut ne magna quidem multitudine, si ita accidat, eius discessu, munitionum præsidia circumfundi possent, afin que quelques grandes que fussent les forces de l'ennemi qui pourroient arriver au secours après le départ de la cavalerie de Vercingetorix, elles ne pussent pourtant suffire pour investir de tous côtés ses lignes.* Voilà le véritable sens de la narration de César, dont mon critique n'a eû que des idées fort confuses.

Le plan que j'ai dressé de ces lignes fondé uniquement sur les notions exactes de l'état présent du pays, combinées avec la description de César, éclaircira aussi toutes les circonstances que ce grand homme rapporte sur la maniere dont les Gaulois les attaquèrent, & dont ils furent repoussés. Leur armée forte de 240000. hommes d'infanterie & de 8000. de cavalerie commandée par les chefs les plus expérimentés & les plus zélés pour la liberté, arriva devant les retranchemens à peu près la cinquieme semaine après

Voyez la
Plan XV.

le départ de la cavalerie de Vercingetorix. Elle occupa d'abord les hauteurs à l'occident du mont Auxois, près de l'endroit nommé Mussy la Fosse, & qui s'étendent jusqu'à Lentilly & Grignon. César nomme cette montagne *Collis exterior* pour la distinguer des autres hauteurs dont la ligne de circonvallation embrassoit au moins une partie, & qui étoient plus près d'Alésia. On lit dans les éditions que ces montagnes étoient à une distance de 500. pas des retranchemens des Romains; mais les meilleurs manuscrits marquent mille pas, ainsi que le traducteur grec huit stades, distance à la quelle répond aussi exactement la carte ci-jointe.

Le lendemain toute la cavalerie des Gaulois se présenta en bataille devant cette partie de la circonvallation des Romains qui passoit par la plaine, dans ce terrain uni que la Brenne traverse, entre la montagne qu'ils avoient occupée près de Mussy la Fosse & celle où est Menestreux le Pitois, & où les deux légions de Caninius & d'Antistius étoient campées. Différens corps d'archers & de troupes légères s'étoient avancés avec la cavalerie, à dessein de la seconder pendant le combat. L'infanterie se posta sur la montagne & se cacha autant que le terrain le permettoit.

La joye des Gaulois enfermés sur le mont Auxois étoit extrême à la vue de toutes ces troupes arrivées à leur secours, & qu'ils pouvoient aisément distinguer du haut de leur montagne. Pleins de reconnoissance pour l'intérêt que leurs compatriotes prenoient à leur conservation, ils ne pensoient qu'aux moyens de seconder leurs efforts, & de se préparer aux vigoureuses attaques de ces lignes qu'ils devoient nécessairement percer, pour se délivrer de la triste nécessité à laquelle ils étoient réduits.

César de son côté ne prit pas moins ses mesures pour résister à tant de forces, & fit marcher les cohortes aux postes qu'il leur avoit assignés. Il lui parut d'abord nécessaire de faire sortir des lignes toute sa cavalerie pour faire tête à celle des Gaulois qui sembloit le défier. Le combat qui se donna en cette occasion fut des plus opiniâtres, & dura depuis midi jusqu'au soir, sans qu'on eut de part & d'autre de grands avantages. Les escadrons des Germains se réunissant à la fin, & fondant à la fois sur les Gaulois décidèrent la victoire en faveur des Romains. Les troupes légères furent en grande partie taillées en pièces, & les Romains ayant poursuivi les Gaulois jusqu'au pied des hauteurs retournerent victorieux dans leurs lignes.

Les troupes répandues des deux côtés sur les hauteurs voisines avoient pris part à ce combat, qu'elles avoient vû d'enhaut, par de grands cris d'allegresse & d'encouragement. Cependant les Gaulois vaincus ne se découragerent pas.

Le lendemain ils se préparèrent à un assaut général. Toute leur armée s'occupa à faire des fascines, des echelles, à ajuster de longues faux & des crocs pour détruire & arracher les palissades & les défenses du parapet.

La nuit suivante toute l'armée Gauloise sortit du camp & dirigea ses plus grands efforts contre cette partie de la circonvallation qui passoit par la plaine, vis-à-vis de la montagne qu'ils avoient occupée. Vercingetorix excité par les cris de ses compatriotes fit de même une sortie & s'efforça également d'entamer la contrevallation aux endroits où elle ne passoit pas par les montagnes. On fit, des deux côtés des efforts inutiles contre les préparatifs immenses des Romains qui n'étoient nulle part plus redoutables que dans la plaine. Les troupes de secours rebutées du mauvais succès de leur attaque, quitterent l'entreprise à l'aube du jour, & Vercingetorix ayant long temps lutté contre cette triple barriere dont on a lu la description, ne s'opiniâtra pas non plus à pousser sa pointe.

Le mauvais succès de ces assauts fit remarquer aux chefs des Gaulois qu'ils avoient attaqué les retranchemens des Romains précisément aux endroits où ils étoient les plus forts & de la plus grande défense. On envoya donc quelques gens du pays avec des officiers les plus entendus de leur armée pour aller reconnoître les lignes dans toute leur circonférence. Il leur parut probable que dans une enceinte d'une si grande étendue, & dans un terrain si inégal, il y auroit des endroits plus foibles les uns que les autres. En effet il y en avoit un du côté du Nord à la montagne où étoit assis le camp des deux légions commandées par Caninius & Antistius. Voici comment César décrit cet endroit : *Erat a septentrionibus collis quem propter magnitudinem circuitus, opere circumpleđi non potuerant nostri, necessarioque pœne iniquo loco & leniter declivi castra fecerant. Du côté du septentrion, il y avoit une colline, qu'on n'avoit pas renfermée dans les lignes à cause de sa vaste étendue, de sorte que nos gens étoient dans la nécessité d'asseoir leur camp dans un terrain presque entièrement désavantageux & sur la pente douce de cette colline.* Nous voyons dans la carte conformément à cette description, que la montagne entre Menestreux le Pitois & Busli le

grand, est trop vaste & trop éloignée du mont Auxois, pour qu'il eût été possible de faire passer les retranchemens au-dessus de son sommet; que la ligne de circonvallation qui bordoit de ce côté le camp des deux légions, n'ayant par cette raison pû être conduite que par la pente de cette montagne, il en résultoit que l'ennemi, en s'emparant du sommet devoit la commander, & qu'il jouiroit de l'avantage de faire son attaque de haut en bas, avantage qui ne seroit pas moins important dans notre maniere de faire la guerre, & qui l'étoit encore plus chez les anciens. *Exiguum loci ad declivitatem fastigium magnum habet momentum*, dit César: *il ne faut qu'une petite élévation sur une pente pour être d'une grande conséquence*. C'est donc d'après cette description qu'on voit le développement des lignes dans mon plan. On y observera mieux que je ne puis dire, pourquoi César ne pouvoit, ni abandonner cette montagne, ni l'embrasser entierement.

Sur l'avis d'une pareille assiette des lieux, Vergessillaunus fut détaché à la tête de 60000 Gaulois pour faire l'attaque de ce côté. Quelques éditions ne portent que 55000, mais les bons manuscrits marquent le nombre que j'ai rapporté: Je suis obligé de toucher cette circonstance si peu importante pour repous-

fer le reproche que mon critique me fait d'avoir altéré ici le texte. Cet homme qui veut commenter César, ne connoit pas même les bonnes éditions qu'on en a.

Vergafillaunus partit à l'entrée de la nuit & se trouva à l'aube du jour auprès de cette montagne. Il n'y a point de doute que ce ne fut ce vallon près d'Eringe que la carte de Mr. d'Anville ne représente pas si bien que celle de Cassini, dans lequel il cacha ses troupes. Cet endroit est le plus propre à s'y embusquer. Vers le midi il monta la hauteur, & l'attaque commença selon qu'on en étoit convenu. Commius & les autres Généraux se présentèrent en même temps en bataille devant leur camp, vis-à-vis des retranchemens de la plaine. Ce fut là où toute la cavalerie Gauloise se déploya. Vercingetorix averti du dessein de ses compatriotes par leurs mouvemens & par leurs cris, ne tarda pas non plus à descendre de sa montagne, avec toutes ses troupes pourvues de tout ce qui étoit nécessaire pour l'assaut.

Le plus fort de l'attaque fut d'abord du côté de la hauteur, où Vergafillaunus avoit mené ses troupes qui étoient l'élite de toute l'armée. La supériorité du terrain secondoit leur extrême valeur, & facilitoit surtout les moyens de couvrir de fascines les

pieges & les puits, & de combler en peu de temps le fossé. Les efforts qu'elles faisoient déjà pour franchir le rempart, avoient tout le succès possible. Les Romains étant ferrés & vivement poussés de ce côté, César envoya à leur secours Labienus à la tête de six cohortes, avec ordre de faire une sortie s'il ne se voyoit pas en état de défendre la ligne.

Vercingetorix ayant également renoncé à l'espérance de forcer les retranchemens de la plaine, s'avisa aussi d'attaquer la contrevallation, aux endroits où elle passoit par les collines; il grimpa à cet effet la hauteur assez escarpée entre Sauvigny & d'Arcey, que César indique par *loca prærupta*. Il alla à l'assaut en désespéré; rien ne l'arrêta, & il arrachait déjà les palissades pour monter au parapet. César averti du risque que ses retranchemens couroient d'être emportés de ce côté, y détacha d'abord le jeune Brutus avec six cohortes, & un de ses Lieutenans Fabius avec sept autres. Il survint lui même avec des troupes fraîches, & à peine parvint-il à rétablir le combat. Quittant bientôt ce poste pour voler ensuite au secours de Labienus, il fit sortir hors des lignes une grande partie de la cavalerie, & lui ordonna de tomber à dos des Gaulois, qui sous les ordres de Vergasillaunus faisoient toujours des

prodiges de valeur. En jettant les yeux sur la carte on trouvera que ce ne pouvoit être que par le vallon près de Sauvigny où cette cavalerie avoit débouché pour gagner la hauteur du côté de Buffly le grand, & pour prendre de cette maniere les Gaulois à dos.

Labiénius s'étant soutenu avec une peine infinie contre les efforts de Vergafillaunus, réussit en fin à attirer successivement à son poste jusqu'à trente huit cohortes, auxquelles l'inaction de Comnius permit d'abandonner les retranchemens de la plaine pour venir à son secours. J'ai débrouillé dans mes mémoires d'une maniere qui ne laisse aucun doute, cette circonstance qui n'est pas énoncée dans le texte. Rassuré par ce renfort considérable, Labiénius prit le parti de sortir lui même de ses lignes, & de se présenter aux Gaulois l'épée à la main. Le combat fut des plus sanglans & des plus opiniâtres. César y survint en personne avec de nouveaux renforts, mais ce ne fut que la cavalerie qui décida l'affaire, en se jettant sur les derrieres des troupes de Vergafillaunus. Elles prirent pour lors la fuite & laisserent César maître de tourner toutes ses forces contre Vercingetorix. Mais ce malheureux Général remarquant la défaite de Vergafillaunus, ne put plus se flatter de résister seul

aux Romains. Il fit sa retraite & se rendit ensuite au vainqueur.

César dut sa victoire autant à la mauvaise conduite des Gaulois qu'à la valeur de ses troupes & à la bonté de ses lignes. Commius resta avec 180000 hommes simple spectateur des combats, & ne tenta rien pour faire diversion à l'ennemi. S'il avoit formé une attaque semblable à celle de Vergasillaunus du côté du mont Druaux, & s'il avoit employé une autre partie de ses troupes à donner l'assaut aux retranchemens de la plaine, César n'auroit pû ramasser toutes ses forces, pour faire tête aux efforts de Vercingetorix, & de Vergasillaunus. On voit par son récit, qu'il avoit rassemblé presque toute son armée sur les deux montagnes que ces deux Gaulois attaquèrent, & que quoiqu'il y employât presque toute son armée, il courut risque d'être forcé, & de voir ses retranchemens emportés. Comment se feroit-il tiré d'affaires si Commius eut formé & exécuté deux autres attaques avec le grand nombre de troupes, qu'il avoit à ses ordres?

Le détail de ce blocus d'Alésia & les circonstances de l'attaque & de la défense de ces lignes sont très remarquables, & propres en tout temps à servir d'instruction aux militaires.

Vord.

50

500

acum

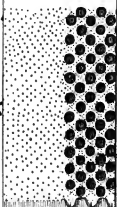
environs



St. George

pont AVXOIS

50





litaires. Mais un plan de la façon du Chevalier de Lo-looz, & son raisonnement vague & mal combiné en feroient perdre tout le fruit. C'est le comble de la présomtion que d'écrire sur des matieres d'antiquité, lorsqu'on n'entend ni la langue ni les usages des anciens.

CHAPITRE IX.

Des Pas Romains.

p. 67. 3c.

Mon critique parle des pas Romains, comme un homme qui ne fait que commencer à lire les anciens auteurs, & à qui les objets les plus ordinaires paroissent nouveaux. *Cent fois, dit-il, je me suis repenti d'avoir entrepris ma nouvelle traduction de César, d'autant plus que je me trouve très souvent dans la nécessité de rejeter les opinions des tacticiens qui m'ont précédé. Il y en a qui prétendent que les pas dont parle César dans le détail des ouvrages d'Alésie sont des pas militaires de 30. pouces & non pas des pas Géométriques de 5. piés Romains. Je défie le Chevalier de me citer un seul tacticien & auteur raisonnable, qui ait confondu comme il le prétend, le pas de 30. pouces avec le pas géométrique. Ayant lû quelque part que les anciens*

Géometres avoient établi une différence entre le pas commun, nommé simplement *gradus* par Frontin & par les arpenteurs, & le pas géométrique, & qu'il y avoit trois espèces différentes de chacune de ces mesures, il a gratuitement supposé des auteurs, qui ont pris l'une pour l'autre. Mais quel écrivain est assez peu versé dans les écrits des anciens, pour ne pas avoir remarqué en cent occasions, que le terme *passus* employé comme mesure itinéraire ou géographique, ne signifie jamais le pas commun. Mon critique n'avoit certainement pas besoin de réciter sa leçon du rayon total de la contrevallation & de sa proportion à la circonférence, pour prouver que 11000. pas n'en font pas 6500. Cette preuve est très superflue & n'en vaut pas nombre d'autres que présentent les distances des lieux marquées si souvent dans les commentaires de César, vérifiées par la Géographie moderne, & confirmées par d'anciens auteurs, par les Itinéraires & les Milliaires, qui nous restent encore de ce temps. Ce n'est certainement pas Végèce, comme le dit mon savant, qui répand le plus de jour sur la longueur des pas Romains. On n'étoit pas d'accord sur l'exakte grandeur du pied Romain relativement au nôtre, mais personne n'a douté que les *passus* de Cé-

far ne revinssent à cinq de ces piés Romains.

Je ne suis pas fâché de voir mon Chevalier plaider la cause de César, sur le reproche qu'on lui fait d'avoir fait mourir le brave Vercingetorix après l'avoir mené en triomphe. Il paroît pourtant que, si c'étoit un ancien usage que de donner la mort à un Roi vaincu & prisonnier, cet usage n'en est pas moins barbare & cruel, & que César avoit assez de pouvoir pour s'en écarter. Il est au reste vraisemblable que Dion Cassius n'auroit pas avancé ce fait sans en avoir de bons garans. pag. 70.



CHAPITRE X.

*De la Bataille de César
contre Labienus.*

p. 72.

Hirt. de Bel. Afric. Ch. 12. &c.

M. XLIII.

2.

J'avois entrepris dans mes mémoires d'expliquer le récit que Hirtius fait d'une première affaire de César avec Labienus, arrivée d'abord après son débarquement en Afrique. Dion Cassius qui la rapporte aussi, dit que César y fut battu & qu'il perdit beaucoup de monde. On est presque tenté de soupçonner Hirtius souvent trop zélé partisan de la gloire de César, d'avoir cherché à déguiser les circonstances de cette défaite, & de mettre sur le compte de sa partialité l'obscurité ou plutôt le laconisme de sa narration. Il est du moins certain que César, ainsi que le dit Dion, se trouva inopinément dans un danger éminent, qu'il fut réduit à de grandes extrémités, & qu'il eût besoin de tout son savoir faire pour s'en tirer.

Hirtius en rapportant les manœuvres que César fit faire à ses troupes, & auxquelles il prétend qu'il dut son salut, n'explique pas, de quelle manière ces manœuvres extraordinaires furent exécutées. J'osois y suppléer par des conjectures, toute fois en les fondant sur des combinaisons que le texte au-

torisoit, & sur des notions qu'on a de la tactique des anciens Romains. Le Chevalier de Lo-looz me reproche fort aigrement la hardiesse que j'ai eue en cette occasion; mais lorsqu'il imagine lui-même un ordre de bataille, différent du mien, il n'ajoute pas seulement comme moi au texte, mais il y contredit, & s'en écarte entièrement, ce que je ne fais pas.

Je présenterai au lecteur la narration de Hirtius, pour le mettre en état de juger de notre différent. Mon critique l'a paraphrasé à sa manière, en fourrant dans sa paraphrase ses conjectures & ses fausses interprétations. Il est à souhaiter pour le bien de la littérature militaire, que cet auteur n'exécute pas le projet de paraphraser dans ce goût les commentaires de César. Rien ne feroit plus de tort au progrès des connoissances dans l'art de la guerre des anciens, que l'existence d'un pareil ouvrage.

Voici les paroles de Hirtius rendues en françois aussi fidèlement qu'il a été possible.*).

„César n'étoit encore qu'à environ trois mille pas de son camp, lorsque ses patrouilles & les cavaliers de son avantgarde vin-

*) *Cap. XII. Bel. Afr. Interim, quum iam Caesar progressus esset a castris circiter millia pas-*

„rent lui annoncer, que ce n'étoit pas de
 „fort loin qu'ils avoient vû les troupes de
 „l'ennemi. En effet on vit s'élever au mo-
 „ment même une épaisse poussière. La cho-
 „se n'étant donc pas douteuse, César expé-
 „dia ses ordres au camp pour en faire ve-
 „nir promptement toute la cavalerie, qui
 „pour lors n'étoit pas bien considérable,
 „ainsi que les archers, dont il n'y avoit qu'un
 „petit nombre qui l'avoit suivi. Ayant en-
 „suite ordonné à ses légions de se ranger en
 „bataille & de le suivre au petit pas, il prit
 „les devant avec une petite troupe. D'aussi
 „loin qu'il apperçût l'ennemi, il fit mettre
 „le casque en tête à ses soldats, & se pré-
 „para au combat. Il n'avoit alors que

*suum III, per speculatores & antecessores equi-
 tes nunciatur ei, copias hostium haud longe ab
 sese visas. Et hercule cum eo nuntio pulvis in-
 gens conspici coeptus est. Hac re cognita, Cæ-
 sar celeriter iubet equitatum universum, cujus
 copiam habuit in presentia non magnam & sagit-
 tarios, quorum parvus numerus ex castris exie-
 rat; arcessi, atque ordinatim signa se leniter
 consequi: ipse antecedere cum paucis armatis.
 Jamque quum procul hostis conspici posset, mili-
 tes in campo jubet galeari, & ad pugnam pa-*

„trente cohortes, quatre cens chevaux &
„150. archers.,,

Ici la narration de Hirtius est assez claire & suivie. César, étant sorti du camp avec trente cohortes dans le dessein de fourager, & sans s'attendre à avoir l'ennemi sur les bras, n'étoit accompagné que de 400. cavaliers & de 150. archers. Mais ayant des avis sûrs de l'approche des ennemis, il fit incessamment venir du camp toute la cavalerie *Equitatum universum* & ses archers. Il y avoit 2000. chevaux d'embarqués en Sicile, & tous ses transports étoient arrivés. Je ne fais pas pourquoi le Chevalier de Looloz veut que cet ordre arriva trop tard au camp, & que cette cavalerie ayant trouvé la campagne remplie d'ennemis ne put pénétrer jusqu'à l'armée. On voit cependant par le récit de Hirtius, que César ayant placé sa cavalerie aux ailes de l'infanterie, il lui ordonna de s'étendre, autant qu'il étoit possible, pour empêcher celle de l'ennemi d'envelopper sa ligne. Deux cens cavaliers qui auroient été à chaque aile selon le Chevalier, auroient été peu en état de remplir l'intention de César, ou de faire avec l'infanterie

rari: quorum numerus fuit cohortium XXX. cum equitibus CD. Et sagittaribus CL.

les différentes attaques dont il est parlé dans la suite. La raison qui fait douter mon critique de l'arrivée de cette cavalerie est au reste bien frivole. César dépêcha ses ordres au camp, dès le moment que ses avant-coureurs l'avertirent qu'ils avoient vû l'ennemi de loin. Celui-ci s'avança ensuite à petit pas & en ordre de bataille. Est-il donc incroyable qu'une troupe à cheval qui n'avoit qu'une petite lieue du camp au champ de bataille, ait pû joindre les légions dans cet intervalle de temps? Et, quand même Labienus se seroit trouvé avant leur arrivée en présence de César, comment 1600. de ces cavaliers, dont Hirtius dit, que trente avoient fait fuir deux mille Numides, n'auroient ils pas aisément percé l'enceinte assez mince que ceux-ci avoient formée autour de l'armée.

La singulière variation des manuscrits au sujet des chiffres qui indiquent ici le nombre des cavaliers & des archers, m'avoit fait croire que c'étoit par une méprise des copistes, qu'on lisoit quatre cens au lieu de quatorze cens cavaliers. Mais on n'a pas besoin de cette correction pour rendre à la narration de Hirtius le mérite de la vraisemblance. Le nombre rapporté par l'auteur ne regarde que les cavaliers & les archers qui

avoient été d'abord avec César, avant que l'avis de l'approche de Labienus le déterminât à faire venir le reste qu'il avoit laissé au camp. Mon critique fait encore parade de certaine anecdote de huit cens autres chevaux arrivés avec le second transport, mais, comme il n'y a que lui seul qui en fasse mention, & seulement à dessein de me contredire, je me crois en droit de la rejeter. Au reste en éclaircissant cette circonstance de 2000. chevaux présens à l'action, au lieu de 400 comme le prétend mon critique, on contribue beaucoup à l'intelligence du récit de l'auteur. pag. 91.

L'autre observation sur ce passage de Hirtius regarde le sens de ces paroles, *atque ordinatim signa se leniter consequi (iubet)* que mon critique traduit, & ayant donné ordre à ses légions de continuer la marche par cohorte de front. Il est clair que le Chevalier n'a pas approfondi le sens attaché par les anciens auteurs dans les récits militaires au mot *ordo*. J'ai prouvé dans mes mémoires sur la guerre d'Espagne que la légion étant rangée dans la vieille milice par manipules, on donnoit aux manipules de chaque classe rangés en une ligne le nom d'*ordines*. L'armée s'avançoit *ordinatim*, lorsque rangée en bataille, elle marchoit à

l'ennemi. L'ordonnance par cohortes ayant prévalu dans la suite sur celle des manipules, on continua à dénoter le rang, qu'avoient les cohortes entre elles & les centuries dans les cohortes, par le terme *ordo*. *Primi ordines*, & *primorum ordinum duces* étoient constamment les six centurions de la première cohorte. Indépendamment de cette façon de s'exprimer, on se servoit aussi en parlant de l'ordonnance d'une armée, du terme *ordines*, pour exprimer le nombre des rangs ou la profondeur de troupes rangées en bataille.

Lib. XXX. *Densi & densati ordines*, termes que Tite

14.

XXXIII.

28.

XXXV. 5. Live employe souvent, dénotoient toujours

Lib. IX. 27. une troupe rangée sur beaucoup de profon-

deur; par *rari ordines* on indiquoit le contraire. *Dextra pars*, dit Tite Live, *qua & Samnites, raris ordinibus, aut ad circumcumeundos hostes, aut ne ipsi circumirentur, constiterant; latius patefacta stetit.* La droite où étoient aussi les Samnites, se présenta sur peu de rangs, mais avoit d'autant plus de front, soit pour être en état d'envelopper l'ennemi, soit pour empêcher qu'elle ne le fut elle-même. A l'occasion de la bataille contre Antiochus près de Thiatire, Tite Live dit que l'armée de ce Roi

L. XXXVII étoit rangée en trente deux rangs: *a fronte*

40.

introrsus in duos & triginta ordines arma-

torum acies patebat. On voit surtout le sens de ces termes employés dans la description des ordonnances des troupes, clairement déterminé à l'endroit où Tite Live expose les deux dispositions de bataille du Consul Quintius Flaminius & du Roi Philippe *).

Si Hirtius dit donc *atque ordinatim signa se leniter consequi iubet*, il est évident après ces éclaircissemens, que le mot *ordinatim* au lieu d'être relatif à la marche d'une colonne sur une cohorte, ou sur une demi-cohorte de front, dénote plutôt celle d'une troupe rangée en bataille, (il n'importe que ce soit en une ou en plusieurs lignes,) qui s'avança par ses rangs ou, comme on dit, en front de bandière.

Les circonstances ne confirment pas moins cette explication. César sortoit de son camp, marchant en colonne comme de coutume. Mais il ordonna aux cohortes sur l'avis de l'approche de l'ennemi de s'avancer *ordinatim*. C'est donc une manière de marcher différente de celle qu'on avoit observée jusqu'alors; au lieu que si le sens que mon

*) *Simul ne facile perumperetur acies, dimidium de fronte demtum, introrsus porrectis ordinibus duplicat, ut longa potius quam lata acies esset. Simul & densari ordines iussit, ut vir viro, arma armis iungerentur.*

critique y attache, étoit le véritable, on n'y auroit rien changé. On remarquera qu'on s'avança par une belle & large plaine, où rien ne s'opposoit à ce nouvel ordre de marche que les circonstances rendirent assez nécessaire. Si Hirtius dit dans la suite que les armées étant en présence, César avoit disposé la fienne sur une seule ligne, mon critique a tort d'en tirer la conséquence, que ce ne fut que dans ce moment que César déploya ses cohortes. Il auroit été sans doute bien dangereux de faire ces évolutions si près de la cavalerie leste & entreprenante de Labienus; & ne paroît-il pas plus vraisemblable, que César s'étant avancé d'abord sur trois lignes, comme c'étoit l'usage qu'il suivoit presque toujours dans ses ordres de bataille, il jugea à propos en cette occasion de ne mettre toutes ses cohortes que sur une seule ligne? *Interim Cæsar aciem dirigit simplicem.*

Le but que je me suis proposé dans ces discussions, est autant d'éclaircir quelques articles de mes mémoires, que de me défendre contre l'amère & violente critique du Chevalier de Lo-looz. Mais que répondrai-je à un homme qui bien qu'il se pare des grands principes de la tactique des Romains, ignore jusqu'aux premiers élémens de la forma-

tion de la légion? Ceux qui ont un peu lu les auteurs militaires, savent que la légion étoit formée de dix cohortes, chaque cohorte de trois manipules, & chaque manipule de deux centuries. *In legione sunt centuriæ sexaginta, manipuli triginta, cohortes decem.* C'est le passage connu qu'Aulugelle cite de Cincius Alimentus, & qu'on voit si souvent répété par les auteurs modernes. Du temps de Polybe c'étoient les trois manipules des Hastaires des Princes & des Triaires qui formoient la cohorte, & les Velites étoient attribués en portions égales à chacun de ces manipules. Tous les autres auteurs sur ce sujet sont d'accord, & font plus d'une fois mention des six centurions de chaque cohorte, dont ceux qui étoient dans la première, étoient *sex primorum ordinum centuriones*. J'ai même assez montré dans mes observations sur la guerre d'Espagne, quelle influence cette division originaire & fondamentale de la légion avoit sur la manière de la mettre en bataille & dans toute son ordonnance; & cependant mon critique avance hardiment que l'explication qu'il fait du mot *cohortatim* se concilie avec le code Romain sous César. Car on sait que la cohorte se divisoit en quatre centuries, & chaque centurie se subdivisoit en décuries &c.,

à peu près comme l'on a établi des divisions, des pelotons & des sections dans les bataillons modernes. N'y a-t-il pas dans ces paroles l'aveu le plus formel d'une ignorance incroyable des premiers principes de l'ordonnance de la légion? Et c'est cet homme qui entreprend de faire des commentaires sur César, qui s'érige en critique d'ouvrages dans lesquels on traite d'antiquités militaires, & qui ne parle que de ce qui est sublime dans l'art de la guerre des anciens. Mais je continuerai l'exposé du texte de Hirtius. Voici comme il poursuit sa narration *).

„Les ennemis cependant commandés par „Labiennus & par les deux Pacidius formèrent de leurs troupes une ligne de grande „étendue & sans intervalles, composée non „d'infanterie mais de cavalerie mêlée de Numides armés à la légère & de gens de trait. „Cette ligne étoit d'ailleurs si serrée, que de „loin les soldats de César crurent qu'elle u'é-

*) Ch. XIII. *Hostes interim, quorum dux erat Labiennus & duo Pacidii, aciem dirigunt mirabili longitudine, non peditum, sed equitum confertam: & inter eos levis armatura Numidas, & Sagittarios pedes interposuerant: & ita condensaverant, ut procul Cæsariani pedestres*

„toit formée que de l'infanterie. La droite
 „& la gauche étoient renforcées d'un grand
 „nombre d'escadrons. César rangea ses trou-
 „pes aussi bien qu'il le put, à cause de leur
 „petit nombre sur une seule ligne. Il jeta
 „en avant ses archers, & plaça aux deux ai-
 „les sa cavalerie, à qui il recommanda sur-
 „tout de prendre bien garde à ne pas se lais-
 „ser envelopper par la nombreuse cavalerie
 „des ennemis. Car il s'attendoit à se battre
 „en bataille rangée contre l'infanterie.

Hirtius décrit ici assez clairement la dis-
 position des troupes de Labienus, & mon
 critique me fait grace sur l'explication que
 j'en ai donnée; mais il n'est pas si indulgent
 sur la disposition des troupes de César.
*Equites dextro sinistroque cor-
 nu opponit.* Il m'avoit paru que l'expres-
 sion d'*opponit* relative aux mots *dextro fini-*

*copias arbitrarentur, & dextrum ac sinistrum
 cornu magnis equitum copiis firmaverant. In-
 terim Caesar aciem dirigit simplicem, ut poterat,
 propter paucitatem, Sagittarios ante aciem con-
 stituit: equites dextro sinistroque cornu opponit:
 & ita præcipit, ut providerent, ne multitu-
 dine equitatus hostium circumvenirentur: existi-
 mabat enim se cum pedestribus copiis acie in-
 structa dimicaturum.*

stroque cornu, à sa droite & à sa gauche indiquoit l'emplacement de la cavalerie par lequel elle faisoit front aux flancs, en s'étendant en ligne oblique devant l'une & l'autre aile, pour les couvrir de cette manière: Le Chevalier de Lo-looz se recrie avec raison contre cette position de la cavalerie en marteau telle quelle étoit rendue dans le plan, comme dangereuse & absurde, vû qu'en couvrant les flancs de l'infanterie elle auroit eu en revanche les siens en l'air. Pour remédier à cet inconvénient, il a cru ne pas moins rendre le sens de l'expression latine, en disant que la cavalerie de César étoit disposée en crochet, en arriere de chaque aile.

Mais tout ce raffinement est superflu & inutile, & je reconnois maintenant, que Hirtius dit simplement que César plaça sa cavalerie aux ailes sur le même front que l'infanterie, comme c'étoit la coutume. Mon critique a beau dire qu'il auroit alors désigné cette position ordinaire de la cavalerie par *collocavit* ou *posuit*, & que le terme *opponit* annonce une disposition en potence ou une oblique en arriere. Rien n'est plus faux que cette assertion. Hirtius se sert plus d'une fois du même terme en détaillant l'ordre de bataille de Scipion près d'Uzita. *Eidem autem oppido ad dextrum latus eius cornu erat*

erat oppositum & il dit peu avant en parlant de la cavalerie Numide & de la plus grande partie de l'infanterie légère: *præterea Numidas, levisque armaturæ infinitam multitudinem ad dextram partem suæ aciei opposuerat*: Il n'y étoit certainement pas question de crochet ni d'une ligne oblique. César même se sert de cette expression & de celle d'*obicere* qui est synonyme en plusieurs endroits, sans y attacher la signification du crochet ou d'une oblique, comme mon critique l'assure. Hirtius dit donc ici en termes fort clairs, que César voyant l'ennemi s'avancer en bataille & croyant que ce n'étoit que l'infanterie seule qui étoit au centre, rangea de même ses cohortes au centre, & mit sa cavalerie aux aîles pour l'opposer à celle de l'ennemi. *Equites dextro sinistroque cornu opponit.*

Mon critique arrange d'après le sens imaginaire qu'il donne à ce mot presque tout son ordre de bataille, & veut par conséquent que la cavalerie ne fut ainsi disposée en crochet que pour rester sur la défensive. Mais se voyant gêné parceque Hirtius ajoute: *existimabat enim se cum pedestribus copiis acie instructa dimicaturum.* Il s'avise de traduire ces mots de la manière suivante: *Il se proposoit d'engager l'action & de por-*

ter les coups décisifs avec la seule infanterie. Lorsqu'on traduit un auteur, du moins devoit-on connoître un peu la propriété de la langue dans laquelle il a écrit; mais ne hauffera-t-on pas les épaules, en lisant dans la note de mon critique: *Un Général engage l'action avec son infanterie; il l'engage contre celle de l'ennemi. Dans le premier cas on dira cum suis peditibus; dans le second on dira contra ou adversus pedites inimicos?* Tant soit peu de lecture des livres latins auroit suffi pour lui enseigner que le verbe *dimicare* ne se construit jamais autrement qu'avec la préposition *cum* pour dénoter *se battre contre quelqu'un*, & que ce seroit un solécisme de dire *dimicare cum suis peditibus*, pour *engager une action avec son infanterie contre celle de l'ennemi*. Pour justifier ma remarque j'ajoute ici quelques passages des meilleurs auteurs latins, qui montrent évidemment le véritable employ & le sens de cette phrase latine *). *On ne doit pas regarder*, dit bien mon savant critique,

*) Cic. de nat. D. II. 6. *Quum A. Postumius Dictator cum Octavio Mamilio praelio dimicaret.* Cic. de off. I. 8. *Cum Latinis Sabinis de imperio dimicabatur.* Tite Live L. XXV. 6. *Hostis est datus cum quo dimicantes aut vitam semel aut ignominiam finirent.* Plin. IX. 46. *At cum cunioulis atrox dimicatio.*

cette dissertation comme scholaſtique, car il eſt d'autant plus eſſentiel de déterminer le vrai ſens de l'expreſſion latine, que ce paſſage doit répandre beaucoup de jour ſur cette bataille dont la relation eſt très laconique dans le texte. Sans doute le vrai ſens du mot latin répand beaucoup du jour ſur le texte; mais ce jour n'eſt pas fort avantageux à l'ordre de bataille que le Chevalier a imaginé. Pourſuivons l'analyſe de la narration de Hirtius *).

„Tandis qu'on étoit de part & d'autre
 „à ſe regarder & que Céſar ne faiſoit aucun
 „mouvement, voyant bien que pour faire
 „face avec le peu da monde qu'il avoit, à la
 „nombreuſe armée de l'ennemi, il avoit be-
 „ſoin de plus d'addreſſe que de forces, tout
 „à coup la cavalerie ennemie ſe déploya &
 „s'élargit, elle embralla déjà les collines,
 „força les eſcadrons de Céſar à s'éclaircir &
 „ſe prépara à les envelopper. Les cavaliers

*) Ch. XIV. *Quum utrimque exſpectatio fieret, neque Caſar ſe moveret; Et cum ſuorum paucitate contra magnam vim hoſtium artiſiciis magis quam viribus, decernendum videret: ſubito adverſariorum equitatus ſeſe extendere, Et in latitudinem promovere, collesque complecti, Et Caſaris equitatum extenuare, ſimulque ad*

, de César se maintinrent avec peine contre
 „cette multitude. En attendant les deux
 „corps de bataille s'ébranlant aussi pour en
 „venir aux mains, on vit soudainement for-
 „tir de la ligne épaisse de l'ennemi, ces Nu-
 „mides armés à la légère à pied & à cheval,
 „& accabler de traits les soldats légionnaires.
 „Ceux-ci les chargeant alors avec impétuo-
 „sité, les cavaliers s'enfuirent, tandis que
 „les fantassins tinrent bon, afin de donner
 „le temps aux cavaliers de revenir à toute
 „bride à la charge & de les secourir.”

Hirtius peint ici d'une manière vive & sensible les premiers mouvemens & l'action des deux armées. Il dit que la cavalerie de Labienus qui avoit été surtout très nombreuse aux ailes, commença à se développer & à prolonger toujours la ligne dans le dessein

circumcundum comparare se coeperunt. Caesariani equites eorum multitudinem aggre sustinebant. Acies interim mediae quum concurrere conarentur, subito ex condensis turmis pedites Numidae levis armaturae cum equitibus procurrerant, & inter legionarios milites iacula conjiciunt. Hic quum Caesariani in eos impetum fecissent; illorum equites refugiebant: pedites interim resistebant, dum equites, rursus cursu renovato, pedibus suis succurrerent.

de déborder & d'envelopper l'armée de César. La cavalerie de celui-ci en conséquence des ordres qu'elle avoit reçus d'empêcher autant qu'il étoit possible qu'on ne la tournât, tacha aussi de s'étendre sur ses flancs, à mesure que l'ennemi se développoit : mais étant en petit nombre, il en arriva nécessairement, qu'elle ne forma qu'une ligne bien mince & à grands intervalles, & qu'elle fut pourtant à la fin débordée. Hirtius exprime cette circonstance par *Cæsaris equitatum extenuare coeperunt*, ils forçerent la cavalerie de César à s'éclaircir, à devenir mince, à s'exténuer. *Simulque*, ajoute-t-il, *ad circumeundum comparare*, ils se mirent en même temps en train de la tourner. Il faut être bien entêté de ses préjugés, pour ne pas voir qu'une cavalerie qui s'étend par son flanc pour prolonger la ligne vis-à-vis de celle de l'ennemi, n'a pas formé des crochets en arrière, ni des lignes obliques, comme le Chevalier se l'est fortement persuadé. Il paroît pourtant qu'ayant senti la conséquence qu'on tireroit de l'expression latine contre son crochet, il a crû l'éluder en rendant les mots *extenuare coeperunt*, par la cavalerie de César se trouva très pressée par cette manœuvre. Mais ce n'est pas dans des versions arbitraires qu'un lecteur sensé cher-

che la vérité des faits de guerre que les anciens auteurs nous ont transmis. Hirtius continue *).

„ Dans ce nouveau genre de combat César s'aperçut que ses soldats, en s'élançant sur l'ennemi rompoient leurs rangs, & qu'en s'écartant de la ligne pour poursuivre les Cavaliers, ils prétoient le flanc aux plus proches des Numides, dont les traits les bleffoient, au lieu que les cavaliers évitoient aisément par leur vitesse les *Pilons* des légionnaires. Il défendit aux soldats, en faisant passer l'ordre de rang en rang, de s'écarter au delà de quatre piés du front de la ligne. La cavalerie de Labienus fiere du nombre, tâcha toujours de son côté d'envelopper celle de César, & comme celle-ci n'étoit pas nombreuse, qu'elle étoit harassée, ayant tant d'ennemis sur les bras,

*) Ch. XV. *Cæsar novo genere pugna oblato, quum animadverteret, ordines suorum in procedendo turbari (pedites enim, dum equites longins ab signis persequuntur, latere nudato, a proximis, jaculis vulnerabantur, equites autem hostium, pilum militis cursu facile vitabant) edicit per ordines ne quis miles ab signis IV. pedes longius procederet. Equitatus interim Labienii suorum multitudine confusus Cæsaris paucitatem*

„& que beaucoup de ses chevaux étoient
 „bleffés, elle perdit peu à peu du terrain,
 „& l'ennemi la pressa de plus en plus. Ainsi
 „dans un instant les légionnaires se trouvant
 „enveloppés par la cavalerie ennemie, les
 „troupes de César se virent réduites à ne
 „former qu'une seule masse, & à se battre
 „toutes resserrées dans une enceinte très
 „étroite.”

Hirtius expose ici, avec assez de clarté, la manière dont les troupes de Labienus firent leurs attaques, & comment ce Général tira parti de sa nombreuse cavalerie pour envelopper l'armée de César. Celle-ci étant entièrement entourée fut obligée de faire face de tous côtés. Hirtius rapporte dans le chapitre suivant des paroles adressées par Labienus à un soldat de la dixième légion, dont l'objet étoit d'intimider les troupes, & la réponse fière du ce légionnaire. Mais comme cet épisode ne fait rien au sujet, on l'omettra.

circumire conatur. Equites Juliani pauci, multitudinem hostium defessi, equis convulneratis, paulatim cedere, hostis magis magisque instare. Ita puncto temporis, omnibus legionariis ab hostium equitatu circumventis, Cesarisque copiis in orbem compulsis, intra cancellos omnes coniecti pugnare cogebantur.

Il dit à la fin de ce chapitre: *) „Cependant
 „tous les esprits étoient effrayés, sur tout les
 „nouvelles recrues. Tous avoient les yeux
 „sur César & ne firent plus rien qu'esquiver
 „les traits des ennemis.” Il poursuit sa
 narration:

„César ayant pénétré le dessein de l'en-
 „nemi ordonna à ses troupes de prolonger
 „la ligne autant qu'il leur seroit possible,
 „& aux Cohortes de faire alternativement
 „un demi tour, de façon que l'une se trou-
 „vât derriere, & l'autre devant les enseignes.
 „Il sépara donc avec sa droite & avec sa gau-
 „che l'enceinte de l'ennemi par le milieu, &
 „l'ayant ainsi divisée, il la chargea avec sa
 „cavalerie en dedans & avec l'Infanterie,

*) Ch. XVI..... *Omnium tamen animi
 in terrorem conjecti, & maxime tironum, cir-
 cumspicere Casarem, neque amplius facere, nisi
 hostium iacula vitare.*

*Cap. XVII. Caesar interim, consilio hostium
 cognito, iubet aciem in longitudinem quam ma-
 ximam porrigi, & alternis conversis cohortibus,
 ut una post alteram ante signa tenderet: Ita co-
 ronam hostium dextro sinistroque cornu mediam
 dividit; & unam partem ab altera exclusam,
 equitibus intrinsecus adortus, cum peditatu telis
 conjectis in fugam vertit: neque longius progres-*

„qui mit l'ennemi en déroute à coups de
 „*Pilons*. Mais ne s'avancant pas fort loin
 „de crainte de quelque embuscade, il re-
 „vint sur ses pas joindre les siens. L'autre
 „partie de sa cavalerie & de son infanterie
 „en fit autant. Après cet exploit, & ayant
 „repoussé & fort maltraité l'ennemi, il re-
 „prit le chemin de son camp, en ne chan-
 „geant rien dans sa disposition.”

C'est dommage que l'auteur, après avoir conduit sa narration avec assez de détail & de clarté jusqu'au dénouement, devienne tout à coup si laconique, & qu'il renferme en si peu de mots, le récit de plusieurs manœuvres toutes également intéressantes & difficiles. Qu'on se représente principalement les trente cohortes de César rangées sur une seule ligne, attaquées & pressées vivement, & presque entièrement enveloppées; & que l'on se figure en même temps cette ligne qui étend son front en présence de l'ennemi au point de rompre & de couper par le milieu l'enceinte que sa nombreuse

sus, veritus insidias, se ad suos recipit. Idem altera pars equitum peditumque Caesaris facit. His rebus gestis, ac procul hostibus repulsis convulneratisque, ad sua præsidia sese, sicut erat instructus, recipere coepit.

cavalerie avoit formée autour d'elle: Qu'on réfléchisse ensuite aux autres manœuvres de l'infanterie & de la cavalerie exécutées selon Hirtius après cette extension de front, & on avouera, qu'il y a du merveilleux & de l'extraordinaire dans tout ce-ci. L'auteur en ne marquant pas de quelle manière & par quelles évolutions, on vint à bout de ces grands changemens de la ligne, ouvre un vaste champ aux conjectures. Ce seroit abuser & du tems & de la patience du lecteur que d'en proposer qui paroitraient contredire le texte & les élémens de la tactique. Mon critique m'en accuse & prétend avoir mieux rencontré la vérité. Mais voyons qui de nous deux a raison.

Elie
Ch XX.

Titc Live
XXXI. 21.

Les Grecs étendoient le front de leurs Phalanges, tantôt aux dépens de leur profondeur, tantôt en mettant plus d'espace entre leurs files. Les Romains qui formoient ordinairement leurs légions sur plus d'une ligne, trouvoient dans leurs corps de réserve des ressources prêtes pour augmenter dans l'occasion le front de leurs batailles. J'ai cité autre fois l'exemple du Proconsul Furius qui se voyant sur le point d'être enveloppé par les Gaulois, se trouva tout à coup dans la nécessité d'employer la seconde ligne & même son corps de réserve pour opposer aux

ennemis un front égal au leur. Nous n'avons plus d'ouvrages des Romains de l'espèce de ceux d'Elie & d'Arrien propres à nous instruire de la méthode que les légions observoient, lorsque se trouvant comme les Grecs sur une seule ligne, elles avoient besoin de l'étendre.

On observe cependant que la plupart de ces évolutions que les Grecs ont enseignées, se pratiquoient peut-être facilement dans les places destinées à exercer les soldats & à un certain éloignement de l'ennemi, mais qu'elles devoient être dangereuses, & de la plus grande difficulté, lorsque les armées étoient en présence, d'autant plus qu'avant que d'aller à la charge, elles s'approchoient de très près l'une de l'autre, & que le moindre changement fait au front de la bataille devenoit funeste dans ce moment. La situation critique à laquelle César se vit réduit, rendoit ces évolutions infiniment plus difficiles encore qu'elles ne l'étoient ordinairement. Il avoit sur les bras un ennemi, qui le ferroit de très près: il en étoit même entouré, & par conséquent il étoit obligé de faire front avec une partie de ses rangs par devant & avec l'autre par derrière. Ses soldats découragés & peu stiles à ce genre de combat, ne pensoient qu'à se couvrir de

leurs boucliers pour se mettre à l'abri des traits qui pleuvoient sur eux de tous côtés; *neque amplius facere nisi hostium jacula vitare.* S'ouvrir devant un tel ennemi, ou découvrir tant soit peu le flanc, c'auroit été se l'attirer sur le corps dans l'instant, & s'exposer à tout l'effet de ses charges: & c'est cependant dans ce moment que Hirtius veut que César ordonna à ses cohortes de s'étendre sur le plus grand front possible, *in longitudinem quam maximam porrigi.*

Mon Critique imagine que des trente Cohortes la moitié fit pour lors à droite, & l'autre à gauche, que s'ouvrant du centre vers les ailes elles marcherent par leur flanc, & s'élargirent de façon que chaque cohorte occupoit douze toises de terrain de plus qu'avant cette extension. Pourroit-on bien se représenter une manœuvre plus dangereuse que celle-ci dans de pareilles circonstances, & qui ne voit qu'avec une semblable contre-marche, on auroit de la manière la plus complete prêté le flanc à l'ennemi dans toute l'étendue de la ligne, & qu'aussi longtemps que cette marche eût duré, on auroit été exposé aux traits & aux attaques des Numides? Certainement en réfléchissant à ce que Hirtius dit du voisinage de ces Numides, de leur acharnement & de leur vitesse, on doit né-

cessairement condamner l'idée d'une pareille manœuvre comme très dangereuse & presque impossible dans cette occasion. Le Chevalier, sentant au reste qu'en élargissant le front de chaque cohorte à douze toises près, les soldats qui occupoient déjà en tout sens l'espace de six piés, auroient été après cette extension comme isolés dans leurs rangs, & cru y remédier, en faisant remplir les vuides par les deux rangs du milieu, de façon que chaque cohorte, au lieu de 50 hommes de front & 10 de profondeur, en auroit eû 62 de front & 8 de profondeur. Il me semble, je l'avoue, qu'avoir recours à de tels expédiens, c'est perdre un peu le droit de traiter de roman les conjectures des autres.

Considérant donc que les Cohortes ne pouvoient pas en présence de l'ennemi lui prêter les flancs, ni ouvrir la ligne sans courir le plus grand risque, & qu'étant entourées, elles étoient dans la nécessité de faire face de deux côtés, j'ai crû, qu'il ne leur restoit d'autre ressource pour prolonger la ligne sans altérer le front, que celle d'y employer des troupes des rangs du milieu ou du centre de leur profondeur. Les supposant ainsi rangées sur neuf rangs, j'ai dit en conséquence de cette idée, que César ordonna aux trois rangs du milieu de faire un à droite

& un à gauche vers les ailes, de fortir des flancs, & de s'alligner, à mesure qu'elles débouchoient, aux rangs qui faisoient front, pour prolonger ainsi successivement la ligne, défilant toujours derriere ceux qui s'étoient déjà allignés, & s'allignant à leur tour.

Cette manœuvre ni impraticable, ni contraire à l'ordonnance de la légion pouvoit s'exécuter sans déranger les deux faces opposées à l'ennemi, & sans lui donner la moindre prise. On prolongea la ligne uniquement aux dépens de la profondeur, & on pouvoit le hasarder sans risque; car ayant à faire à des cavaliers Numides, & à des gens qui lançoient des traits, & dont la maniere de combattre n'étoit pas propre à enfoncer & à percer l'infanterie, la profondeur de neuf ou de dix rangs étoit plutôt à charge qu'avantageuse. Moyennant ces évolutions on pouvoit donc réussir à étendre d'un tiers le front de la bataille, & si l'on croit que ce tiers d'extension ne remplit pas encore toute l'étendue de ce que Hirtius nomme *Longitudo quam maxima*, on pourroit suivant cette methode admettre l'écoulement de plus de trois rangs & prolonger encore d'avantage la ligne.

Il falloit bien que le Chevalier de Looloz qui s'étoit mis en frais d'un nouvel or-

dre de bataille, décidât, *que les évolutions, que je suppose, étoient contraires aux grands principes de la Tactique des Romains, & qu'elles n'ont dans aucun instant, ni la solidité, ni la simplicité, ni la légèreté qui peuvent seules assurer le succès d'une manœuvre de guerre.* Mais voyons de quelle manière il le prouve. *Cette contremarche lente de M. G. dit-il, n'est que la copie de la manœuvre dont se servit Cléandrides pour étendre le front de la Phalange dans une bataille contre les Leucaniens, & c'est une anecdote que Folard lui a fournie.* Mais cette manœuvre n'est pas plus lente que celle qu'il y substitue, supposé que les Cohortes aient prolongé la ligne aussi loin que Hirtius le dit expressément, & comme d'après le texte même, on fut aux mains depuis onze heures jusqu'au soir, le temps ne manqua pas pour l'exécuter. Je n'ai pas non plus tiré l'idée de cette manœuvre de l'exemple de Cleandrides rapporté dans les Commentaires de Folard. En consultant Polyen qui l'avoit fournie au Chevalier, j'aurois nécessairement trouvé qu'il ne s'y agit point du tout d'une évolution semblable à celle que j'indique. Cléandrides étendit le front de sa Phalange à la manière des Grecs par le doublement des rangs, en faisant passer les soldats des

Strateg.
Lib. II.
Ch. 10.

rangs suivans dans ceux qui les précédoient. J'aurois donc copié une erreur qu'on auroit eû droit de me reprocher.

Mon Critique me demande *pourquoi supposer gratuitement que les Cohortes étoient sur neuf rangs?* & ajoute que c'est renverser l'ordonnance Romaine, & renoncer au nombre pair qui étoit observé chez les Grecs & les Romains, parcequ'il étoit propre au doublement & au dédoublement. Quel est donc l'Auteur qui assure positivement que les Romains rangeoient leurs Cohortes sur huit ou sur dix rangs? Frontin est le seul qui rapporte comme une chose singulière que Pompée mit ses légions sur dix hommes de profondeur à la bataille de Pharsale. Ni Polybe ni Tite Live ne font mention du nombre des rangs dans le détail qu'ils font de l'ordonnance de la légion. A ce qu'il paroît même par différens exemples que j'ai rapportés dans ma dissertation sur les marches des Romains, les Généraux prenoient la liberté de disposer leurs cohortes selon les circonstances sur plus ou moins de rangs. En consultant les écrivains du temps des Empereurs, on voit Arrien ranger ses légions sur neuf rangs. Végèce parle d'une ordonnance de six hommes de profondeur, & Joseph dit des légions de Vespasien qu'el-

qu'elles furent rangées de la même manière.

Si, pour prouver que je renverse l'ordonnance Romaine en renonçant au nombre pair, il cite Arrien & Elien, il oublie que ces deux auteurs ne traitent que de la Phalange, sans nous instruire de ce qui regarde la légion. Au reste il n'est pas étonnant qu'ayant ignoré la division originaire de la cohorte en trois manipules, il insiste sur ce nombre pair comme sur la base de toutes les divisions de la légion.

Si mon critique me demande ensuite, *pourquoi j'altère la profondeur de la légion en disant qu'après l'extension de la ligne de César, les cohortes étoient sur six rangs, & s'il dit que dans toute l'histoire Romaine, je ne pourrai citer une seule circonstance où les Romains aient combattu sur six rangs*, je lui réponds non seulement que j'ai par devant moi l'exemple des légions de Vespasien, dont Joseph dit expressément, qu'elles étoient rangées sur six rangs; mais je le somme à mon tour de produire un seul écrivain de l'antiquité qui atteste positivement que les cohortes aient été sur huit hommes de profondeur. Il a beau dire que les légions de César l'avoient été à Pharsales, c'est une de ces anecdotes que Tarut-Paternus,

Adversus, ou Cornelius Celsus lui auront fournie. Les auteurs de l'antiquité qu'on connoît, n'en disent mot.

Je ne nie pas à cause du silence des auteurs à cet égard, que les cohortes n'aient été rangées quelquefois sur dix & sur huit hommes de hauteur. J'ai trouvé même dans de certaines combinaisons que les circonstances de la formation primitive des cohortes m'ont fait faire, un argument très plausible pour admettre l'ordonnance à dix rangs comme originairement établie & suivie le plus communément. Mais je trouve d'autant plus étrange, que mon critique m'accuse sur une assertion si vague & si peu prouvée d'avoir renversé l'ordonnance Romaine, que j'ai dit expressément dans mes mémoires, que je ne fais que supposer ces neuf rangs pour faciliter l'explication de la manœuvre à laquelle j'ai crû qu'on avoit eû recours dans cette occasion. Les cohortes pouvoient fort bien aussi avoir été sur dix hommes de hauteur & avoir suivi la même méthode que je propose, moyenant certains changemens qu'il n'est ni possible ni nécessaire de déterminer avec précision.

Le Chevalier de Lo-looz qui se pare à tout moment du grand mot de Code Romain, trouve encore que la manœuvre que je pro-

pose y est contraire. Voici son argument. Une légion se divisoit en dix cohortes, chaque cohorte avoit son Enseigne particulière. Detachant ainsi par l'évolution supposée le tiers de chaque cohorte, il s'ensuit que ce tiers ait été sans enseigne, & qu'on voit de cette manière séparé ce qui n'avoit de force que dans son ensemble. Que ce raisonnement décele le peu de connoissance qu'a mon critique de ce même Code Romain dont il parle tant. Il est constaté par cent témoignages des auteurs, que du temps de la République, chaque manipule & même dans la suite chacune des six centuries de la cohorte avoit son Enseigne particulière. Seulement on n'étoit pas d'accord si la cohorte avoit encore pour lors son Enseigne à part, & la chose est douteuse. Mais du moins est-il bien certain, que dans chacune des cohortes qui combattirent ici sous César, il y avoit six Enseignes, savoir autant qu'il y avoit de centuries; de sorte que rien n'empêche, que le tiers de la cohorte étant séparé, il y eût deux Enseignes qui l'accompagnaient, & que dans l'extension de la ligne il ne se trouvât encore le même nombre d'Enseignes distribuées, sur toute la ligne, avec la seule différence peu essentielle que les six centuries n'étoient plus d'une même cohorte. Il se-

Voyez les
mémoires
de la légion
de Mr. le
Beau dans le
Tome
XXXII.
pag. 292.
des Mém. de
l'Acad. des
inscr.

Juste Lipse
II. 2.

Tue Live
IX. 19.

roit facile de concilier la réunion des centuries avec cet écoulement des rangs du milieu, s'il valoit la peine d'entrer dans de pareilles discussions. Au reste dans une occasion si pressante, on se soucioit bien peu de quelques dérangemens dans la disposition intérieure des cohortes & je n'ai qu'à me prévaloir de ce que Tite Live dit des troupes Romaines: *Romana acies distinctior, ex pluribus partibus constans; facilis partienti, facilis jungenti.*

Hirtius dit, qu'après le prolongement du front de la bataille, César ordonna aux cohortes de faire alternativement un demi tour, de façon que les unes se trouvassent devant, & les autres derrière les Enseignes. Il m'a paru, que cette circonstance donnoit un degré de certitude à l'idée de la manœuvre que j'avois proposée comme une conjecture. Il est hors de doute, que les Enseignes étoient ordinairement placées au centre des cohortes, & j'ai assez réfuté les frivoles argumens de mon critique qui les supposoit dans les premiers rangs, lorsque dans mes mémoires sur la guerre d'Espagne j'avois à parler des soldats dits *Antesignani*, nommés ainsi pour avoir été dans les rangs qui précédoient celui où on plaçoit les Enseignes. Dès qu'on admet cette vérité, on ne pourra

se faire une idée claire de ce que Hirtius dit, que les cohortes se trouvoient alternativement les unes devant, & les autres derrière les Enseignes, qu'en adoptant les évolutions que j'ai proposées. Le demi tour fait par la moitié des cohortes, après l'écoulement des rangs du milieu, & les derniers rangs s'étant avancés pour remplir le vuide que ceux-ci avoient laissé, il est clair que les Enseignes qui avoient été autrefois au centre des cohortes, devoient alors se trouver relativement au front que les cohortes avoient auparavant occupé, alternativement derrière celles qui n'avoient pas bougé de leur place & devant celles qui avoient fait le demi tour.

Voici comme Hirtius marque la suite & l'effet de ces évolutions: *Ita coronam hostium dextro sinistroque cornu mediam dividit, & unam partem ab altera exclusam, equitibus intrinsecus adortus cum peditatu telis coniectis in fugam vertit*: ce que j'ai traduit mot à mot: „Il coupa ainsi par sa „droite & par sa gauche l'enceinte de l'en- „nemi par le milieu, & l'ayant séparée l'une de l'autre, il la chargea avec sa cavalerie en dedans conjointement avec l'infanterie, & la mit en déroute après une de „charge générale des Pions.

J'avoue que dans le plan inféré dans mes mémoires l'idée de cette enceinte de l'ennemi coupée par les deux pointes de la ligne prolongée n'est pas exprimée de la manière dont Hirtius le représente : mais elle l'est bien moins encore dans celui de mon critique. On n'y voit absolument rien qui réponde au but que César s'étoit proposé par ces manœuvres, & l'attaque environnante de Labienus y reste après les évolutions de la ligne aussi bien établie qu'elle l'avoit été auparavant. Cependant ce prolongement de front n'avoit d'autre objet que celui de séparer la chaîne des ennemis, & de mettre par ce moyen les flancs à l'abri de leurs attaques, au moment que les cohortes devoient aller à la charge. Toutes ces dispositions étoient relatives à cette charge générale, au moyen de laquelle César se promettoit de se débarrasser tout d'un coup de ses ennemis, qui s'étoient flattés de le détruire en le harcelant sans relache.

Ainsi en ordonnant aux cohortes de changer alternativement de face, l'habile Général ne pensoit pas dans ce moment, à former d'abord l'ordre de bataille à double front, ainsi que le prétend mon critique. Dès le moment que Labienus fut parvenu à l'envelopper, les cohortes étant en ligne

pleine, avoient déjà fait front avec la moitié des rangs du côté opposé, & l'ordre à deux fronts se trouva établi. Le seul but de ce nouvel ordre étoit de pouvoir former promptement deux lignes de troupes également séparées, & propres à charger, chacune de son côté, l'ennemi qu'elles avoient en face. Aussi fut-ce à l'instant même que les cohortes avoient alternativement changé de face, & que la cavalerie les eût jointes, que partant de deux côtés, elles s'élancèrent sur les troupes de Labienus avec toute l'impétuosité possible. Hirtius marque assez clairement la succession rapide du changement de front des cohortes & leur charge générale, en disant ; *Ita coronam hostium..... equitibus intrinsecus adortus cum peditatu telis coniecit in fugam vertit.*

Après avoir lu ce détail ne traiteroit-on pas de Roman la savante disposition du Chevalier, par laquelle la ligne pleine de trente cohortes s'est transformée en deux lignes tant pleines que vuides, en s'ouvrant & en s'avancant l'espace de cinq cent toises avant d'aller à la charge, & la cavalerie en oblique ou en crochet à la droite & à la gauche de cet ordre de bataille ? Le lecteur n'a qu'à se rappeler l'ordre précédent donné aux soldats de ne pas s'écarter de plus de quatre

pas, du front de la ligne, de crainte de découvrir quelque flanc, & de l'exposer aux traits des Numides, ainsi que l'inaction forcée des légionnaires qui depuis longtemps ne faisoient que se couvrir de leurs boucliers; & il reconnoitra bientôt que dans ces circonstances rien n'auroit été plus impraticable, ni plus dangereux qu'une disposition qui auroit laissé des intervalles de soixante deux toises entre chaque cohorte, sur le front de chacune de ces deux nouvelles lignes. Lorsqu'on fait que l'infanterie Romaine n'avoit d'autres armes pour atteindre de loin l'ennemi que le *Pilon* qui ne portoit qu'à dix ou douze pas, on comprend quel dut être son embarras & quel danger elle courroit, ayant à faire à un ennemi leste & nombreux, comme étoient ces Numides, qui pouvoient impunément s'approcher de la ligne de près de quinze pas, se présenter tantôt de front, tantôt en flanc & sur les derrières, & refuser toujours d'en venir aux mains. Dans ces rencontres dont il y a plusieurs exemples dans l'histoire Romaine, on avoit l'expédient de marcher le plutôt possible sur le corps de pareils ennemis, en disposant les troupes de façon que pendant la charge, elles n'eussent rien à craindre pour les flancs, & qu'elles ne fissent que peu ou point de

vides sur le front de leurs attaques, afin d'ôter à l'ennemi le moyen de se glisser dans les intervalles.

Il n'est donc nullement probable que César ait pu en présence des Numides ouvrir aisément ses deux lignes avec d'aussi grands intervalles que le Chevalier les suppose. Aussi sentant assez lui même l'incongruité de cette disposition, il a cru pouvoir y remédier en faisant remplir par les archers les vides qui étoient entre les Cohortes. Mais ces archers étoient en si petit nombre, qu'en occupant trente six intervalles chacun de soixante deux toises, ils n'y auroient été que pour la forme, & certainement très peu en état de garantir les flancs des Cohortes contre tous ces Numides qui rodoient continuellement autour des lignes pour saisir la première occasion de les entamer.

Hirtius s'exprime en même temps avec tant de clarté sur la destination de la cavalerie de César, qu'il n'y a qu'un Chevalier de Lo-looz qui puisse s'y méprendre. Il dit en commençant le récit de cette action, que César croyant à l'approche de l'ennemi, qu'il n'auroit à faire qu'à la seule infanterie au centre, & à la cavalerie aux ailes, avoit fait des dispositions analogues à cette opinion, en plaçant aussi ses Cohortes au cen-

tre & ses cavaliers à la droite & à la gauche, *equitatum dextro sinistroque cornu opponit*. Il est clair que Hirtius ne fait cette remarque que pour rendre raison de ce que César ayant à combattre un ennemi qui avoit entremêlé de cavalerie toute sa ligne, n'avoit pas d'abord disposé la sienne de la manière la plus propre à s'y opposer. Il en arriva aussi, à ce qu'il dit, que les escadrons Numides attaquant son infanterie, les légionnaires en chargeant à leur tour restèrent nécessairement en défaut, ne pouvant pas poursuivre leurs avantages ni garantir leurs flancs. Maintenant les circonstances ayant forcé César à changer son ordre de bataille, Hirtius dit qu'il chargea l'ennemi, non comme auparavant avec la cavalerie aux ailes, mais entremêlée avec son infanterie: *Equitibus intrinsecus cum peditatu*. Le mot *Intrinsecus* est nécessairement relatif à celui d'*extrinsecus* au dehors de la ligne comme est l'emplacement de la cavalerie aux ailes. Mon Critique pour satisfaire au sens de cette expression dit dans sa paraphrase *que la cavalerie resta en potence, en dedans des deux lignes pour couvrir les flancs & les derriere de l'infanterie*. En conséquence de cette interprétation son plan la représente placée aux ailes, & fermant exactement l'intervalle d'une ligne à

l'autre. Elle y resta selon lui sur la défensive pendant le temps que les deux lignes d'infanterie chargerent l'ennemi, afin de mettre leur dos & leurs flancs en sûreté. Comment mon Critique a-t-il pu se persuader qu'on lui passeroit la contradiction manifeste, qui se trouve entre cette disposition & les propres paroles de Hirtius? L'auteur dit: *equitibus intrinsecus adortus cum peditatu, ite attaquâ avec sa cavalerie placée en dedans de la ligne conjointement avec l'infanterie.* Il le répète bientôt en disant: *Idem altera pars equitum peditumque Cæsaris facit, la même chose fût exécutée par l'autre partie de sa cavalerie & de son infanterie,* & dans le chapitre suivant: *Cohortibus equitibus circumdatis cohortatus imperat, ut uno ietu contenderent.* Il ordonna à sa cavalerie & à ses Cohortes, qui en étoient flancées, après les avoir animées au combat de charger à la fois d'un même choc. Qui pourroit croire avec le Chevalier que toutes ces expressions signifient que la cavalerie resta en potence & sur la défensive, pendant que l'infanterie fut seule à la charge? Mais c'est ainsi que le Chevalier interprète son auteur. Rien n'est cependant plus plaisant, que de le voir faire le Grammairien pour accommoder le sens du texte à sa fantaisie. Si la

*ligne, dit-il, avoit été mêlée de cavalerie & d'infanterie; la cavalerie eût alors chargé de même front; & pour exprimer la préposition, cum eût nécessairement précédé equitibus intrinsecus. J'ose le dire, les écoliers n'ignorent pas l'usage commun d'omettre cette préposition sans préjudicier au sens. Je lui en citerois cent exemples tirés des meilleurs Auteurs & de César même; *) mais l'objet n'en vaut pas la peine.*

Dès le moment donc que César fit changer alternativement le front à ses Cohortes, il n'est pas douteux que ses deux mille chevaux ne se soient aussi placés à portée des intervalles qui devoient naître entre les Cohortes, dès qu'elles partoient de deux côtés, & qu'elles s'élancoient pour charger l'ennemi. Le fait est indubitable; mais Hirtius n'explique pas plus de quelle manière cette cavalerie se partagea en petites troupes, & comment elle se distribua dans les intervalles des Cohortes, qu'il ne détaille par quelles évolutions on avoit exécuté le grand prolongement du front de la bataille. Suivant les paroles du texte la cavalerie ayant été placée

*) *Bel. Gal. II. 19. Subsequebantur omnibus copiis: ibid. omnibus copiis provolaverunt. Ch. 44. omnibus copiis auxilio venerunt. V. les notes d'Oudendorp sur de bel. G. II. 7.*

aux ailes sur le même front que l'infanterie, racha d'abord, en s'élargissant autant qu'il étoit possible, de s'opposer au dessein qu'avoit l'ennemi d'envelopper l'armée; mais voyant à la longue que trop peu nombreuse elle ne faisoit que de vains efforts, elle se replia peu à peu, *paululum loco cessit*, & resta en troupes sur les flancs de l'infanterie, protégeant toujours par cette position le prolongement de la ligne. César ayant à la fin réussi à séparer l'enceinte de l'ennemi, il disposa sa ligne pour la charge générale.

On dira peut-être qu'au moment que les Cohortes partirent de côté & d'autre, la cavalerie s'écoula dans l'intervalle qui s'ouvrit entre les deux lignes, pour occuper en petites troupes derrière les Cohortes les vuides qu'il y avoit entre elles. Mais ils me paroît que cette manœuvre ne répond pas assez à la rapidité & à l'impétuosité de la charge que Hirtius dépeint, & qui dans le moment même qu'on la commença, a dû être soutenue & exécutée par l'infanterie & par la cavalerie conjointement, *uno idu* comme dit Hirtius dans la suite. Je crois donc que dans l'instant même que les Cohortes firent le demi-tour, la cavalerie partit aussi des ailes, & qu'elle défila avec toute la vitesse possible par devant le front des deux lignes pour se pla-

ger successivement devant les intervalles marqués par le changement de front. Le Chevalier de Lo-looz se recrie contre cette manœuvre comme impraticable & dangereuse : mais je lui replique qu'on ne voit pas l'impossibilité de son exécution, lorsqu'on se représente en premier lieu, que la cavalerie en partant des deux aîles, n'avoit à parcourir qu'un espace de mille toises, la moitié de l'étendue de la ligne, pour occuper successivement les intervalles qui étoient à leur portée, & en second lieu, que l'infanterie légionnaire imprimoit trop de respect aux Numides, pour que ceux-ci eussent osé attaquer la cavalerie dans l'instant qu'elle passa rapidement devant le front des Cohortes, d'autant plus que le gros des troupes de Labienus étoit à un certain éloignement de l'armée pour former l'enceinte. Mais de quelque maniere que la cavalerie de César soit parvenue à remplir le vuide entre les Cohortes, il est toujours bien certain que dès le moment qu'elle fut à sa place, elle alla sur le champ & conjointement avec l'infanterie charger l'ennemi. Le Chevalier de Lo-looz en laissant cette cavalerie en crochet aux aîles, & sur la défensive entre les deux lignes, a forgé un ordre de bataille très beau sur le papier, mais il est évident qu'il est en con-

tradition manifeste avec le texte & avec les circonstances où se trouvoit pour lors César.

On a vû que j'appuye entre autres mon sentiment sur ce que Hirtius dit: *Cohortibus equitibus circumdatis imperat ut uno iclu contenderent.* Que je rends par les Cohortes étant par tout flanquées de cavalerie il leur ordonna d'aller à la fois ou conjointement à la charge. Mais mon Critique veut que cela signifie simplement que la cavalerie & les Cohortes enveloppées de toutes parts eurent ordre de faire une décharge générale. Mais pour se convaincre de la fausseté de son interprétation on n'a qu'à faire attention à la situation de César, au moment où Hirtius en parle ainsi. Ce fut lorsqu'après avoir entièrement repoussé l'ennemi, les Cohortes retournerent au camp dans la même disposition que César leur avoit fait prendre au moment de l'attaque, & que Petreius & Pison étant survenus avec de nouveaux renforts, engagèrent Labienus à revenir à la charge & à recommencer le combat. Pour lors, loin d'attendre que l'ennemi l'eût enveloppé de nouveau, César ordonna à sa cavalerie & à son infanterie de lui marcher d'abord sur le corps. Ce n'étoit donc pas par rapport aux Numides que Hirtius dit: *Cohortibus equitibus circumdatis* parcequ'en

cette occasion ils n'avoient pas encore enveloppé ses troupes. On n'a pas même besoin de retrancher la conjonction *que* dans *equitibusque* vû que remise en sa place, Hirtius dit la même chose que *& Cohortibus equitibus circumdatis*. Il y ajoute encore *subito immittit Cohortes turmasque suorum*.

J'avois dit, en exposant les suites de cette singulière action, que lorsque les troupes de César chargeoient l'ennemi de deux côtés, les grands efforts durent principalement se faire à l'aile qui étoit en l'air, & que les Numides se sauvant tous du côté des collines, il en résultoit que dans la charge générale les deux lignes décrivoient, pour ainsi dire, deux grands quarts de conversion, dont l'effet étoit qu'après l'attaque elles se trouvoient redressées en une seule, le long des montagnes du côté de la gauche de César. Certaines circonstances relatives au terrain & à la position de César, au moment qu'il se vit de nouveau entamé par ses ennemis renforcés, m'avoient fait hasarder cette conjecture qui n'a au reste aucun rapport aux dispositions des troupes pendant la bataille. Mon critique la combat à outrance. L'objet est tel que je puis l'abandonner sans faire tort à la cause que j'ai entrepris de défendre. Il me suffit d'avoir éclairci & déterminé exactement

ment le vrai sens des paroles de Hirtius. Dès qu'on en convient, on est en état d'apprécier sans peine les conjectures que la brièveté de la narration de Hirtius autorise, & que plusieurs de mes lecteurs feront avec autant & peut-être avec plus de succès que nous ne les avons faites.



CHAPITRE XI.

*De l'ordre de bataille des deux armées
de César & de Scipion près d'Uzita
en Afrique.*

De Bel Afr.
Ch. 58. &c.

pag. 96.
rech. d'an-
siq. milit.

Le passage dans lequel Hirtius détaille la disposition de l'armée de César près d'Uzita a paru très obscur & presque inintelligible aux commentateurs qui ont entrepris de l'expliquer. La différence des leçons des manuscrits causée par l'ignorance des copistes qui n'entendoient rien au sujet, en augmentoit encore l'embarras. Cependant à force de les comparer & par d'autres combinaisons j'étois parvenu à rétablir le texte de ce passage, l'un des plus intéressans de l'histoire militaire des anciens, & qui répand beaucoup de lumière sur l'ordonnance des légions & sur toute la tactique des Romains.

Il n'est pas étonnant que le Chevalier de Lo-looz, pour qui les endroits de César & de Hirtius, quelques clairs qu'ils soient, sont souvent inintelligibles, y ait voulu mordre & substituer une explication à sa manière. Comme il lui étoit facile de broder sur le canevas, que je lui avois si bien préparé, il n'a pas manqué non plus de dresser un nouveau plan d'ordre de bataille des deux ar-

mées, & de l'accompagner d'un long raisonnement, dans l'unique vuë d'éclipser le mérite de celui que j'en ai fait: mais voyons s'il a réussi.

César ayant reçu ses renforts de la Sicile, avoit quitté son camp près de Ruspina & s'étoit avancé avec ses troupes dans une plaine que de grandes montagnes entouroient au bord de la mer, & que Mr. Chau dans Voyage de
Shau Ch. 4. ses voyages a reconnue d'après la description de Hirtius pour être celle qu'on rencontre à une petite distance de Suse dans le Royaume de Tunis *).

Au milieu de cette plaine étoit la ville d'Uzita occupée par une bonne garnison de l'armée de Scipion dont le camp étoit assis près des montagnes à quelque distance de cette place. César en venant de Ruspina entra dans ce bassin & on ne pensa d'abord qu'à s'établir sur les hauteurs. Après bien des mouvemens & des combats, il forma le projet de mettre le siege devant Uzita en présence de l'ennemi, & étant pour cet effet descendu des hauteurs, il tira depuis leur pied, au travers de la plaine jusqu'à la place, deux lignes entre lesquelles il

*) *Hic campus mirabilis planities patet millia passuum XV. quem jugum ingens a mari ortum, neque ita præaltum, veluti Theatri efficit speciem.*

fit camper une partie de son armée. Les travaux contre la place étant déjà assez avancés, Scipion crut qu'il étoit de son devoir d'en empêcher les progrès par toutes sortes de moyens. Il s'avisa entre autres de marcher avec toutes ses troupes jusques près de la ville, & de s'y mettre en bataille à une petite distance des retranchemens de César, choisissant toute fois une position si sûre & si avantageuse que l'ennemi ne pouvoit jamais l'entamer sans courir risque d'être défait. Par cette démonstration il força César à rassembler également ses troupes, tant pour ne pas paroître décliner le combat, que pour soutenir ses établissemens dans la plaine. César avoit grande envie de combattre, & en chercha les occasions. Mais Scipion suivant les conseils de Caton les évita, & tacha de tirer la guerre en longueur. Il falloit mettre le lecteur au fait de ces circonstances pour qu'il fut en état de concevoir les vrais motifs de la conduite des deux Généraux & l'esprit de leurs dispositions.

Voyez le
plan XVI.

Scipion rangea son armée en bataille entre Uzita & les montagnes. Sa gauche appuyée contre la ville en étoit puissamment protégée (1.). J'avois crû qu'il étendit sa droite jusqu'à une petite distance des hauteurs, pour mieux assurer sa posi-

tion (2.). Mais comme on ne fait pas exactement qu'elle étoit l'étendue du terrain entre les hauteurs & la ville; comme la ligne de Scipion en débordant toujours celle de l'ennemi, n'avoit pas besoin d'appui de ce côté là, & ce Général ayant surtout placé un grand corps de sa cavalerie à mille pas de cette aile dans le dessein de l'employer à passer pendant l'action entre ces montagnes & l'armée, pour tomber en flanc & à dos de l'ennemi, j'ai marqué à présent plus d'espace entre cette droite de Scipion & les montagnes, que je ne l'avois fait dans le plan inséré dans mes mémoires. ibid.

Cependant le principal avantage de la position de Scipion lui venoit de ce grand ravin qu'il avoit devant tout son front (3.). Ce fut ce même ravin qui l'enhardit à s'avancer si près de l'ennemi, & qui le détermina, au lieu de ranger ses légions sur trois lignes, à les mettre toutes sur un grand front, sachant bien que César ne s'aviserait jamais de franchir ce ravin en sa présence, & que dans le dessein où il étoit de rester sur la défensive il lui importoit plus de présenter à l'ennemi une ligne d'une grande étendue capable de le déborder, que de donner beaucoup de profondeur à son ordre de bataille.

Il est étonnant qu'une circonstance aussi essentielle que l'existence de ce ravin, entre les deux armées non seulement ait échappé aux yeux de mon critique, mais qu'il me reproche même aigrement, de l'avoir exprimé dans mon plan. *Ce ravin est de son imagination*, dit-il, *le texte n'en dit mot, au contraire on doit conjecturer d'après Hirtius qu'il n'y en avoit pas.* Mais le Chevalier auroit il meconnû dans ce que dit Hirtius la signification du mot latin *supercilium*, „& *supercilium quoddam excelsum nacti*, „*non longe a Cæsaris castris aciem constituunt atque ibi consistunt.* C'est précisément ce mot de *supercilium*, *sourcil* en françois, qui dans le sens figuré est employé plus d'une fois par les auteurs latins pour indiquer un lieu élevé dont la crête borde un fond. Hirtius dit encore expressément que l'assiette de la ville d'Uzita ne forma pas le seul obstacle qui empêcha César d'attaquer l'ennemi; mais que ce fut surtout un certain terrain difficile & embarrassé qui étoit devant le front de l'armée de Scipion, qui ne permit pas d'en venir aux mains. *Præterea hæc quoque causa eum tardavit, quod erat locus quidam perimpeditus ante aciem Scipionis, quem suis impedimento ad ultro concurrendum fore existimabat.* En com-

Virgil.
Georg. I.
108.

Ecce super-
cilio clivosi
gramitis un-
dam Elicit.

binant même la description que fait Hirtius du basfond auprès de la ville, (ch. 51^e) de ce vallon qui coupoit la chaîne des montagnes, (ch. 50.) & de ce poste pris de l'autre côté de ce vallon, (4.) avec les circonstances qu'il rapporte de l'aîle droite de Scipion, prolongée jusques vers le dit poste de César, & des obstacles invincibles qui empêchoient les troupes de part & d'autre de se joindre, je me suis vû assez en état de dépeindre dans mon plan avec toute la vraisemblance possible, le terrain qu'occupaient les deux armées & le grand ravin qui les séparoit. Mais que peut-on se promettre d'un homme qui se mêle de tracer des ordres de bataille sans avoir la moindre idée, soit du terrain soit des circonstances les plus essentielles qui y ont eu rapport?

L'armée avec laquelle Scipion tenoit tête dans cette occasion à César, consistoit en huit légions de troupes Romaines, & en trois légions que le Roi Juba avoit ammenées: il faut de ces onze légions en décompter une qui étoit restée au camp, & six cohortes détachées dans la Gétulie, de sorte que l'infanterie régulière n'alloit pas beaucoup au delà de neuf légions. Mais le Général Républicain avoit en abondance des troupes légères de toute espece. Il avoit encore sous

ses ordres plusieurs Eléphants & une cavalerie très supérieure à celle de César.

Selon Hirtius Scipion rangea toutes les légions sur un seul front, & sur une seule ligne (5.). Il ne mit pas de cavalerie à la gauche où la ville couvroit sa position, mais seulement la moitié de ses Eléphants (6.), l'autre moitié de ces animaux, étoit placée à l'aile droite, où sa nombreuse cavalerie à brides se trouvoit aussi rangée en bataille (7.) Il avoit formé derrière ce grand front une seconde ligne toute composée d'Infanterie légère qui en s'étendant d'une extrémité de la ligne à l'autre, n'étoit selon l'auteur que sur peu de profondeur (8.). A environ mille pas de sa droite il posta au pied des montagnes sa cavalerie Numide jointe à un nombreux corps d'infanterie légère, (9.) avec ordre de ne marcher en avant pour se jeter sur les flancs & sur les derrières des Romains, qu'au moment que le combat seroit engagé. J'avois crû satisfaire au sens des paroles de Hirtius, en plaçant cette troupe, dans le plan qu'on trouve dans mes mémoires, plus en arrière qu'on ne la voit dans celui du Chevalier, vû qu'il ne paroît pas d'après les notions qu'on a du terrain, qu'il restât encore assez d'espace pour souffrir cet emplacement à une distance de mille pas à

côté de l'armée, qui en occupoit du moins près de huit mille. Je rendrai raison dans la suite de ce qui m'a engagé à déterminer le poste de ces troupes de la manière exprimée dans mon nouveau plan.

Le Chevalier s'est conformé au reste quant à l'ordre de bataille de Scipion, à l'explication que j'ai donnée des paroles de Hirtius: mais je ne conçois pas pour quelle raison, il attribue aux légions du Général Republicain un ordonnance différente de celles de César qu'il range, les premières par Phalanges & les autres par cohortes, tandis qu'il est certain qu'on suivit à cet égard les mêmes principes dans les deux armées; & pourquoi ayant dit que chacune de ces légions n'occupoit en bataille que 438. pas de front, elles n'en ont qu'un peu plus de 300, dans son plan. A quoi bon en imposer au lecteur par des échelles, & par l'apparence d'une exactitude superflue dans des plans de cette espèce, lorsqu'on ne se soucie pas d'observer les dimensions les plus faciles à exprimer?

Je viens à présent à l'ordre de bataille de César bien plus intéressant & bien mieux détaillé par l'historien que celui de Scipion. Mais avant d'entrer dans ce détail je suis obligé de repousser l'imputation de deux fautes dont mon critique me charge. On lit

dans mes mémoires que l'armée de César consistoit en dix légions, dont l'une étoit restée au camp & environ 3000. hommes de cavalerie, je me serois exprimé plus clairement en disant & à peu près en 3000. hommes de cavalerie. Mais quel autre qu'un Chevalier de Lo-looz conclura de ces paroles, qu'on laissa selon moi, ces trois mille cavaliers en arriere dans le camp, au lieu de les ranger en bataille avec le reste de l'armée? Il avoit pourtant vû dans mon plan le poste que César assigna à cette cavalerie dans l'ordre de bataille, & lû dans mon exposé la discussion des motifs qui l'avoient engagé à le lui donner. A quoi bon m'enseigner que la cavalerie n'est faite que pour la plaine & non pour défendre les fortifications. N'est ce pas là l'abus le plus honteux du rôle de défenseur de Mr. Folard dont le Chevalier s'est chargé?

L'autre objection presque'aussi frivole que la premiere, regarde le nombre des dix légions dont j'ai dit, que l'infanterie de César étoit composée. Il prétend qu'il en avoit douze à ses ordres, parceque dans l'ordre de bataille il est fait mention d'une septieme légion qui selon lui ne fut débarquée qu'après l'arrivée des dix autres. Mais si le Chevalier savoit que par rapport à l'expres-

sion des chiffres, les manuscrits des commentaires de César diffèrent presque tous les uns des autres, je ne crois pas qu'il en tirât un argument pour détruire le témoignage le plus décisif du même auteur. Hirtius ne parle donc que de deux transports, chacun de deux légions qui étoient arrivées en Afrique depuis le passage même de César qui n'en avoit embarqué que six, jusqu'au jour où les deux armées se mirent en bataille; & encore n'est-il pas décidé si ce qu'il dit dans la suite (ch. 62.) du transport de deux autres légions ne regarde pas les circonstances de ce même transport. Du moins voyons nous que dans le détail de cet ordre de bataille il n'y avoit que neuf légions rangées en bataille, & qu'une autre étoit restée au camp. C'est contre le témoignage exprès de l'auteur, que le Chevalier parle dans la suite de trois légions laissées inutilement dans le camp. Ce que je viens de dire suffit pour repousser l'importune & fade critique du Chevalier. pag. 107.

Voici la traduction des paroles du texte qui nous représentent l'ordre de bataille de César *): „L'armée de César étoit rangée en bataille de la manière suivante, en com-

*) *Cesaris autem acies hoc modo fuit collocata, ut ab sinistro ejus cornu ordiatur, & ad*

„mençant par son aîle gauche pour revenir
 „à la droite. La neuvieme & la huitieme
 „étoient à l'aîle gauche (10.) la trentieme
 „& la vingt-huitieme à la droite (11.). La
 „treizieme, la quatorzieme, la vingt-neu-
 „vieme, la vingt-sixieme dans le corps de
 „bataille (12.). Mais l'aîle droite étoit
 „encore comprise dans son corps de bataille,
 „& il se servoit de sa seconde ligne pour en
 „former la droite (13.) à la place des co-
 „hortes qui avoient été attribuées au corps
 „de bataille; il y ajouta quelques unes de
 „ces cohortes qu'on avoit tirées de légions
 „nouvellement levées (14.). Il transporta
 „toute sa troisieme ligne à l'aîle gauche (15.)
 „& la fit aller jusqu'au centre de ce qui avoit
 „été sa gauche avant la nouvelle disposition

*dextrum perveniam. Habuit in sinistro cornu
 legionem IX, VIII: In dextro cornu XXX,
 XXVIII. in media acie XIII, XIV, XXIX,
 XXXVI. In media acie ipsum autem dextrum
 cornu; secundam aciem fere, in earum legionum
 parte cohortium conlocaverat. Præterea ex Ti-
 ronum legionibus paucas adjecerat. Tertiam
 autem aciem in sinistrum suum cornu contulerat,
 & usque ad aciei sue mediam legionem por-
 rexerat, & ita conlocaverat, uti sinistrum
 suum cornu triplex esset. Id eo consilio fecerat,*

„(16.) en la plaçant de façon qu'elle y étoit
 „sur trois lignes. Ce qui lui avoit fait fai-
 „re cet arrangement, c'est que ses retran-
 „chemens couvroient son aîle droite; au
 „lieu que sa gauche avoit à soutenir tout
 „l'effort de la cavalerie ennemie qui étoit
 „très nombreuse. C'est pourquoi il y jetta
 „encore toute sa cavalerie (17.) & comme
 „il n'y comptoit pas beaucoup, il plaça de-
 „vant elle sa cinquieme légion (18.) pour la
 „protéger, & l'entremêla de troupes armées
 „à la légère. A l'égard de ses archers, il
 „les répandit çà & là principalement sur les
 „ailes (19.) ”

On remarquera qu'on lit dans toutes les éditions: *In dextro cornu: XXX, XXIIX, XXIII, XIV, XXIX, XXVI. in media acie: Ipsum autem dextrum cornu &c.* En combinant les différences des manuscrits, avec

quod suum dextrum latus munitionibus adjuvabatur: sinistrum autem, equitatus hostium multitudini uti resistere posset, laborabat, eodemque omnem suum equitatum contulerat; Et, quod ei parum confidebat, præsidio his equitibus legionem V. præmiserat, levemque armaturam inter equites interposuerat. Sagittarios vario, passimque locis certis, maximeque in cornibus collocaverat.

l'objet & la marche de la narration de Hirtius, j'ai évidemment trouvé, que le texte avoit porté: *In dextro cornu* XXX, XXXIX: *in media acie* XXIII, XIV, XXIX, XXVI. *In media autem acie ipsum dextrum cornu*, & que la répétition immédiate d'*in media acie* avoit induit les copistes qui n'y entendoient rien à omettre ces mots entre les chiffres. On voit qu'en les remettant à leur place, tout est clair & offre un sens raisonnable. Il est à remarquer que dans le détail que fait Hirtius de la disposition des troupes à la bataille de Thapsus, la même répétition des mots *acies* a donné lieu aux copistes de faire une semblable méprise *).

De Bel. Afr.
Ch. 81.

César voyant l'infanterie légionnaire de Scipion, rangée sur une seule ligne d'un

*) Hirtius dit dans ce passage: *Ipse acie triplici conlocata, legione X, secundaque, dextro cornu; VIII & IX sinistro; oppositis V, legionibus in media acie. In quarta acie, ante ipsa cornu quinque cohortibus contra bestias collocatis.* Si vous en ôtez ces mots *in media acie* qui ne se trouvent dans aucune édition, le sens en est également obscur & embrouillé, comme il l'est dans le passage présent. Les commentateurs n'y ont pas fait attention. Cependant cette observation est très importante pour l'intelligence de la disposition de César qui par là sera claire pour tout autre que pour un Chevalier de La-Looz.

front fort étendu, jugea à propos de changer son ordre de bataille ordinaire, selon lequel l'armée étoit sur trois lignes, en étendant également son front, comme l'ennemi l'avoit fait, & en ne restant sur trois lignes qu'à sa gauche pour la garantir contre la cavalerie de Scipion, fort supérieure à la sienne. C'étoit là le but de tout ce remuement des cohortes que Hirtius expose d'une manière fort claire & fort circonstanciée, mais que le Chevalier de Lo-looz n'a pas compris comme on le verra d'abord en jettant les yeux sur son plan:

Quoique les Généraux Romains ne fussent pas esclaves d'une certaine méthode, qui leur fit composer leurs lignes & leurs corps de reserve d'un nombre déterminé de cohortes, on voit cependant qu'il y avoit des regles auxquelles ils se conformoient aussi souvent que les occasions n'exigeoient rien d'extraordinaire. Entraîné par Végèce, j'avois avancé dans mes mémoires que communément c'étoient les cinq premières cohortes de chaque légion, qui formoient dans les ordres de bataille la première ligne, que des cinq autres trois entroient dans la seconde ligne, & deux seulement dans la troisième ou dans le corps de reserve, & j'ai trouvé pour lors dans cet arrangement quelque con-

formité avec la pratique de la vieille milice, ou les Triaires qu'on plaçoit dans le corps de réserve, étoient de la moitié moins nombreux que ne l'étoient les soldats des autres classes. Mais au lieu de consulter Végèce, j'aurois plutôt dû suivre César dont l'ordre de bataille détaillé dans le récit qu'il fait lui même de sa campagne contre les Lieutenans de Pompée en Espagne, nous représente quatre cohortes de chaque légion dans la première ligne, & trois dans chacune des deux autres. Rien ne prouve mieux la vérité de cet arrangement que l'ordre de bataille même que Hirtius décrit ici, & dont on ne sauroit rendre raison qu'en l'admettant. Je dois l'idée de cette correction à la critique du Chevalier, bien que lui même n'en ait tiré aucun parti. Il étoit donc nécessaire de dresser un nouveau plan de cet ordre de bataille, pour que le lecteur aidé par les yeux, saisis sans peine la manière dont César l'a changé dans cette occasion.

L'armée de César disposée sur trois lignes avoit donc selon la description de Hirtius, avant le changement, quatre légions dans le corps de bataille, deux légions sur la gauche & deux sur la droite. *Habuit in sinistro cornu legionem IX, VIII, in dextro cornu XXX, XXVIII, in media acie XIII, XIV,*

XIV, XXIX, XXVI. Il y avoit ainfi de ces huit légions, trente deux cohortes dans la premiere ligne, vingt quatre dans la seconde, & autant dans la troisieme:

Voici comment Césâr s'y prit selon le récit de Hirtius pour changer cet ordre de bataille. Il ordonna dit-il, que l'aîle droite fut dans ce moment comprise dans le corps de bataille, *in media acie ipsum autem dextrum cornu*, ou que les huit cohortes de la premiere ligne de l'aîle droite (11.) fussent attribuées au corps de bataille. La même chose ayant lieu avec ces huit cohortes de la gauche (10.), il en résultoit que le corps de bataille formoit de cette maniere un front de trente deux cohortes, c'est à dire que ce qui formoit auparavant le front de toute l'armée rangée sur trois lignes, ne faisoit alors que le seul corps de bataille.

En poursuivant: *secundam aciem fere in earum legionum parte cohortium conlocaverat* il marque clairement que pour remplacer les cohortes de ces légions, qui avoient formé auparavant l'aîle droite, & qui étoient pour lors comprises dans le corps de bataille, il y fit passer celles de la seconde ligne pour composer de nouveau l'aîle droite de l'armée. (13.) Mais il ne dit pas qu'il y fit passer toute cette seconde ligne: *Secundam*

aciem fere marque-t-il expressement: car, comme pour garder la proportion entre le corps de bataille de trente deux cohortes, il n'en falloit que seize pour chaque aile, & qu'il avoit besoin de troupes pour fortifier sa gauche, ce qu'il dit dans la fuite nous fait voir, qu'il ne fit marcher à la droite que dix huit cohortes de cette seconde ligne (13.) & qu'il laissa les six autres à leur place sur la gauche de cette ligne (19.).

Pour former de la même maniere l'aile gauche, il se servit de sa troisieme ligne qui consistoit aussi en 24. cohortes, & en fit passer autant qu'il en falloit à la gauche de son corps de bataille (15.). *Tertiam autem aciem in sinistrum suum cornu contulerat.* Cette transposition des cohortes avoit pour objet le prolongement du front de sa bataille de façon que son corps de bataille qui avoit été auparavant de seize cohortes de front, se trouvoit être par ce moyen de trente deux, & que chaque aile au lieu de huit cohortes en avoit seize. Mais comme il s'étoit proposé en même temps de rester sur trois lignes à sa gauche par les raisons qu'a détaillées Hirtius, il vit qu'en plaçant les seize cohortes de sa troisieme ligne sur le front, de 24. cohortes qui y avoient été, il ne lui en restoit que huit qui

jointes aux six de la seconde ligne ne faisoient encore que quatorze cohortes. Il lui en falloit du moins dix huit pour laisser les trois légions ou les trois brigades de la gauche sur trois lignes (20.). Voici comme Hirtius dit qu'il s'y étoit prit *tertiâ autem aciem in sinistrum suum cornu contulerat, & usque ad aciei suæ mediam legionem porrexerat.* Ayant transporté sa troisième ligne à son aile gauche, il prolongea cette aile jusqu'à la légion qui partageoit la gauche de son corps de bataille (19.). *Acies sua* ne peut-être que relatif au *cornu sinistrum* qui a précédé. Il en résultoit donc que quatre cohortes, ou la moitié de cette ancienne gauche, étant encore attribuée à la nouvelle aile, il y en avoit pour lors vingt au lieu de seize, de sorte que César n'en ayant besoin que de seize dans la première ligne de sa gauche, disposa des autres quatre pour les joindre aux huit & aux six qu'on a vû lui être restées de la seconde ligne (19.). De sorte qu'il étoit en état de former à sa gauche selon son plan une seconde & une troisième ligne chacune de neuf cohortes, & *ita collocaverat, dit-il, uti sinistrum suum cornu triplex esset.*

Le corps de bataille ayant de cette manière souffert à sa gauche une diminution de

quatre cohortes, on en ôta quatre des dix huit qu'on a vû passer de la seconde ligne à la droite (21.) & on les attribua de ce côté au corps de bataille qui regagna par cet arrangement son premier front de 32. cohortes. Mais comme il n'y en eût pour lors que quatorze à l'aîle droite au lieu de seize, on y suppléa par quelques cohortes furnuméraires de nouvelle levée qu'on y fit passer. (14.) *Præterea ex tironum legionibus paucas adjecerat*, dit Hirtius.

En expliquant ainsi les paroles de l'auteur suivant leur vrai sens, on saisira aisément le nouvel ordre de bataille, qui bien qu'il se fut élargi aux dépens de sa profondeur, conserva pourtant toute sa force, aux endroits où on avoit à craindre la supériorité de l'ennemi. Les évolutions mêmes que les cohortes avoient à faire, étoient toutes d'une exécution très aisée. Je les ai exprimées dans le plan ci-joint, & on verra, en y donnant un peu d'attention, que les cohortes, marchant chacune par le chemin le plus court aux postes qui leur étoient assignés dans la ligne, n'avoient pas besoin d'une demi heure de temps pour changer l'ordre de bataille. Les camps des deux armées étant dans la plaine, & peu éloignés l'un de l'autre, César devoit être assez informé d'avance

de tous les mouvemens des troupes de Scipion, pour avoir le temps d'y conformer les siens.

Le détail que Hirtius fait du changement de cet ordre de bataille, donne lieu à une observation fort importante sur l'emplacement originaire des cohortes dans la ligne. Mon critique s'étoit persuadé que les cohortes étoient rangées en quinconce, comme les manipules l'avoient été dans la vieille milice, & que les intervalles entre les cohortes, étant égaux à leur front, celles de la seconde ligne n'avoient qu'à marcher en avant, & remplir les intervalles de la première, pour en former une ligne pleine, comme il prétend que César l'avoit aussi fait à Pharsale. Mais supposez cette opinion vraie, pourquoi César ne fit-il pas simplement avancer ici les cohortes de la seconde ligne, & remplir les intervalles de la première, pour mettre selon son plan la plus grande partie de ses cohortes sur une seule ligne? Pour lors celles de la troisième ligne n'auroient eû à faire ici que quelques mouvemens vers leur gauche, pour s'y placer sur deux lignes, derrière la gauche de l'armée. On voit cependant que pour parvenir à son but, César fit marcher les cohortes de la seconde ligne ainsi que celles de la

troisième, les unes par leur droite, & les autres par leur gauche pour aller aux ailes, & s'y aligner à la droite & à la gauche du corps de bataille. Les expressions *secundam aciem fere in earum legionum parte cohortium collocaverat, & tertiam aciem in sinistrum suum cornu contulerat, & ad aciei suae mediam legionem porrexerat*, ne permettent pas d'en douter; & il est très évident que les cohortes rangées en bataille ne gardoient pas plus d'intervalles entre elles, qu'il ne leur en falloit pour être distinguées, & pour donner aux troupes légères qui dévançoient souvent l'armée la facilité de se retirer derrière la ligne. J'aurai occasion dans la suite d'éclaircir encore mieux cet objet.

Mon critique croit faire des recherches d'antiquités militaires, lorsqu'il devine. Aussi pour s'en convaincre n'a-t-on qu'à observer, comment il choisit ses preuves. Pour prouver ici que les cohortes étoient rangées en échiquier, il en appelle à l'exemple de la bataille de Mantinée que Philopoemen gagna contre le Tyran Machanidas. Ayant découvert par le récit que Polybe fait de sa disposition, que le Grec qui vivoit du temps de l'ancienne milice, dispoisoit sa phalange dans l'esprit de l'ordonnance par manipules;

j'ai dit qu'il paroïssoit que ce Général pensoit à combiner par cette nouveauté les avantages de la légion avec ceux de la phalange. Mais les sections de la phalange dans la nouvelle disposition de Philopoemen, pouvoient très bien ressembler aux cohortes sans servir de preuve à M. le Chevalier de Lo-looz, que du temps de César celles-ci fussent encore rangées en quinconce avec des intervalles égaux à leur front.

Au reste il est hors de doute que mon critique n'a rien compris à tout le récit de Hirtius. Celui-ci dit expressément, qu'il n'y avoit que la gauche de César qui fut sur trois lignes, *uti finistrum suum cornu triples esset*, & le Chevalier prolonge la seconde & la troisième ligne jusqu'au delà du centre; & c'est le résultat de la mauvaise interprétation de ces mots: *ad aciei suae mediam legionem porrexerat*. Il soutient contre le sens le plus clair & le moins incertain du texte que *secunda* & *tertia acies* n'avoient de rapport qu'à l'aile droite; il interprète *extironum legionibus paucas adjecerat* par *il les faisoit soutenir par les légions de nouvelle levée*, comme si le mot seul d'*adjecerat* ne s'opposoit pas à une pareille signification. Ayant même attrapé dans quelque mauvaise édition la leçon imaginée par Ful-

vius Urfinus, & combattue par d'autres savans: *circa ipsum autem dextrum cornu*, au lieu d'*ipsum autem dextrum cornu*, il s'est mis dans l'impossibilité de se faire une idée des dispositions de ce grand Capitaine. Il hazarde à la fin lui même des corrections dans le texte qui ne trahissent que trop, le peu de connoissance qu'il en a. Ayant une fois avancé que César avoit douze légions, il s'est vû gêné par le nombre de huit dont Hirtius décrit l'emplacement dans l'ordre de bataille. Il a donc taché, en séparant les chiffres, d'en faire naître deux autres, sans penser, que, si ces corrections étoient justes, elles renverseroient l'ordre de la narration, & qu'à la bataille de Thapsus, où on voit paroître le même nombre de légions, il faudroit encore recourir à de pareilles corrections. Ne comprenant pas, pourquoi César avoit laissé trois légions au camp, il en raisonne à sa manière du ton d'un vieux Docteur, en tactique, tandis que Hirtius dit nettement qu'il n'y en avoit qu'une seule qui fut restée. Non obstant toutes ces incongruités il n'a pas laissé de dresser un beau plan de l'ordre de bataille des deux armées & de le garnir d'une double échelle de son invention, peut-être très bonne partout ailleurs, mais la plus impertinente & la plus

inutile qu'on puisse imaginer dans cette occasion.

Hirtius ayant exposé la disposition de César par rapport à son infanterie, rapporte aussi les arrangemens qu'il fit avec la cavalerie. On a vû qu'elle étoit tout au plus de deux mille neuf cens chevaux & par conséquent inférieure de beaucoup en nombre à celle de son ennemi. Cependant il la jeta toute à l'aîle gauche (16.) pour l'opposer à celle de l'ennemi, & plaça de gros pelotons d'archers, avec d'autres gens de traits derrière les intervalles des escadrons.

César qui ne pensoit qu'à assurer cette gauche qui étoit en l'air, contre les forces considérables que l'ennemi avoit sur sa droite, s'avisa ici, pour mettre sa cavalerie à l'abri d'être renversée & batuë, d'un expédient très remarquable, ce fut de la soutenir & de la protéger par toute la cinquieme légion qui étoit une de celles en qui il avoit le plus de confiance.

Si Hirtius dit *præsidio his equitibus legionem V præmiserat*, il faut méconnoître absolument l'usage des termes d'une langue pour soutenir que *præmittere* puisse signifier *mettre en arriere* comme le Chevalier le fait, & comme il l'exprime dans son plan & dans son exposé. Les *subsidia* dénotoient ordi-

nairement les troupes qu'on plaçoit en seconde ligne & en reserve; Le mot *præsidia* renfermoit déjà en lui même la signification d'un corps différent de ce qu'on appelloit *subsidia* *). Mais Hirtius pour ne pas laisser de doute sur la signification de ce terme, le détermine le plus clairement du monde par l'addition du mot *præmiserat*, *il mit en avant*. En conséquence du sens naturel de cette expression César plaça donc cette cinquieme légion devant sa cavalerie dans la vue de la protéger.

Il ne paroît pas non plus comme le croit mon critique qu'une telle position soit absolument contraire à l'idée qu'on doit avoir de l'habileté de César. Car il est certain que l'infanterie légionnaire tant qu'elle étoit postée, en imposoit si fort à la cavalerie, que celle-ci non seulement n'osoit l'entamer, mais qu'elle prenoit ordinairement la fuite, dès qu'elle la voyoit marcher à sa rencontre. L'histoire militaire de César en fournit plusieurs exemples. Supposez donc que les cohortes de cette légion se fussent postées par intervalles, en partie devant le front & en partie sur le flanc de cette cavalerie, (17.)

*) Festus; *præsidium est quod pro utilitate & salute alicuius auxiliû gratia præponitur: subsidium quod postpositum est ad subveniendum laborantibus.*

position que le sens du terme *præsidio præmiserat* n'exclut pas, qui doutera que par ce moyen César ne balançât la supériorité de la cavalerie de l'ennemi? Si à Pharfales les six cohortes destinées au même but se trouverent à l'extrémité de l'aîle de l'infanterie, on ne sauroit en conclure, qu'elles fussent placées ici de la même manière.

Mon critique veut que la légion fut rangée en trois lignes derrière la pointe de l'aîle de la cavalerie. Mais un tel emplacement ne fut-il pas même manifestement contraire au texte, ne paroît-il pas évident que cette infanterie rassemblée en trois lignes l'une derrière l'autre & par cela même embarrassée dans ses mouvemens, eut encore gêné ceux de sa propre cavalerie. Nos bons tacticiens craignant comme les anciens, la malheureuse influence que la cavalerie battue à l'une ou à l'autre aîle, a nécessairement sur le sort d'une affaire, ont proposé l'emplacement de quelques bataillons disposés en carré sur les flancs de la cavalerie. On connoît à cet égard l'idée du Maréchal de Puysegur conforme en tout à la disposition que César fit ici. L'infanterie légionnaire plus solide & plus propre à résister à la cavalerie que ne l'est la nôtre, remplissoit toujours avec un pareil emplacement les vûes des Gé-

néraux, de forte que rien n'est si superflu que le raffinement du Chevalier qui assigne à cette cinquieme légion un poste tout différent de celui qu'indiquent les paroles expresses du texte.

Hirtius dit que César distribua indifféremment sur tout le front de la bataille & principalement aux ailes, des postes à ses archers. *Sagittarios varie passimque, locis certis, maximeque in cornibus conlocaverat.* Scipion ayant placé ses éléphants aux ailes de son infanterie. (6.) César leur opposa de ce côté les archers, qui combattoient contre ces animaux à peu près avec les mêmes armes & de la même maniere que les Vélites du temps de l'ancienne milice. Lorsque les anciens Généraux avoient de pareils animaux en tête, ils avoient la maxime d'écarter de leur rencontre, autant que cela se pouvoit, leurs lignes d'infanterie. Le grand Scipion & d'autres Généraux de ces temps qui rangoient le plus souvent leurs armées par manipules en quinconce, changoient dans ces occasions leurs dispositions, & plaçoient leurs manipules directement les uns derriere les autres pour se ménager dans leurs lignes des vuides, au travers des quels ils tachoient de chasser les éléphants jusques derriere l'armée. Il est donc assez vraisem-

blable que César laissa également ici ces intervalles tant entre ses retranchemens & sa droite que du côté de sa cavalerie, & qu'il les remplit seulement de ses archers, ce que Hirtius exprime: *sagittarios maxime in cornibus collocaverat*. J'explique ainsi pourquoi je ne place pas dans mon plan, ces archers devant la droite & la gauche de l'infanterie comme mon critique l'a fait.

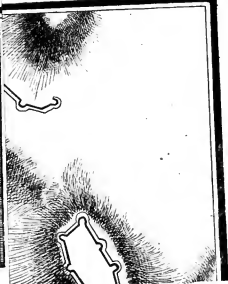
Les deux armées rangées en bataille, se trouverent en présence l'une de l'autre à une distance de 300. pas, & n'étoient séparées que par le ravin dont on a parlé. Tout mouvement que les troupes auroient fait de part & d'autre pour le franchir & pour en venir aux mains, eut été fort dangereux. Hirtius dit expressément que cette raison suffisoit pour faire renoncer César à toute l'idée d'attaquer l'ennemi. *Præterea hæc quoque eum causa tardavit, quod erat locus quidam perimpeditus ante aciem Scipionis, quem suis impedimento ad ultro concurrendum fore existimavit.*

Il arriva donc qu'on fut à se regarder depuis le lever du soleil jusques vers les quatre heures du soir, sans rien entreprendre. Ce ne fut qu'au moment qu'on alloit se séparer que la réserve de Scipion composée de la cavalerie, des Numides & d'autres troupes

légeres (19.) fit quelques mouvemens en avant, en s'approchant de côté du quartier que César avoit eü sur la montagne (4.). Je ne fais ce qui a engagé mon critique à dire qu'en faisant ce mouvement, cette cavalerie auroit passé assez près de la pointe de l'aîle de César pour lui prêter le flanc. On n'a qu'à comparer le récit de l'auteur avec mon plan pour s'appercevoir qu'elle n'avoit à passer ni ravin ni marais pour s'avancer du côté du camp dont Hirtius parle, & que loin de prêter le flanc à la pointe de l'aîle de César, ce fut une petite partie des troupes de celui-ci qui, comme l'historien le dit expressément, franchit le marais pour la joindre. J'ai rendu raison dans mes Mémoires de toutes les circonstances de ce terrain, dont le Chevalier ne s'est écarté, que pour brouiller les idées les plus claires & les plus nettes que nous a données Hirtius de cette journée.



T₂ IV.





CHAPITRE XII.

*De la maniere dont les Romains comp-
toient les heures du jour, & du rap-
port des époques exprimées dans les
commentaires de César avec le calen-
drier réformé.*

Rech. d'An-
tiq. Mil. III.

Le Chevalier de Lo-looz cherchant avi-
dement dans mon analyse de la cam-
pagne de César en Afrique quelque nouveau
sujet de critique, a trouvé à sa grande satis-
faction sans doute, qu'en parlant de l'expé-
dition de César à Zeta en Afrique, j'avois
dit que ce grand homme, étant parti le matin
à quatre heures & revenu au camp à sept
heures du soir, avoit employé treize heures
à cette expédition. Il ne falloit que comp-
ter les heures écoulées entre ces deux termes
pour s'appercevoir qu'on doit lire quinze au
lieu de treize heures, & je suis persuadé que
tout lecteur tant soit peu indulgent se seroit
contenté, de ne relever en cela qu'une faute
d'inadvertance, ou même d'impression très
aisée à corriger. Mon critique trop char-
mé de sa découverte n'a pas jugé à propos
de m'en faire grace. Il fait les frais de tren-
te six mortelles pages remplies de tout ce
qu'il fait & ne fait pas de géographie, d'his-
toire & d'astronomie pour prouver que Cé-

De Bel Afr.
Ch. 62. &c.

far employa quinze de nos heures à cette course, que ce ne fut point à quatre heures du matin mais à trois qu'il partit, & qu'il revint à six heures & non à sept.

On fait que les Romains régloient leurs jours & leurs nuits, sur le lever & le coucher du soleil, que les jours étant plus longs en été qu'en hyver, leurs heures qui étoient toujours la douzieme partie du jour, devoient par conséquent augmenter & diminuer dans leur durée, selon le temps que le soleil restoit sur l'Horizon, & que ce n'étoit qu'au temps des équinoxes, où le jour artificiel est égal à la nuit, que les heures du jour & de la nuit étoient égales entr'elles. On fait encore que les Romains partageoient le jour & la nuit en quatre parties égales, chacune de trois heures, & que les quatre parties de la nuit étoient appellées les quatre veilles, que minuit dans toutes les saisons, étoit au commencement de la troisieme veille, ainsi que midi, au bout de la fixieme, & au commencement de la septieme heure du jour.

S'il importe donc de savoir au juste, à quelle heure du jour répond selon notre maniere de compter, telle heure indiquée par l'auteur ancien, il faut connoître la date de l'événement, & la combiner avec la latitude du lieu où il est arrivé, pour trouver à quelle

quelle heure, le soleil s'y leve ce jour là, & combien de temps il reste sur l'horizon. Mais comme cette guerre d'Afrique se fit précisément dans l'année de confusion, & que les dates marquées par Hirtius ne répondent pas à l'ordre des jours de nôtre calendrier réformé, je m'étois dispensé, en écrivant mes mémoires, de faire pour lors de longues recherches sur ce sujet, croyant avoir suffisamment satisfait à la curiosité des lecteurs, en leur marquant la durée de l'expédition, puisqu'au fond il importoit fort peu que César fut parti de son camp une heure plutôt ou plus tard.

Ayant donc marqué ainsi & seulement au hazard les heures du départ & du retour de César, le Chevalier s'est donné la peine d'éplucher tous ces manques de précision, & a remarqué que *déterminant à quatre heures du matin le commencement de la quatrième veille, j'ai dû sentir que chaque veille étant une des quatre parties aliquotes de la nuit entière, il falloit que la nuit comme au solstice d'hyver fut de seize heures, & qu'ainsi le soleil s'étant couché à quatre heures, la première heure de nuit ne peut être par conséquent la septième heure du soir de notre horloge.* Cette remarque est fort juste, & quoique je puisse dire que ce

né fut pas proprement au commencement de la première veille que César décampa, j'aime mieux me rendre au raisonnement de mon critique, & avouer ma méprise. J'avoue encore, qu'ayant varié dans un endroit de mon analyse dans la réduction des milles Romains à la mesure de nos lieues, j'ai manqué de justesse, & que j'aurois mieux fait de conserver la mesure de mille pas Romains, employée par l'auteur latin & dont Mr. d'Anville a déterminé l'étendue avec toute la précision possible.

Mon critique en se bornant à ces réflexions auroit consulté les intérêts de sa gloire, dont il paroît si avide; mais sentant le peu d'importance de sa critique il s'efforce d'intéresser le lecteur par l'exposé d'une nouvelle opinion sur un objet qui de tout temps avoit donné de l'occupation aux littérateurs. *Puisse le vœu de mon cœur, dit-il exciter le zèle des savans à me faire part des lumières qui me manquent pour les parties que je vais discuter!*

Le précis de son paradoxe est, que César & Hirtius, en marquant les dates de certains événemens arrivés du temps du vieux calendrier, les avoient changées & ramenées dans leurs écrits à l'ordre des jours établi dans le calendrier réformé. Il seroit d'une grande

importance pour toute la chronologie, que cette découverte fut fondée, mais malheureusement, on n'en a jamais fait qui le soit moins que celle-ci.

Mon critique, raisonnant sur le temps où César écrivit ses commentaires, condamne l'opinion d'Ablancourt qui s'imaginait que César écrivoit chaque soir ce qui s'étoit passé pendant la journée, & prétend avoir des preuves bien convaincantes, que ce ne fut qu'après avoir terminé la guerre, ou comme le dit par une licence plus que poétique l'habile Chevalier, après avoir *fermé le temple de Janus* que César prit la plume. Ses preuves sont telles qu'il ne faut que les rapporter pour en faire sentir la foiblesse. Hirtius après avoir dans sa préface du huitième livre des guerres des Gaules exalté la dignité & l'élégance des commentaires de César, dit qu'on auroit bien plus sujet de les admirer, si on savoit comme lui, avec quelle facilité & en combien peu de temps, il les avoit composés. Il y ajoute au sujet de l'histoire qu'il fit lui même des guerres d'Alexandrie & d'Afrique, qu'il tient de la bouche même de César les événemens qu'il va rapporter. *Et n'est-ce pas*, dit mon critique, *une preuve incontestable, que César n'a écrit ses commentaires qu'après avoir*

mis fin à la guerre? Je n'ai pas assez de fatigue pour sentir la conséquence & la force de cet argument.

César vainqueur de tous ses ennemis fit son entrée à Rome au mois d'Octobre, & célébra dans le même mois son dernier triomphe pour la victoire remportée sur les enfans de Pompée. Assassiné déjà le quinze de Mars de l'année suivante, à peine y avoit il cinq mois qu'il jouissoit du fruit de ses victoires. Il fut dans cet espace de temps plus occupé que jamais; mais supposez qu'il eût encore eû le temps de rédiger ses commentaires, pourquoi en rompant le fil de sa narration à la fin du septieme livre de la guerre des Gaules, & en le reprenant avec la guerre civile, auroit-il donné lieu à Hirtius de remplir cette lacune? & celui-ci ne marque-t-il pas lui même l'intervalle de temps qui s'écoula entre la publication des écrits de César, par les mots suivans; *Commentarios non comparandos superioribus atque insequentibus eius (Cæsaris) scriptis contexui?*

Rien ne démontre cependant plus clairement la fausseté de l'opinion de mon critique que le témoignage de Cicéron, qui dans son *Brutus*, livre composé avant les guerres civiles, parle déjà des commentaires de César comme d'un ouvrage qui depuis longtemps

étoit entre les mains des curieux & faisoit l'objet de leur admiration. Lorsque Pol-
 lion dit que César n'avoit pas mis dans ses
 narrations l'exactitude & la bonne foi néces- Sueton
Ces. 36.
 faire, sur tout dans celles qui regardent les
 actions des autres, & lorsqu'il ajoute qu'il au-
 roit sans doute encore revu & changé quel-
 que jour ses commentaires, il paroît assez
 par le jugement que ce Romain en porte,
 que César ne les avoit pas composés pendant
 les cinq derniers mois qu'il passa avant sa
 mort à Rome, comme se l'est persuadé mon
 critique.

Il est très vraisemblable que ce fut à la
 fin de chaque campagne, que César écrivit
 les événemens qui s'étoient passés. Aussi
 chaque livre contient il l'histoire d'une cam-
 pagne, & il est bien décidé que l'ouvrage n'a
 pas paru à la fois. Le fait est incontestable
 puisque, quand Cicéron représente Brutus par-
 lant favorablement de cet ouvrage, ce ne
 peut-être qu'avant, ou tout au plus au com-
 mencement des guerres civiles, & dans le
 temps où les trois livres de ces guerres n'a-
 voient pas pû encore voir le jour.

Mon critique s'est imaginé, qu'il falloit
 nécessairement faire écrire à César ses com-
 mentaires après la réforme du calendrier qui
 se fit dans l'année qui précéda sa mort, pour

rendre vraisemblable l'opinion que les dates qui y sont marquées, étoient déjà réformées sur ce nouveau calendrier. C'est d'après cette combinaison qu'il s'écrie: *Peut-on admettre que César qui par la noble émulation d'atteindre à un mieux, n'avoit en aucun temps de sa vie regardé au dessous de lui les détails utiles, eût de propos délibéré inséré des erreurs grossières dans les époques, de ses commentaires, tandis que la précision & l'exaétitude dépendoient entièrement de lui? Croit-on que dans un histoire qu'il destinoit à l'instruction de la jeunesse Romaine, il eût voulu l'égarer par un renversement total des saisons & du cours des astres? Mes prédécesseurs, ajoute-t-il, n'ont pas fait attention à la foule d'absurdités & d'opérations inconcevables qui procèdent de l'infidélité des époques.*

Croiroit-on bien qu'un homme capable d'écrire de pareilles choses ait jamais lu les commentaires de César? Car qui n'a pas remarqué que César dans tout le cours de cet ouvrage n'y cite tout au plus que trois fois les dates d'après le calendrier? Il paroît même assez que la confusion de celui qu'on suivoit pour lors, fit qu'il aimât mieux caractériser par les saisons, par les équinoxes, les solstices, & les moissons,

le temps dont il avoit à parler, que citer les dates incertaines du calendrier, ainsi que l'a fait Hirtius en continuant ses commentaires. Il importoit donc bien peu que l'automne ou le printemps commençât à Rome selon le calendrier de cette année, un mois ou deux plutôt ou plus tard, & que les jours des solstices & des équinoxes n'y fussent pas à leur place. La jeunesse de Rome & la postérité ne pouvoient s'y méprendre, ni méconnoître les époques ordinaires des saisons ou de la recolte, par lesquelles, César sans recourir à d'autres dates, détermine le plus souvent, comme on l'a dit, celles de ses expéditions.

Voyons cependant si celles qu'on trouve dans deux ou trois endroits de ses commentaires, peuvent être rapportées au calendrier réformé, ainsi que le Chevalier s'imagine l'avoir prouvé. César dit au commencement de son premier livre des guerres civiles, que le signal de la guerre étant donné par le Senatus-consulte du VIII^{me} avant les Ides de Janvier, il partit peu à près de Ravenne & commença ses opérations. Ce jour énoncé, le 6. Janvier du vieux calendrier, étoit réellement dans l'année solaire le 17. de Novembre. Je ne veux pas répéter ici les preuves incontestables de cette époque dé-

duite de toute la suite des événemens, comme on le verra dans mon journal *des événemens arrivés les quatre dernières années avant la réforme du calendrier*. Mais je me bornerai à un seul argument qui bat d'abord en ruine la singulière hypothèse de mon critique, savoir que cette même date du Senatus-consulte, & celles des événemens qui l'avoient suivi, se trouvent plus d'une fois énoncées dans les lettres de Cicéron. Le Chevalier ne dira pas, à ce que j'espère, que César a fait réformer les dates de ces lettres, & celles qui se trouvent dans les livres des autres historiens. Mais peut-être, repliquera-t-il, que pour ne pas altérer la date d'un acte aussi solennel que ce Senatus-consulte, il l'a laissé subsister en cette occasion, & qu'il l'a changée dans d'autres. On trouve heureusement encore dans l'histoire de l'année suivante le jour de son départ de Brendes pour l'expédition de la Thessalie marqué par les veilles de Nones de Janvier: *Pridie nonas Januarias naves solvit*.

Epist. famil.
Lib. XVI.
ep. 2.

De Bel.
Civ. I. 6.

César ayant gagné le lendemain les côtes de la Grece dépêcha bientôt Vibullius pour faire à Pompée des propositions de paix & d'accommodement. Vibullius, dit César, rencontra Pompée dans la Macédoine, lorsqu'il étoit en marche avec ses troupes pour

occuper les quartiers d'hyver qu'il s'étoit proposé de prendre à Apollonie & à Durazzo. Supposez que cette veille des Nones de Janvier ou ce 4. de Janvier fut une date du nouveau calendrier, ne trouveroit on pas étrange que Pompée qui n'avoit aucune raison de tenir la campagne en hyver, se fut arrêté dans la Macédoine jusqu'à la mi-Janvier, temps où Vibullius le rencontra, avant de se mettre en chemin pour prendre ses quartiers d'hyver? Admettez que ce 4. de Janvier étoit proprement dans l'ordre des jours selon le cours du soleil le 5. de Novembre de l'année passée, comme je l'ai montré dans mon journal, & on verra que c'est précisément la saison où les armées cessoient de rester sous les tentes; que la circonstance dont il s'agit ici, y est très analogue, & que César n'a certainement pas accommodé cette date au calendrier réformé.

On fait aussi par le détail même de cette campagne, qu'il s'écoula trois mois pour le moins, avant que César entreprit d'enfermer Pompée dans ses établissemens près de Durazzo, on fait encore que les deux armées séjournerent près de quatre mois aux environs de cette ville, & que depuis qu'elles les quitterent, il se passa près de trois semaines jusqu'à la bataille de Pharsales. César dit expressément que s'étant avancé du côté de

Pharfales, il y prit son camp dans une plaine fertile où le bled étoit presque mûr & prêt à être moissonné. C'est dans le courant du mois de Juin qu'on fait la recolte en Thessalie. Ainsi le Chevalier n'a qu'à calculer ces sept mois & demi passés depuis son débarquement jusqu'au jour de la bataille au mois de Juin, temps de la moisson, pour se convaincre que ce 4. de Janvier ne pouvoit être qu'une date du vieux calendrier, qui dans cette année précéda de 58. jours celle du nouveau.

Ce n'est que relativement à ces deux occasions que César dans les trois livres des guerres civiles a marqué le jour du mois. Le Chevalier ne les a pas alléguées; il s'appuye principalement sur ce qu'il est dit dans le premier livre des guerres des Gaules, que les Suisses ayant pris la résolution d'abandonner leur pays, s'étoient donné rendez-vous le 28. de Mars sur les bords du Rhône, & qu'à ce jour marqué ils avoient mis le feu à leurs habitations, & à toutes leurs denrées, n'emportant de vivres que pour trois mois. Il prouve ensuite avec une prolixité étonnante & avec tout l'apparat de son savoir, qu'il est impossible que ce 28. de Mars, auquel César dit, que les Suisses fixerent ce jour de leur départ *puisse être rétrogradé jusques vers le milieu*

de Janvier, comme cela seroit, si les dates citées dans les commentaires étoient du stile de Numa.

Pour mettre le lecteur au fait de l'objet de sa dissertation, il entreprend de lui donner une idée de l'ancien calendrier, & des causes de son désordre. Mais il s'en acquitte de maniere que tout lecteur tant soit peu instruit n'hésitera pas un moment, en lisant son exposé, à lui refuser absolument le droit de raisonner sur cette matiere, du moins celui de proposer des problemes aux savans. Il est connu que pour rapprocher l'année lunaire de l'année solaire, on intercaloit alternativement de deux en deux ans un mois de 22. & de 23. jours. Je ne fais ce qui a engagé le Chevalier à ne placer ce mois de 23. jours que dans la fixieme année. Mais ce n'étoient pas ces mois intercalaires, qui donnoient lieu à la confusion, c'étoit ce jour qui excédoit dans le vieux calendrier de Numa l'année solaire, & qui étoit cause que d'année en année le premier jour de l'an tomboit dans le mois de l'année suivante, & renversoit ainsi tout l'ordre des saisons, en passant successivement d'un mois à l'autre. Les Pontifes étoient chargés du soin d'y remédier de temps en temps par des intercalations extraordinaires; mais on fait ce que Suetone,

Dion, Macrobe, Censorin & tant d'autres auteurs disent de l'abus qu'ils en faisoient pour prolonger & pour raccourcir les années selon leur caprice, ou selon leurs vûes d'intérêt & de politique. Voilà ce que le Chevalier de Lo-looz auroit dû expliquer pour mettre le lecteur au fait des causes de cette singulière discordance de l'année Romaine avec l'année solaire, dont l'histoire offre quelquefois des exemples.

D'après ce détail, dit-il, il est évident que le calendrier de Numa en l'année que César en fit la correction ayant avancé de 90. jours, il auroit fallu rétrograder de 78. à 79. jours pour avoir une époque qui correspondit au calendrier Grégorien, en sorte que le premier des calendes de Janvier du vieux stile n'étoit que le 14. Octobre du nouveau. Rien n'est moins évident que cette supputation qui a induit en erreur Calvisius, Usserius & d'autres, & on pourra voir dans ma dissertation sur l'année Romaine les raisons invincibles qui avoient déjà autrefois engagé Dion Cassius à réduire les jours qui faisoient la différence des deux calendriers au nombre de 45. jours.

Mais supposez qu'il y eut ces 67. jours à intercaler dans l'année de confusion, c'est à dire l'an 708. de la fondation de Rome,

pour faire accorder l'année Romaine avec l'année solaire; qui garantira à mon critique, que ce fut encore ce même nombre de jours, qui en 696. lorsque les Suisses firent cette expédition, altéra l'année? Les Pontifes dont les intrigues donnoient lieu à ces désordres, ne pouvoient-ils pas avoir fait des changemens dont l'effet eût été de rapprocher les jours de leur véritable place? Mr. de la Nauze l'a prouvé incontestablement dans sa savante dissertation sur l'année Romaine, & quoique je ne sois pas d'accord avec lui sur les causes de ces variations, je n'en reconnois pas moins la vérité du fait. Ainsi il est incontestable qu'en 700. le calendrier Romain ne différoit plus que de sept ou de huit jours, de celui que César établit dans la suite. Cicéron marque à Atticus que son frere Quintus, & César même lui avoient écrit d'Angleterre, que ce seroit le 6. avant les calendes d'Octobre ou le 25. de Septembre qu'ils repasseroient la mer avec la flotte. Comme César dit dans ses commentaires, qu'il se mit en mer peu de jours avant l'Équinoxe *), il est manifeste que la différence du 20. de Septembre qui étoit le jour de l'Équinoxe au 25. du même mois qui est celui dont

Mém.
d'inser.
T. XXVI

Lib. IV.
ep. 17.

De Bel. Gal.
Lib. V.
Ch. 23.

*) *Ne anni tempore a navigatione excluderetur quod æquinoctium suberat.*

il est fait mention dans la lettre de Cicéron, n'étant que de cinq jours, les jours du calendrier Romain ne s'éloignoient pas dans cette année, de plus de sept à huit jours de ceux du calendrier réformé dans la suite.

Comme ce ne fut que de quatre ans que l'émigration des Suisses précéda l'expédition de César en Angleterre; il n'y a rien qui nous autorise à croire, que les deux années de 696. & de 700. différassent, de plus de quatre jours, qui dans chaque année excédoient, comme on l'a dit, l'année solaire. Cette circonstance & bien d'autres qui concourent à prouver le rapport des mois Romains de l'an 696. avec les mois de l'année Julienne montrent assez, que tout le long & pompeux raisonnement de mon critique sur l'impossibilité d'une émigration générale des Suisses au cœur de l'hyver est inutile & entièrement superflu.

Mon critique dit à la vérité, qu'il n'est pas même problématique que les dates qu'on trouve dans les livres de Hirtius, ne soient toutes du nouveau stile, ayant écrit son histoire après la mort de César, & lorsque son calendrier Julien étoit suivi dans tout l'empire Romain. Mais le Chevalier décide encore ici d'une chose qu'il ne connoit pas, & parle en homme qui a manqué de toutes les piéces

nécessaires pour instruire le procès. J'avois observé dans mes recherches de chronologie, que même dans les Fastes qu'on dressoit après la réforme de l'année, on conservoit les anciennes époques du calendrier Romain, & que les jours consacrés aux jeux solennels établis en l'honneur des victoires que César avoit remportées, étoient toujours les dates du vieux stile qu'on n'a pas jugé à propos de corriger dans le calendrier réformé. On verra encore, que Hirtius n'a pas voulu réduire les époques des événemens dont il fait le récit à l'ordre des mois du nouveau calendrier, comme le Chevalier a prétendu prouver qu'il l'a fait.

Ayant trouvé dans Calvisius que l'année qui précéda la réforme du calendrier avoit commencé avec le 14. d'Octobre, il a bonnement donné la même date au premier jour de toutes les années qui précéderent celle-ci. C'est ainsi, qu'après s'être créé à lui même ce fantôme, il se met à le combattre & démontre fort au long que César étant parti le 30. de Decembre & ayant employé quarante jours à une expédition d'hiver contre les Gaulois revoltés, cette date du 30. Decembre ne sauroit être du vieux stile, vû que le temps qu'il fait ordinairement le 14. d'Octobre, ou le jour qui

De Bel. Gal.
VIII. 3.

doit correspondre selon la supposition de Calvilius à cette date, jusqu'au 23. Novembre n'est pas analogue selon la description qu'en fait Hirtius, à ces *brumalibus diebus & intolerandis frigoribus*; à ce froid insupportable des jours du solstice. Mais comme il est assez constaté par des calculs vrais & exacts, qu'en 703. lorsque César fit cette course d'hiver, le jour du nouvel an tomba selon le vieux stile au 10. de Novembre, on s'apperçoit aisément, qu'il étoit pour lors dans l'ordre des saisons, que le temps fut depuis ce jour jusqu'au 20. de Decembre, tel que l'auteur le caractérise.

Il est même à remarquer que la suite des événemens confirme de la maniere la plus convainquante la vérité de cette date. César étant revenu de sa course, se remit de nouveau en marche au bout de dix huit jours, & fit une invasion dans le pays des Carnutes. Les habitans s'étant enfuis, il mit ses troupes en quartier de cantonnement dans la ville de Gennabum, ne voulant pas, à ce que dit Hirtius, exposer ses foldats aux frimats & à l'horrible temps qu'il faisoit alors. *Cæsar erumpentes eo maxime tempore acerrimas tempestates quum subire milites nollet.* En comptant les jours selon le vieux stile, César retira ses troupes à Gennabum à
peu

peu près dans les premiers jours de Février, qui étoient la vraie saison de ce que Hirtius nomme *acerrimas tempestates*, au lieu que le calcul de mon critique conduit ces événemens fort avant dans le mois de Mars, dont les giboulées ne répondent pas à l'expression de Hirtius.

Cette discussion suffit pour faire voir le peu de solidité des argumens du Chevalier. Il me reste à parler des dates alléguées dans l'histoire de la guerre d'Afrique, & de leur prétendu rapport avec le calendrier Julien. C'est proprement l'objet le plus important de tout le raisonnement du critique, dont le but est de justifier les reproches qu'il me fait, & auxquels le public doit le beau dessein de l'hémisphère céleste dont il a embelli son ouvrage, ainsi que son admirable dissertation d'Astronomie sur les Pleyades.

Lorsque César de retour de ses glorieuses expéditions en Grèce, en Egypte & en Asie, se prépara en Italie à la guerre que les débris du parti Républicain lui avoient suscitée en Afrique, le grand Aruspice l'avertit solennellement, de ne pas passer la mer avant le solstice d'hiver; s'il ne vouloit s'exposer à de plus grands revers. Mais César audessus de toute superstition hâta ses préparatifs avec toute la diligence imaginable, &

Lib. II. de
Divinat.
Ch. 24.
Minucius
Ch. 29.

transporta la plus grande partie de ses troupes, de la Sicile en Afrique longtemps avant le solstice & le temps fixé par l'haruspice.

Cicéron nous rapporte cette circonstance, & après lui Minucius Felix & plusieurs autres auteurs. Consultant cependant l'histoire de Hirtius, sur le jour de l'embarquement de César, on voit que ce fut le VI^{me} avant les calendes de Janvier ou le 25. de Decembre, & que ce jour étant rapporté selon l'hypothèse de mon critique au nouveau calendrier Julien, César se seroit mis en mer cinq jours après le solstice. Cicéron quoique contemporain auroit donc dit une fausseté eû égard à un fait que personne ne pouvoit ignorer. Mais admettant que Hirtius n'a pas corrigé la date pour la conformer au nouveau stile, on verra que ce 25. Decembre répond au 31. d'Octobre, & que César passa en Afrique près de sept semaines avant le solstice d'hyver, ainsi que tous les auteurs l'affurent. Cet argument suffiroit seul pour faire rejeter le singulier paradoxe du critique.

Mais j'y en ajouterai encore un autre aussi fort & aussi convaincant que celui-ci. C'est qu'on lit dans les lettres de Cicéron, dans Dion, Appien, Plutarque &c. que César se hâta si fort de porter la guerre en Afrique, qu'il quitta même Rome avant la fin de

l'année. Hirtius dit qu'il arriva déjà le 20. de Decembre à Lilybée en Sicile. Mais le vrai jour du nouvel an tombant dans cette année de confusion, selon le système du Chevalier, dans le mois de Mars, ne s'ensuivroit il pas que Hirtius seroit en contradiction avec tous les auteurs de l'antiquité, supposez que les dates qu'il allégué, fussent du nouveau stile? Telles sont les incongruités qu'on risque d'avancer, lors qu'on s'ingère à faire le savant & le docteur dans des matieres dont on n'a que des idées confuses.

Mon critique auroit du se défier de son hypothèse, en réfléchissant à la difficulté qu'il trouvoit à concilier les époques rapportées au nouveau stile, avec la suite des événemens & avec les caractères des temps que Hirtius marque quelquefois. Cet auteur dit Ch. 47. qu'après la retraite des Pleyades il s'éleva pendant la nuit un furieux orage mêlé de grêle & de pluie, qui mit sur les dents l'armée de César dépourvue de tentes & d'autres commodités. Personne n'a jamais douté de ce que les anciens ont entendu par le lever & le coucher des Pleyades. Ovide, Plin, Columelle, Végèce & une foule d'autres auteurs nous marquent qu'on regardoit la premiere apparition de cette constellation, comme le signe, ou même comme la cause

du beau temps, ainsi que sa révolution ou le moment auquel elle disparoissoit, comme le présage des tempêtes & du mauvais temps. Pline met le lever des Pleyades au X. du mois de Mai & leur coucher au XI. de Novembre quarante quatre jours après l'équinoxe. On voit aussi ces deux dates marquées dans plusieurs exemplaires d'anciens calendriers, par le lever & le coucher des Pleyades. *Vergiliarum* ou *Pleyadum occasus*, & *signum Pleyadum confectum*, étoient dans la langue latine des synonymes & signifioient constamment le coucher de ces astres, ou le terme de leur révolution. Personne n'y a cherché finesse, & n'a douté du sens précis de ces termes, que tant d'auteurs & les calendriers mêmes avoient si clairement déterminé. Mais mon critique remarquant que l'époque du coucher des Pleyades fixée par les anciens au XI. de Novembre, détrui-soit de fond en comble sa découverte de la réduction des dates au nouveau stile dont il vouloit faire honneur à Hirtius, ramasse toutes ses forces pour prouver contre Pline & contre tous les anciens auteurs que *signum Pleyadum confectum* étoit d'une signification différente de *Pleyadum occasus* & que le dernier terme dénotoit seulement le coucher cosmique des Pleyades, & l'autre leur coucher

Hélioque. Ayant ajouté à son livre pour plus d'éclaircissement un hémisphere très bien dessiné, il récite ensuite sa très longue & très détaillée leçon d'Astronomie, pour démontrer que la tempête dont Hirtius parle en bon Astronome, arriva réellement le 20. de Février où les Pleyades auroient cessé d'être visibles, au lieu du 4. de Decembre, vrai jour de cet événement constaté par un calcul juste & exact du rapport de l'année Romaine avec l'année solaire, & surtout analogue au temps que l'antiquité assigna toujours à la révolution de ces astres. Comme mon critique dit lui même qu'il ne fait d'Astronomie que ce qu'il seroit honteux d'en ignorer, je me dispense de suivre sa démonstration, qui d'ailleurs peut-être fort juste, sans que cela prouve que Hirtius se soit écarté de la maniere ordinaire de parler, & qu'il ait ramené les dates des événemens à l'ordre des jours fixé dans le nouveau calendrier Julien. Au reste les preuves historiques que j'ai alléguées, montrent évidemment que tout cet étalage d'Astronomie de mon critique est des plus déplacés.

Je pense qu'on ne doutera pas après ces discussions, que le probleme du Chevalier de Lo-looz destitué de toute vraisemblance ne soit une chimere, qui ne peut naître que

V Mr. de la
Nauze dist.
sur l'année
Rom. Tom.
XXVI.
p. 258. des
Mém. des
Inscr.

dans la tête d'un homme qui n'entend rien à ces matieres. Il en résulte que tout son raisonnement de la durée de l'expédition de Zeta est aussi précaire & mal combiné que le paradoxe sur lequel il l'a fondé. Hirtius dit clairement que César se mit en marche quelques jours avant la revue générale de son armée qui se fit le XII. avant les calendes d'Avril vieux stile, jour qui réduit au nouveau calendrier revient au 12. de Fevrier, & précède ainsi de plus d'un mois la date supposée par mon critique. Je ne fais pas non plus ce qui l'a engagé à prendre sur la foi de Mercator, Zerbi pour l'ancienne ville de Zeta, sans s'informer, si jamais il a existé ou s'il existe encore un endroit de ce nom. C'est par les observations de Mr. Shaw savant voyageur Anglois, qui le livre de Hirtius à la main, a débrouillé sur les lieux les positions des anciennes villes, dont il est fait mention dans l'histoire de la guerre d'Afrique, qu'on sait à présent que l'endroit qui remplace aujourd'hui l'ancienne ville de Zeta, est Menzil dans le royaume de Tunis du côté du Golfe de Hamamet, au 35. degré 36. minutes de latitude. Avec les notions de la vraie position de Zeta & de la date de l'événement, on peut assurer avec certitude que le soleil se leva ce jour à 6 $\frac{1}{2}$ heures & qu'il se

Lib. I. ch. 5.

coucha à 5 $\frac{1}{2}$ heures, par conséquent le jour n'étant que de XI. heures, que César partit le matin à peu près à trois heures & un quart *quarta vigilia* & qu'il revint au camp vers 6 heures & demi du soir *prima noctis hora*, & employa ainsi un peu plus de 15. de nos heures à faire ce chemin.

Ces recherches minutieuses peut-être & de peu d'importance ne décelent pas seulement la vanité de mon critique qui s'est érigé un trophée pour m'avoir convaincu d'une erreur de deux heures dans ma supputation, mais elles justifient aussi le soupçon que j'ai eû contre l'autenticité du récit que fait Hirtius de cet événement, soupçon que le Chevalier traite d'absurde & de très mal fondé. Je fais bien qu'il n'est pas extraordinaire de faire faire à une armée douze lieues de France en quinze heures de temps ainsi que Hirtius le fait entendre: Mais cet auteur dit, que César en retournant de son expédition rencontra chemin faisant, à quelque distance du camp de Scipion la cavalerie & toutes les troupes légères de Labientis, qu'elles l'attaquerent, & qu'il fut obligé pour leur tenir tête de s'arrêter, & de faire rassembler les bagages de l'armée en un seul endroit. Il est dit encore que le camp de Scipion étoit à 8000. pas de celui de César, que ce fut sur la dixième

heure du jour, à peu près deux heures avant le coucher du Soleil qu'on l'entamât, & que ces assauts furent si fréquens & si bien soutenus qu'à peine son armée put avancer cent pas dans une heure. Si on lit à la fin qu'après toutes ces circonstances & malgré tous ces obstacles, César n'en gagna pas moins son camp entre quatre & cinq heures du soir, qui est ce qui ne trouvera pas du louche & du contradictoire dans une pareille narration?

J'avois marqué dans une note le soupçon que j'avois que ce passage pouvoit bien être un de ceux que Celse a interpolés, comme Dodwell & d'autres l'ont avancé avec beaucoup de vraisemblance. Le Chevalier de Lo-looz s'est récrié contre cette remarque avec toute la véhémence imaginable, mais il s'est bien gardé de faire mention de l'éloignement du camp de Scipion, de la dixième heure du jour à la quelle César eût encore l'ennemi sur les bras, & de ce que l'armée n'avança pas plus de cent pas, dans une heure. Circonstances très essentielles cependant, & sur lesquelles j'avois appuyé mon observation. On découvrira, ce me semble, dans ce silence affecté, les petits artifices de mon censeur & tout l'esprit de son amère critique.

*Dissertat.
sur l'auteur
de la con-
tinuation des
commentai-
res de César,
qu'on trou-
ve aussi à la
fin de l'édi-
tion de César par
Oudeendorp.*

Le Chevalier de Lo-looz finit avec ce Chapitre ses remarques sur la partie de mes mémoires qui regarde les commentaires de César. Il va s'engager à présent dans des discussions auxquelles mes recherches sur quelques passages de Polybe lui ont fourni matière. Il proteste qu'il n'auroit pas poussé sa victoire plus loin, s'il n'eut consulté que son intérêt personnel, mais que son zele pour la réputation du Chevalier Folard a conduit sa plume. Voyons *quid dignum tanto feret hic promissor hiatu.*



CHAPITRE XIII.

Rech. d'an-
tiq. milit.
pag. 138.

Du blocus d'Agrigente & de la castramétation des Romains.

Les circonstances du blocus d'Agrigente, & de la bataille donnée dans cette occasion, étoient exposées dans les commentaires du Chevalier Folard d'une manière si incomplete & si contradictoire avec le texte de Polybe, qu'il valoit bien la peine de l'examiner de nouveau, & de mettre dans son véritable jour ce fait de guerre si important & si curieux. M'étant imposé cette tâche, j'ai fondé sur les propres paroles de Polybe les preuves de l'exposé que j'en ai fait & les raisons qui m'ont fait rejeter celui du Chevalier Folard. Mon critique au lieu de justifier son héros sur ces imputations, perd de vuë le sujet principal. Il ne fait que me chicaner sur certaines expressions qui lui ont paru mal choisies, & sur des incidens qui ne font rien à la question. J'abuserois de mon temps & de la patience du lecteur, en voulant y répondre indistinctement. Je m'attacherai aux objets dont la discussion pourra être de quelque utilité pour ceux qui ne dédaignent pas les recherches d'antiquités militaires.

Le Chevalier de Lo-looz assure que je n'étois pas bien informé de la castramétation

des Romains, parceque j'avois dit que leurs camps avoient toujours la forme d'un quarré. Il soutient qu'ils étoient quelquefois circulaires, triangulaires, & que dans le tracé on avoit égard à la nature & à la configuration du terrain. Je ne m'étois certainement pas attendu à une pareille objection de la part d'un homme qui s'annonce comme un nouveau traducteur & interprète des commentaires de César. Rien n'est aussi connu que le détail de Polybe sur le tracé & la forme quadrangulaire d'un camp Romain. L'histoire militaire de cette nation en fournit un grand nombre d'exemples; & dans les commentaires de César il est fait plus d'une fois mention des quatre faces du camp. Je défie mon critique d'alléguer une seule occasion où il paroisse qu'on se soit écarté de cette méthode.

Il nous reste le fragment d'un ancien Chromaticien ou arpenteur militaire nommé Hyginus du siècle d'Adrien; quelques uns le confondent mal à propos avec l'affranchi d'Auguste qui portoit le même nom. Cet auteur détaille fort exactement la forme des camps, tels qu'on les traçoit du temps des Empereurs. On observe que quant à la figure ils ne différoient nullement des camps de Polybe & de César. Il est possible que

lors de la décadence entière de la milice légionnaire on s'écartât quelquefois à cet égard de l'ancienne méthode, mais on voit cependant dans les écrits des Empereurs Maurice & Léon, qu'ils enseignoient encore à tracer toujours les camps en quarré.

Il y avoit un rapport intime entre l'ordonnance d'une armée Romaine en bataille, entre sa disposition de marche & entre sa maniere de camper, ce que j'ai discuté dans une autre occasion. Le terrain que les troupes occupoient en bataille, & l'ordre des colonnes de marche étoient dans un certain sens déjà déterminés d'avance par la distribution des logemens dans les campemens; & cette régularité uniforme dans l'ordonnance des cohortes, dans leurs évolutions pour se mettre en marche & dans leur maniere de camper, étoit pour ainsi dire, l'ame de la tactique Romaine. Soutenir qu'un camp Romain représentoit quelquefois un triangle, ou une figure circulaire, c'est renverser cet ordre, & montrer l'ignorance la plus marquée des principes de cette tactique.

Le Chevalier dit qu'on ne reconnoit pas en Polybe son génie & ses talens ordinaires, lorsqu'on le voit donner des éloges aux Romains de ce qu'ils choissoient les terrains unis pour y placer leurs camps au rebours des Grecs qui préféroient les lieux forts par leur

assiette naturelle. Mais il est certain que mon critique n'a lû que superficiellement le passage de Polybe. Il n'y est pas dit que les Romains cherchoient des plaines pour y asséoir leurs camps, mais simplement qu'ils ne négligeoient jamais en quelques lieux qu'ils se trouvaissent, de faire leurs camps avec cette exacte régularité dont il venoit de donner le détail, au lieu que les Grecs accomodoient plus au terrain la forme de leurs camps, & qu'ils en cherchoient la sûreté autant dans l'assiette des lieux que dans la force des retranchemens. L'auteur Grec n'est donc pas en contradiction avec l'histoire Romaine comme mon critique l'avance, ni avec lui même, quand il vante l'habileté de quelques généraux Romains, sur tout de Fabius Maximus qui fut se camper toujours si avantageusement sur les montagnes, qu'Annibal n'osa jamais l'y attaquer. Les anciens regardoient ainsi que nous, l'art de bien choisir des camps, comme un des grands talens qui distinguoient les bons généraux. Tite Live en parle souvent, & Tacite en faisant l'éloge de Vespasien & d'Agricola, dit de l'un & de l'autre, qu'ils excelloient dans cet art: *Acer militiæ, anteire agmen, locum castris capere, & loca castris ipse capere.*

L'ib. VI
Ch. 40.

Hyginus, après avoir exactement détaillé dans son ouvrage sur la castramétation, la forme & la distribution d'un camp Romain, parle à la fin de cinq différentes espèces de terrains dans lesquels il convient selon les circonstances de l'asseoir. *Un des meilleurs emplacements, dit-il, est dans ces endroits, où le terrain s'élève en pente douce, jusqu'à une médiocre hauteur, & forme une espèce de glacis. La porte decumane, ou celle de derrière doit se trouver pour lors à l'endroit le plus élevé, & celle de devant ou la porte Prétorienne en bas du côté de l'ennemi. César choisit souvent ces sortes d'affiettes pour ses camps. Le camp qu'il prit dans la guerre contre les Belges étoit de cette espèce *) ; & cet autre qu'il avoit tracé au moment que les Nerviens vinrent l'assailir **); ainsi que celui de Titurius Sabinus dans le pays des Unelles ***).*

*) *Bel. Gal. II. 8. Quod is collis ubi castra posita erant, paululum ex planitie editus tantum adversus in latitudinem patebat, quantum loci acies instructa occupare poterat, atque in utraque parte lateris dejectus habebat, & frontem leniter fastigatus paulatim ad planitiem redibat.*

**) *B. G. II. 18. Collis ab summo æqualiter declivis ad flumen Sabim vergebat.*

***) *De B. G. III. 19. Locus erat castrorum editus & paulatim ab imo acclivis circiter passuum M.*

*On se campoit aussi en second lieu ajou-
te-t-il, dans la plaine. Si des raisons
bien fortes ne s'y opposoient pas, les Géné-
raux Romains préféreroient cet emplacement
à tout autre, comme le plus convenable &
le plus propre aux fortifications qu'ils avoient
coutume de faire pour en défendre l'accès.
César se campa dans la plaine près de Lerida
en présence d'Afranius qui avoit occupé avec
son camp la hauteur, où est aujourd'hui le
fort de Garden. Avant la bataille de Phar-
sales, César choisit aussi son camp dans la
plaine tandis que Pompée avoit assis le sien
sur la montagne. Appien décrit ainsi les
campemens de Brutus & de Cassius, & celui
des Triumvirs avant la bataille de Philippes.
Antoine osa s'approcher à la distance de mil-
le pas de la colline sur laquelle Cassius s'étoit
campé, & s'établit en sa présence dans des
lieux unis & d'un côté entourés d'un marais.*

*C'est en troisieme lieu, à ce que dit Hy-
ginus, sur le sommet des Collines dont l'ac-
cès n'est pas fort difficile, & même en qua-
trieme lieu, sur les plus hautes montagnes
qu'on assuyoit & fortifioit quelquefois, les
camps. Il ajoute enfin que lorsqu'on se
trouve dans des circonstances où on n'a
point du tout le choix du terrain, & où il
faut prendre son camp comme on le peut,*

Bel. Civ. &
Lib. IV.
p. 610.

on appelle ces sortes de camps : *castra necessaria*. Tel étoit celui d'Afranius en Espagne, dans lequel il fut forcé de capituler, & celui de Caninius & de Rebilus devant Alésie dont César dit : *Erat e septentrione collis, quem, quia propter magnitudinem ambitus opere circumplecti non poterant nostri, necessario pæne iniquo loco, & leniter declivi castra fecerunt.*

Mais quelle que soit l'assiette des lieux dans ces différens cas, les Romains ne manquoient pas d'observer constamment la même forme, la même profondeur & la même distribution des logemens que Polybe & Hyginus exposent. Si les camps pris dans la plaine représentoient la figure de quarrés parfaits ou de parallelogrammes selon le nombre des troupes, on observera que dans les terrains montagneux & inégaux il ne s'agissoit pas proprement de cette même exactitude dans les dimensions & qu'un côté du camp pouvoit souvent être plus long que l'autre & avoir des directions différentes. Ils décrivoient toutefois pour le fond, la figure d'un quarré quelqu'irrégulier qu'il fut, & avoient leurs quatre faces *quatuor latera* & leurs quatre portes. C'est ainsi que les historiens nous les décrivent, & ce qui fait dire à Polybe qu'ils différoient des Grecs, qui accom-

mo-

modoient plus leurs campemens selon l'affiette des lieux, & la situation des montagnes, qu'ils n'observoient l'ordre constant, & l'uniforme régularité des Romains.

Ces choses étant assez constatées par les témoignages des meilleurs auteurs, j'examinerai les raisons qui en font douter mon critique, & qui l'ont porté à dire que j'ignore les regles de la castramétation des anciens. *Onofandre*, dit-il, *marque que le cercle est la figure la plus convenable pour tracer un camp en le resserrant autant qu'il est possible. Quelle est donc la distraction d'assurer que le camp des Romains formoit toujours en quarré?* Mais il est assez vraisemblable que mon critique n'a pas lû *Onofandre* d'un bout à l'autre; car auroit-il osé citer un auteur bien postérieur à *Hyginus*, & qui n'ayant rien connu des légions, ni de la tactique Romaine, ne parle que de la milice des Grecs & de la phalange à laquelle toutes ses instructions sont relatives, quoique dans la préface il proteste avoir composé son ouvrage pour l'utilité des Romains? Les institutions militaires de *Végèce*, quelques bonnes qu'elles soyent d'ailleurs, ne sont pour la plupart, ainsi que les savans l'ont remarqué, que des compilations faites au hazard; & l'autorité de cet auteur n'est d'aucun poids, sur

tout lorsqu'il se trouve en contradiction, comme il l'est dans cette occasion, avec les autres bons écrivains de l'antiquité.

Mon critique en appelle encore à ce que
Bel. Civ. II. dit César d'un endroit en Afrique nommé

24. *castra Corneliana, qu'il étoit très propre pour y prendre un camp*; mais je ne conçois pas comment il veut prouver par là que les camps Romains étoient ronds ou triangulaires. On a vu qu'Hyginus ayant dépeint fort prolixement la figure des camps Romains en quarré, ne conseille pas moins de les asseoir selon les circonstances sur les hauteurs & dans les endroits forts par leur nature, comme César le dit de

Bel. Gal. V. celui de Labienus: *Labienus, quum & loci natura & manu munitissimis castris sese teneret.*

Ch. 8. L'auteur de la guerre d'Espagne dit, qu'il se trouvoit dans ce pays beaucoup de ces hautes montagnes qui étoient très propres à favoriser l'emplacement d'un camp, *loca sunt edita, & ad castrorum munitiones non parum idonea*, & il parle dans ce même chapitre d'une semblable hauteur qu'on appelloit *castra Postumiana* sur laquelle César avoit établi un Fort. Mais ces exemples ne prouvent pas, qu'en plaçant les camps dans ces lieux on s'écartât de la méthode de les tracer en quarré. Si le terrain étoit tel, qu'un camp ordinaire n'en embrassât pas la défense, on fait

qu'on tiroit des lignes indépendamment de celles du camp, ce qu'on appelloit *Brachia ducere*. Le camp d'Afranius n'embrassant pas tout l'espace qui étoit entre le côneau & la rivière de la Segre, on fit des retranchemens depuis le camp jusqu'au bord du fleuve. J'en ai donné encore d'autres exemples dans mes notes sur cette campagne de César en Espagne.

Mon critique cite d'après les observations de Gabriel Siméoni de Florence, le prétendu camp de Galba dont les restes doivent représenter la figure d'une ellipse. Le Comte de Caylus nous a donné dans son Recueil d'antiquités, les plans d'autres retranchemens qui existent en France, & dont on fait honneur à César. Il y en a qui ont la figure d'un quarré, quelques uns sont en ellipse & d'autres ont encore des formes différentes; mais comme il est très incertain, s'ils ont réellement existé du temps de César, & qu'il est possible, quand même ils auroient cette antiquité, que ce fussent les restes de retranchemens qui avoient servi à d'autres fins qu'à entourer des camps; on ne sauroit fonder sur ces foibles apparences un jugement capable de détruire tout ce que nous en disent les auteurs contemporains. Mais il y a des restes indubitables & en grand nombre de ces vieux camps Romains en Hongrie, sur-

tout, le long du Danube, dont les desseins nous sont conservés dans l'immortel ouvrage du Comte de Marfigly, & on n'a qu'à les examiner pour se convaincre, que tous sans exception avoient été faits en quarré. On y voit aussi quelquefois des lignes tirées de ces camps à quelques autres endroits, dont on vouloit s'assurer la communication. C'est ainsi qu'on débrouille encore la figure quarrée du camp Prétorien, que Tibere à la persuasion de Séjan avoit fait faire près de Rome.

Je ne m'arrêterai pas à la puérile objection de mon critique qui trouve à redire à ce que suivant Polybe, Hyginus & tant d'autres auteurs de l'antiquité, je ne mets que quatre portes dans un camp Romain, par la raison que l'Empereur Leon veut dans sa tactique, qu'il y ait encore des guichets ou de petites issues à côté des grandes portes. Je me dispense aussi de repousser les chicanes qu'il me fait sur l'usage de quelques termes de fortification, & sur les expressions dont je me suis servi dans la description des ouvrages que César fit pour son camp dans les Gaules dont Hirtius donne le détail. Il seroit aussi inutile d'y répliquer, qu'il est honteux de les avoir faites.

Bel. Gal.
Lib. VIII.
9. &c.

Le Chevalier de Lo-looz n'ayant pas dit un mot dans tout ce chapitre pour justifier

Folard, contre les preuves convaincantes que j'avois alléguées de l'infidélité & des autres défauts du plan & de l'exposé qu'il avoit fait du blocus & de la bataille d'Agrigente, me reproche à la fin d'avoir avancé que ce n'étoit pas la coutume des Carthaginois, d'être rangés en bataille sur deux lignes, de la manière dont Mr. Folard le représente. Il cite l'exemple de la bataille de Zama, où Annibal disposa son armée sur trois lignes, & que j'avois remarqué moi-même, qu'à celle de Trebie, les huit mille Carthaginois, qui dès le commencement de la bataille combattirent en avant du front de la phalange, se retirèrent tous derrière cette ligne par les intervalles & formèrent ensemble un corps de réserve. Mais mon critique & Mr. Folard conviennent avec moi, que les Carthaginois suivoient la tactique des Grecs, & que c'étoit en phalanges qu'ils se rangeoient en bataille. Il est connu que suivant cette tactique toute l'infanterie pesamment armée ne formoit qu'une seule ligne. Philopoemen s'écarta de la méthode ordinaire, en rangeant à Mantinée ses phalangites à la Romaine; & Polybe dit ex-
Lib. XVII.
Ch. 24.
 pressément qu'Annibal adopta pendant ses guerres d'Italie plusieurs usages des Romains, qu'il forma comme eux des cohortes, qu'il les rangea en bataille alternativement avec

les Sections de la phalange, & qu'il leur donna des armes Romaines. Polybe même observe qu'il agit contre les usages & les coutumes de sa nation, lorsqu'il introduisit ces nouveautés dans son armée. Aussi voit-on qu'Annibal en d'autres occasions & avant lui tous les Généraux des Carthaginois ne se sont jamais présentés à l'ennemi qu'en une seule phalange, dont mon critique cite lui même pour exemples les batailles de Tunis, d'Adis, de Palerme, du Macar, de la Hache, de Trebie, de Thrasymenes & de Cannes.

Au reste il importoit peu de savoir si la disposition de Hannon étoit contraire aux usages des Carthaginois; mais non, si elle avoit été en effet sur deux lignes, comme le Chevalier Folard l'avoit avancé. J'avois trouvé les preuves du contraire dans la narration de Polybe, & montré évidemment, que Mr. Folard n'a rien connu à l'ordre de bataille des deux armées, & qu'il a substitué ses propres idées au détail que l'auteur Grec fait des circonstances de cette bataille mémorable. C'est donc fort mal s'acquitter du rôle de défenseur de Folard que d'abandonner l'objet principal & essentiel de la dispute, pour vétiller sur quelques expressions, ou sur des incidens qui ne font rien à la question.

CHAPITRE XIV.

*De la bataille de Tunis.*Rech. d'ant.
tiq. milit.
pag. 145.

Mon critique ne persuadera à personne que cette bataille que Xantippe gagna contre Regulus ne m'ait fourni que des remarques peu essentielles. Le changement singulier de la disposition ordinaire des Romains que Regulus imagine pour faire face à celle de Xantippe, mérite toute l'attention des tacticiens. Le Chevalier Folard y voit des colonnes, & en effet les Romains en avoient formé: mais prévenu en faveur de son système il se dissimule les véritables raisons du mauvais succès de cette disposition, & imagine des circonstances toutes contraires à celles que Polybe rapporte. Le Chevalier de Lo-looz n'étoit pas à même de combattre mon raisonnement faute de pouvoir démêler dans le texte la validité de mes preuves. Mais pourquoi s'érige-t-il en critique de mes mémoires, & pourquoi plaide-t-il la cause du Chevalier Folard, s'il n'est pas en état de lire l'auteur dont les paroles rendues dans leur vrai sens peuvent seules décider la question.

Si je remarque que Mr. Folard, en donnant selon la description de Lucien, le plan de la bataille d'Antiochus Soter, contre les

Galates, nous a présenté l'armée d'Antiochus sur une seule ligne, tandis que Lucien marque clairement qu'elle étoit formée sur deux, & qu'il a ainsi altéré la plupart des autres circonstances de cette disposition, quel homme raisonnable ne souriroit pas à ce que dit mon critique, qu'il ne veut pas recourir au texte pour savoir si ce reproche est fondé? sur quoi veut-il donc appuyer la réalité des faits de l'histoire ancienne, si ce n'est sur les témoignages des auteurs mêmes qui nous en instruisent? Il faut commencer par être un peu logicien avant que de s'ériger en critique.



CHAPITRE XV.

*De la bataille de Macar gagnée par
Amilcar contre les Rebelles.*

Fig. 142.

Si mon critique dit, qu'on ne peut que m'applaudir d'avoir substitué des manœuvres en arriere aux quarts de conversion en avant, que Folard fait faire aux Sections de la phalange d'Amilcar, en y ajoutant que cette exécution est plus sûre & paroît mieux se prêter à la ruse & aux vuës du Général Carthaginois: Je réplique que je n'ai d'autre mérite que d'avoir expliqué simplement le sens renfermé dans les paroles de Polybe que les traducteurs avoient manqué & que le Chevalier Folard avoit accommodé à sa fantaisie. Car lorsqu'il s'agit de représenter au lecteur un fait de guerre qu'un ancien auteur a décrit dans une de ces langues qu'on ne parle plus, il ne s'agit certainement pas d'imaginer des manœuvres & de les substituer à celles qui sont rapportées dans le texte. Aussi n'est-il pas étonnant que les manœuvres d'Amilcar que j'ai détaillées d'après Polybe paroissent plus sûres & plus raisonnables que celles du Chevalier Folard. Le succès avoit fait preuve de la bonté des unes, & les autres n'ont existé que sur le papier. Le Chevalier ne sent pas au reste, que n'ayant

pas l'avantage de pouvoir discerner le vrai & le faux de mes explications, en les comparant avec le texte, il risque de ne faire tomber sa critique que rarement sur moi, & de censurer Polybe ou les Généraux de l'antiquité dont les grandes actions ont fait l'objet de mes recherches.

En dressant le plan de la marche & des manœuvres d'Amilcar, j'ai représenté, selon le récit de Polybe, la cavalerie sur une ligne. Comme il n'est ni possible, ni nécessaire dans ces sortes de plans de distinguer & d'exprimer le nombre des escadrons dont une grande ligne est ordinairement formée, & qu'on ne s'y attache qu'à donner une idée claire de la disposition générale des troupes, sans entrer dans le détail des divisions ou des sections possibles de chaque ligne, je n'avois dessiné par cette raison que huit troupes, principalement pour pouvoir montrer avec moins de confusion leur différentes manœuvres que Polybe décrit. Croiroit-on qu'un Chevalier de Lo-looz me le repoche très aigrement, & qu'ayant lû par hasard, que les Grecs formoient leurs escadrons sur huit chevaux de front, & sur autant de profondeur, & ainsi de 64 maîtres, il me prouve fort au long que le nombre en a dû être beaucoup plus grand que je ne l'ai marqué? Il n'a donc qu'à sup-

poser que chacune de ces huit Sections ne dénote plus dans mon plan des escadrons, mais des Hipparchies ou des régimens entiers formés chez les Grecs de huit escadrons, & pour lors il n'y trouvera plus rien à redire. D'ailleurs il n'est pas encore décidé, que ce que les Tacticiens nous rapportent de l'ordonnance de la cavalerie dans les exercices, ait, toujours eu lieu dans les occasions sérieuses. Il auroit été contraire à la bonne Théorie de la guerre, de ranger la cavalerie en ligne sur huit chevaux de profondeur. Arrien lui même fait déjà la remarque, qu'il valoit souvent mieux ne mettre les escadrons que sur quatre rangs.

Mon critique me fait cependant l'honneur de me croire, lorsque je dis que la cavalerie Carthaginoise a fait volte-face, quoiqu'il lui paroisse encore incertain, si c'est à la Prussienne ou d'une autre maniere qu'elle l'a fait. Mais il ne peut digérer que Polybe dise, que la cavalerie ayant passé en arriere par les intervalles que l'infanterie lui avoit laissés, fit un à droite, & un à gauche, & marcha par son flanc. Un cheval, dit-il, a neuf pieds de longueur & il falloit un grand terrain pour qu'elle pût exécuter des contre-marches comme l'infanterie & changer le front en flanc. J'ai honte de me voir dans

la nécessité de répondre à de pareilles misères. S'il est vrai, comme il le dit, que ce qui est d'usage à présent, a naturellement pu être pratiqué dans l'antiquité, pourquoy revoquer en doute que la cavalerie des anciens ait fait à droite & à gauche par quatre, ou qu'elle ait exécuté ce mouvement, comme font les Prussiens dans leurs déployemens par des demi à droite & des demi à gauche, lorsque les cavaliers en s'ouvrant un peu & en pliant leurs chevaux jusqu'à mettre tête à botte de celui qui est à côté, marchent par leur flanc avec toute la vitesse & avec tout l'ordre imaginable? Quelqu'ait été la méthode des anciens à cet égard, le chevalier en avançant que ce n'étoit que par de grandes caracoles, & par troupes que la cavalerie des anciens se mettoit à marcher par son flanc, ne fait ce qu'il dit, & n'a certainement pas consulté Polybe & les Tacticiens qui lui auroient fait aisément remarquer qu'on s'y prenoit à cet égard de la même manière dont on s'y prend aujourd'hui. J'ose dire que mon critique parle de la cavalerie, comme s'il ne l'avoit jamais vuë manœuvrer.



CHAPITRE XVI.

Du pas cadencé des Grecs. pag. 147.

Le Chevalier de Lo-looz me reprend fort aigrement d'avoir paru douter de la réalité du pas cadencé des Grecs, & m'oppose le passage connu de Thucydide qui a donné lieu à cette opinion, & où il est dit qu'Agis Roi des Lacédémoniens fit marcher & manœuvrer ses troupes au son de la flute, dans la bataille livrée aux Argéens. Athenée en parlant de différens instrumens de musique, fait plus d'une fois mention de la flute des Lacédémoniens, dont ils se servoient même à la guerre: on fait encore qu'ils dressoient leurs enfans dès l'âge de 5 ans à danser la pyrrhique, danse militaire, dans laquelle on imitoit tous les gestes & toutes les attitudes des combattans. C'est principalement Lucien, qui nous instruit du cas que les Lacédémoniens faisoient de la musique: il dit qu'ils pouffoient même le goût pour cet art, jusqu'à régler au son de la flute les évolutions & les mouvemens de leurs troupes, lorsqu'elles alloient à l'ennemi.

Lib. V. 34.

Lib. XIV.
Ch. 6.De Saltat.
Ch. 01.

L. I. Ch. 10.

Polyen ne s'étend pas moins sur cet usage de ces braves Républicains & en rapporte l'origine à cette circonstance, c'est qu'ayant un jour attaqué à l'improviste les Héraclides,

eux ci par le moyen de leurs joueurs d'instrumens conserverent si bien leur ordre & leurs rangs, qu'ils les repoussèrent & les battirent. Depuis ce temps, dit Polyen, les Lacédémoniens se firent toujours accompagner par les joueurs d'instrumens, & l'oracle leur promit la victoire tant qu'ils ne quitteroient pas cet usage. Il ajoute que l'ayant négligé dans la suite en punition de leur désobeissance, ils furent vaincus à la bataille de Leuctre.

Si l'usage de faire marcher les soldats en cadence eût été généralement reçu dans les armées Grecques, il est clair par ces passages, que les auteurs ne l'auroient pas remarqué comme une singularité qui ne regarde que les Lacédémoniens. Les tacticiens Grecs qui nous détaillent scrupuleusement les différentes évolutions de la phalange Macédonienne, n'en font pas non plus mention, quoiqu'ils parlent de différentes sortes d'instrumens dont on se servoit pour donner des signaux. Si mon critique dit, que ces tacticiens sont faits pour égarer & non pour instruire, il parle en homme qui ne les a jamais lûs. On fait assez qu'on leur est redevable des détails les plus intéressans de toute la milice des Grecs, & qu'il auroit été bien difficile de comprendre sans leurs secours les

auteurs qui nous ont exposé l'histoire de leurs guerres.

J'avois encore dit dans mes mémoires que dès le moment que les troupes s'ébranloient pour aller à la charge, elles avoient la coutume de jeter de grands cris & de faire un cliquetis d'armes qui étouffoit tout autre son. Les exemples en sont en grand nombre. Polybe ce sage observateur des coutumes des Nations, bien qu'il ait fait un long épisode, sur l'effet de la musique & sur les raisons qui ont engagé les hommes à la cultiver, ne dit mot de cet employ de la flute & des autres instrumens dans les armées. On ne trouve rien non plus qui indique, que les Romains ayent marché à pas cadencés. Aussi n'est-ce qu'aux seuls Grecs qu'on attribue cette pratique.

Le doute que j'avois marqué dans mes mémoires sur la réalité de cette musique militaire, n'étoit donc pas aussi mal fondé que mon critique le prétend. Mais qu'importe que cet usage ait été généralement reçu des anciens, ou non. L'idée du Maréchal de Saxe ne perd pour cela rien de son mérite, & si l'expérience en démontre la bonté, qu'a-t-on besoin d'exemples? Au reste, quand ce ne seroit que des seuls Lacédémoniens, qu'on sauroit, à n'en pouvoir douter, qu'ils

marchoient & qu'ils faisoient leurs évolutions au son de la flute, ces excellens guerriers ne mériteroient-ils pas aussi bien que les Romains, qu'on imitât leurs usages?

CHAPITRE XVII.

De la bataille près de l'Adda & de l'ordonnance des armées Romaines.

pag. 148.

Le récit que fait Polybe de l'importante bataille que les Romains gagnèrent contre les Gaulois près de l'Adda, m'avoit donné occasion de traiter des armes de l'infanterie Romaine & du véritable esprit de l'ordonnance de la légion. On lisoit dans l'auteur Grec que les tribuns des légions, pour s'opposer au premier choc des Gaulois toujours très redoutables, avoient fait quitter les *Pilons* aux soldats de la première ligne pour les armer de longues piques, que portoient ordinairement les Triaires qui formoient la troisième. Ce troc d'armes produisit un bon effet dans cette occasion. Le succès le justifia, & Polybe en explique les raisons en homme instruit. Comme le Chevalier Folard n'avoit rien compris à toutes ces circonstances, & qu'égaré en partie par la version de son auteur, il s'imaginoit que les Triaires mêmes avoient passé à la première-

miere ligne, j'avois relevé cette méprise, & son défenseur dit pour sa justification, *que supposez même que la manœuvre ne soit pas d'accord avec le texte, du moins qu'on n'y trouveroit pas de l'inconvénient comme tacticien.* Mais il trouve mauvais, qu'après beaucoup de recherches sur les principes de la tactique Romaine, je n'aye pas expliqué comment les Triaires vinrent au milieu de l'action, joindre leurs efforts à ceux des Hastaires & des Princes réunis sur le même front en ligne pleine.

Pour suppléer à cette omission, il propose lui même ses conjectures sur les manœuvres usitées dans ces occasions. Le résultat en est, que tout corps de troupes qui venoit au secours & au soutien d'un autre devoit nécessairement s'y insinuer par files & remplacer ou doubler celui qui étoit aux mains avec l'ennemi. C'est dans mes mémoires sur la guerre de César en Espagne que j'ai examiné ce qu'il y a de vrai dans cette conjecture, en montrant que, si le Chevalier a deviné juste en partie, les preuves qu'il en allégué sont si peu concluantes, qu'elles auroient suffi pour faire revoquer en doute les choses les plus faciles à prouver.

Entraîné par son sujet mon critique propose encore une idée neuve & singulière sur

la maniere de mettre du temps, de César les légions en bataille. On fait que dans la vieille milice les manipules étoient disposés en quinconce & avec des intervalles égaux à leur front & que souvent pour former une ligne pleine ceux de la seconde ligne s'enchassoient dans la première. Le Chevalier de Lo-looz soutient donc, que même après qu'on eût aboli l'ordonnance des manipules pour ne se ranger que par cohortes, on ne conserva pas moins pour cela l'ordre en quinconce, de sorte qu'il y eut toujours dans la ligne, autant d'espace vuide d'une cohorte à l'autre, que ces cohortes qui étoient du triple plus fortes que les manipules, avoient de front. Par conséquent, comme il auroit été impossible dans ces temps, où les armées devoient nécessairement se joindre pour décider les affaires, qu'une ligne disposée de cette sorte, eût pu aller à l'attaque, ou se défendre étant attaquée, il croit que dans l'un ou dans l'autre cas il a toujours fallu que les cohortes de la seconde ligne se soyent avancées pour remplir les intervalles de la première, & pour former de cette maniere la ligne pleine.

C'est d'après cette belle découverte que mon critique se fait fort d'expliquer en dépit de tous les savans militaires, qu'il accuse de

n'y avoir rien compris, tous les ordres de bataille dont il est question dans les commentaires de César. Le lecteur jugera de ce qu'il peut se promettre du travail du Chevalier d'après l'examen que je ferai de son hypothèse, qui de toutes celles qui lui ont jamais passé par la tête, est certainement la moins vraisemblable & la plus contraire à l'histoire.

Voici les preuves qu'il en allègue: *Parceque, dit-il, dans la bataille de César contre Arioviste, & dans celle contre Pompée à Pharsales; il n'y eût que les troupes de la troisième ligne qu'on employa pour soutenir le combat, il faut que les autres n'aient combattu que sur un seul front, & que par conséquent la seconde ligne ait été déjà enfoncée dans la première avant le combat.* Ce raisonnement n'est pas fort concluant, mais voyons ce qui en est.

Je commencerai par cette remarque. S'il étoit absolument nécessaire d'attaquer & de recevoir l'ennemi en ligne pleine, quel motif assez fort pourra-t-on imaginer pour être inutilement sur deux avant le combat? Lorsqu'on rangeoit encore l'armée par manipules, on sent que ces petits corps séparés les uns des autres par de petits intervalles, pouvoient attaquer dans cet ordre, & agir dans l'esprit des colonnes ou des *Cunei*, comme

s'expriment les anciens auteurs, car c'est ainsi que Polybe & Tite Live disent que Flaminius entama la phalange Macédonienne du Roi Philippe. Mais une ligne de cohortes avec des intervalles trois fois plus grands que ceux qui avoient été entre les manipules, eut été uniquement pour la parade & absolument sans but pour l'action. On ne voit pas non plus, si le seul objet de cette disposition n'étoit que l'établissement d'une ligne pleine, pourquoi on auroit renoncé à l'ordonnance des manipules, qui en remplissant le même objet, pouvoit encore servir pour l'action.

Les anciens auteurs nomment en cent endroits la seconde & la troisième ligne *subsidia*, dont la signification répond toujours à l'idée de corps de troupes qu'on a placés derrière d'autres pour les soutenir pendant le combat. La seconde ligne ne faisant que remplir les intervalles de la première, cessoit d'être ce qu'on appelloit *subsidium*, &, si nous trouvons que César & d'autres Généraux ne se présentoient à l'ennemi que sur deux lignes, n'en résulteroit-il pas, ces deux lignes n'en formant qu'une seule pendant l'action, qu'ils se seroient privés dans ces occasions de toute la ressource des corps de réserve, en quoi consistoit proprement le fort de la Tactique Romaine ?

Bel. Gal. III.

^{24.}
Bel. Civ. III.

Pour montrer cependant la fausseté de l'étrange hypothèse de mon critique, je tirerai de l'histoire militaire des Romains des argumens invincibles & très propres à éclaircir cette matiere. Lorsque César dans sa campagne contre Scipion en Afrique jugea à propos de changer sa disposition qui étoit sur trois lignes, dans le dessein de mettre la plus grande partie de l'armée sur une seule, j'ai remarqué qu'il fit marcher par leur flanc les cohortes de la seconde & de la troisieme lignes pour s'alligner à la droite & à la gauche du corps de bataille. Il est évident qu'il se seroit bien épargné ces mouvemens, si pour former une seule ligne pleine, il n'avoit fallû que faire avancer les cohortes de la seconde ligne, pour remplir les intervalles de la premiere. Les contremarches qu'il ordonna prouvent assez le contraire.

Dans la bataille que le Général de César Domitius perdit contre Pharnaces, Hirtius Bel. Alex. Ch. 39. dit expressément, que pendant l'action les cohortes qui étoient à la gauche dans la seconde ligne avoient fait un mouvement pour passer un des fossés dont le Roi avoit couvert les flancs de son infanterie, *quum fossam autem circumire acies secunda conata esset*. Il est donc clair que la seconde ligne ne s'étoit pas enchassée dans la premiere. Bel. Cat. Ch. 39. Quand Sa-

luste rapporte que Catilina mit huit cohortes dans la première ligne sur un terrain dont l'espace borné par des montagnes, ne souffroit pas un front plus étendu, & qu'il plaça le reste de ses troupes fort à l'étroit & en arrière, personne n'y reconnoitra des intervalles aussi grands qu'étoit comme le suppose mon critique le front de chaque cohorte: Lorsque Saluste poursuit & dit que Petreius, pour faire face à la disposition de Catilina, posta les cohortes des Vétérans sur le front, qui croira que ces soldats de nouvelle levée, dont étoit composé le reste de ses troupes qu'il avoit placé en arrière, vinrent s'enchaîner avant le combat entre les Vétérans?

Tite Live
XXVII.
Ch. 2.

Ib. Ch. 12.
& 13.

Jettons encore les yeux sur le récit de quelques batailles, où les armées Romaines se trouverent rangées par cohortes. Dans celle qui se livra près de Herdeonia, Marcellus se présenta à Annibal avec l'armée rangée sur trois lignes. Le combat fut des plus opiniâtres, & dura presque pendant tout le jour. Les premières lignes de part & d'autre étant sur les dents, on fit avancer les troupes des secondes. L'affaire ne se décidant pas encore par les efforts de ces nouveaux combattans, on eût recours des deux côtés aux corps de réserve, & ce fut la nuit qui sépara les combattans. Ainsi à la première

journée de Canusium, Marcellus fit avancer la seconde ligne pour soutenir la première, mais tous ces efforts étant inutiles, il fut obligé de faire la retraite: Marcellus punit sévèrement les cohortes qui avoient lâché le pied dans cette occasion, mais s'étant proposé de recommencer la bataille le lendemain, il ne les plaça par moins à la gauche dans sa première ligne, pour leur fournir l'occasion d'effacer la honte dont elles s'étoient couvertes: ayant au reste formé son armée sur trois lignes, il est évident, que les troupes de la seconde, n'étoient pas destinées à s'enchasser entre ces cohortes disgraciées. Aussi soutinrent elles seules de leur côté le combat, & Marcellus remporta la victoire.

Tite Live fait encore mention, dans beaucoup d'autres endroits d'une seconde ligne, que les généraux firent avancer au secours de la première, mais comme les passages cités fussent pour décider la question, il seroit inutile d'accumuler les citations. Je me dispense par la même raison d'alléguer ce que Végèce dit en termes bien clairs contre ces énormes intervalles entre les cohortes. Jules Africain veut que la distance d'une cohorte à l'autre soit telle que cinq cavaliers y pussent passer de front.

Le Chevalier de Lo-looz est fort intrigué pour expliquer les manœuvres que faisoient les troupes de la seconde ligne, pour soutenir celles de la premiere. C'étoient sans doute les mêmes que faisoit la troisieme ligne ou le corps de réserve, pour soutenir celle qui la précédoit lorsqu'elle étoit aux mains avec l'ennemi, & je ne conçois pas pourquoi on trouve l'un plus difficile que l'autre.

Lorsque les armées s'avançoient de part & d'autre pour livrer bataille, la seconde ligne suivoit de près la premiere, & la troisieme restoit en arriere à certaine distance. Le récit que fait César de la bataille de Pharsales & celui des autres auteurs en font foi. Pendant l'action même les officiers de la seconde ligne, observoient attentivement les mouvemens de la premiere. S'ils la voyoient avoir du pire, ou pressée d'un côté plus que d'un autre, ils faisoient sur le champ passer en avant des troupes fraiches qui en se glissant en partie entre les files, & en partie entre le peu d'intervalles qu'il y avoit d'une cohorte à l'autre, pénétroient jusqu'au front & remplaçoient successivement ceux des soldats qui étoient ou blessés, ou tués, ou trop fatigués. L'objet principal & caractéristique de l'ordonnance des légions à rangs & files ouvertes, étoit de faciliter les manœuvres des

soldats qui venoient au secours pour soutenir le combat. Aussi jugeoit on du fort d'une disposition de bataille par la force & par l'emplacement de ce qu'on nommoit *subsidia*, & on blamoit les Généreaux, qui agissoient à cet égard contre les principes de leur Tactique.

Pour mieux éclaircir encore cette matiere, je présenterai au lecteur un passage très intéressant d'Appien dans lequel il détaille plusieurs circonstances de la bataille de Philippes, la mieux disputée & la plus décisive dont l'histoire Romaine fasse mention. Dion Cassius & Plutarque en font aussi la description, mais celle d'Appien est mieux détaillée & plus dans le style militaire. Je l'ai traduite aussi fidèlement qu'il m'a été possible.

„Le jour s'étoit déjà avancé jusques vers
 „la neuvieme heure pendant qu'on se prépa-
 „roit au combat, lorsqu'on apperçut dans
 „l'air deux aigles qui combattoient entre les
 „deux armées qui gardoient un profond silen-
 „ce. L'aigle du côté de Brutus s'étant en-
 „fui, les ennemis jetterent de grands cris, &
 „on haussa de part & d'autres les enseignes.
 „Les armées s'approcherent fièrement & avec
 „une grande animosité. En d'autres occa-
 „sions les archers & les frondeurs commen-
 „çoient le combat, et les soldats mêmes lan-

Bel. Civ.
 Lib. IV.
 pag. 663.

„çoient les *Pilons* avant de se joindre; mais
„ici l'ardeur du soldat étoit si grande qu'on
„n'observa rien de ces pratiques: on s'abor-
„da simplement l'épée à la main, on s'entre-
„choqua avec toute l'impétuosité imaginable,
„& on s'efforça de part & d'autre de gagner
„du terrain, & de débusquer l'ennemi de ses
„rangs. Les soldats des Triumvirs combatti-
„rent plutôt pour leur vie que pour la victoire;
„ceux de Brutus pour la victoire seule &, pour
„se justifier de ce qu'ils avoient forcé leur Gé-
„néral à les mener au combat. Un grand
„nombre tomba sous le fer de l'ennemi; on en-
„leva les cadavres des uns, & on remplaça les
„autres par des soldats qui étoient en arrière.

„Les Généraux se transporterent d'un
„endroit de la ligne à l'autre, on les vit par-
„tout, exhortant ceux qui avoient de l'avan-
„tage, à en profiter & à pousser leur pointe,
„& encourageant ceux qui avoient du dessous
„à faire de nouveaux efforts. Ils releverent
„par d'autres ceux qui étoient sur les dents, &
„firent en sorte qu'il y eut toujours des trou-
„pes fraîches & de nouvelles forces sur le
„front de la bataille.

„A la fin pourtant, soit que la crainte de
„périr par la faim, soit que l'heureuse desti-
„née du Général eut opéré cet effet, (car on
„ne sauroit du moins rien reprocher aux sol-

„dats de Brutus) l'armée d'Auguste l'empor-
 „ta sur celle de son ennemi, & la força à
 „perdre du terrain, ainsi qu'on vient à la lon-
 „gue à bout d'ébranler les plus pesantes
 „machines. Quoiqu'au commencement elle
 „ne se repliât en arriere que pas à pas, &
 „avec beaucoup de présence d'esprit; cela
 „n'empêcha pourtant pas que la ligne ne se
 „rompît enfin, & que les soldats ne se reti-
 „rassent avec quelque précipitation. La se-
 „conde ligne entraînée sur le champ, & peu
 „après la troisième, elles ne purent plus tenir
 „ferme longtemps. Les troupes confondues
 „perdirent leur ordonnance, & l'ennemi les
 „serrant toujours de près, & avec beau-
 „coup d'ardeur, elles prirent à la fin ouverte-
 „ment la fuite. Les soldats d'Auguste, se sou-
 „venant alors des ordres qu'on leur avoit don-
 „nés, se détachèrent en partie pour s'emparer
 „au plutôt des portes du camp ennemi, &c.”

Le récit intéressant que fait ici Appien de cette célèbre bataille de Philippes est sans doute très propre à donner une idée claire de la manière de combattre des anciens Romains. Il met aussi le comble aux preuves que j'ai alléguées contre le système de Tactique que mon critique leur attribue, & dont il avoit annoncé la prétendue découverte avec autant de d'emphasis que de présomption. Qui

pourroit après avoir lu dans ce détail comment la défaite de la première ligne entraîna celle de la seconde & de la troisième, ajouter encore foi à mon critique qui assure que la seconde ligne n'existoit plus dans le combat, & que dans l'ordre de bataille elle n'étoit destinée qu'à remplir les intervalles de la première? Tels sont les paradoxes que le chevalier débite avec un grand air d'assurance, sans doute pour cacher aux yeux des lecteurs une ignorance, qu'on a droit de relever dans un homme qui ose se charger du rôle de défendre M. Folard.

Le Chevalier me reproche encore dans ce chapitre d'avoir avancé que malgré l'abolition des différentes classes de soldats dans les légions, on ne leur avoit pas moins laissé les armes qu'ils avoient portées autre fois, & que par conséquent il y avoit encore un certain nombre de légionnaires qui au lieu de *Pilons* avoient de longues piques, pour remplacer les triaires de l'ancienne milice. On voit dans la disposition d'Arrien que de son temps les soldats étoient armés en partie de *Pilons*, & en partie de longues piques. Plin & Tacite ne confirment pas moins l'employ de ces deux especes d'armes; *) on les voit repré-

*) Plinius de Laurus *Romanis præcipue latitiæ Actoriarumque nuntio additur litteris & militum lan-*

sentées en différens endroits des deux colonnes de Trajan & de Marc Aurele; & il est connu que les soldats de cohortes Prétoriennes portoient au lieu de *Pilons* de longues piques ou des lances que Joseph dit être de l'espèce de celles qu'avoit la cavalerie. Cependant comme toutes ces autorités sont tirées d'écrivains, qui ont vécu sous le regne des Empereurs, où on avoit déjà introduit toutes sortes de nouveautés dans la milice légionnaire, & que je n'ai trouvé ni dans les commentaires de César, ni dans aucune autre histoire des guerres qui précéderent le siècle d'Auguste, que depuis que les Triaires ont cessé, jusqu'à la fin de la République, les légionnaires ayent combattu avec d'autres armes offensives qu'avec l'épée & le *Pilon*, j'avoue moi même qu'il manque encore à ma conjecture ce degré d'évidence qui est nécessaire pour entraîner les suffrages des lecteurs, & c'est par cette raison que j'y renonce au gré de mon critique.

Ayant déjà discuté dans mes mémoires sur la guerre d'Espagne quelques autres points des recherches de mon critique qui

ceis pilisque. Tacit. I. histor. *Romanus facile Lorica & missili pilo aut lanceis assultans, ubi res posceret, levi gladio inermem Sarmatam cominus foderat.*

font renfermés dans ce chapitre, je remarque seulement ici, que rien n'est si plaisant, que la maniere dont il plaide la cause de son Héros. On avoit reproché avec raison au Chevalier Folard de n'avoir pas des idées justes des armes offensives des soldats de la légion, quoique l'auteur qu'il commentoit, les eut décrites assez clairement. Mon critique pour confondre cette imputation, *voilà*, dit-il, *la description du Pilon, qu'on trouve dans ses commentaires*, & il cite les paroles mêmes de Polybe telles qu'on les lit dans la version de Dom Thuillier. Sans doute il auroit mieux valu que ce savant tacticien au lieu de lacher la bride à son imagination, se fut expliqué sur ce sujet comme Polybe l'a fait. La méprise dont mon critique s'apperçoit dans l'exposé de Polybe qu'il met sur le compte de Mr. Folard, est de Dom Thuillier qui avoit mal traduit ce passage.



CHAPITRE XVIII.

Du Combat du Tessin.

pag. 165.

Mon critique faisant de grands éloges de la dissertation du Chevalier Folard & de ses recherches aussi curieuses qu'intéressantes sur ce qui concerne la cavalerie ancienne & moderne, se recrie beaucoup contre la témérité que j'ai eue de relever ses méprises, & ce détail controuvé que son Héros fait de ce combat remarquable de cavalerie entre Annibal & Scipion. Il me paroît cependant très difficile de raisonner juste sur un fait de guerre dont on connoît aussi peu les circonstances que les ressorts qui en ont décidé le succès. C'étoit bien le cas du Chevalier Folard, & on voit dans l'excellent ouvrage du Comte de Brezé que les fausses idées que le Chevalier s'étoit faites de la disposition des deux Généraux & de l'action même n'ont que trop influé sur son raisonnement. Le travail de cet habile officier me dispense de traiter ici les mêmes matières. Puisse le Chevalier de Lo-looz en profiter, & se préparer par la lecture de pareils ouvrages à l'entreprise qu'il a si fortement à cœur de donner au public de nouveaux commentaires sur ceux de César!

CHAPITRE XIX.

pag. 168. *Du passage du Granique.*

Toute la critique du Chevalier de Lo-looz tombe sur la direction que prirent les différentes colonnes de l'armée d'Alexandre en passant le Granique. On voit dans le plan que celles de la droite au lieu de suivre le courant, biaisent en sens opposé au fil de l'eau. Mon critique entre dans un détail Physico-Mathématique pour prouver qu'en traversant une rivière à gué il faut suivre le courant, & que c'est par conséquent une erreur que d'avoir fait passer la rivière à une partie de l'armée d'Alexandre d'une manière contraire à ces principes.

Je suis d'accord avec mon Censeur: mais s'il arrive que le gué qu'on a à passer ait une direction contraire au courant, comme cela est fort possible, on peut sans le moindre inconvénient exprimer cette circonstance en dessinant le passage d'une rivière: & tel est le cas dans lequel j'ai supposé qu'Alexandre se trouva dans cette occasion.

Arrien dit que Ptolomée s'étant jetté le premier dans la rivière, à la tête de son escadron & de la cavalerie légère, Alexandre le suivit incontinent en entrant dans le fleuve au dessus de cette troupe de Ptolomée:

mée: il ajoute qu'ayant gagné l'autre bord, il se trouva à la droite de toute l'armée à la pointe de sa cavalerie d'élite dont les escadrons en le joignant successivement se développèrent vers le centre. Il marque encore que l'infanterie suivit cette direction, & que l'aile gauche agissant en conséquence, & se développant aussi toujours vers le centre, il se trouva de cette manière, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, établi & en ordre de bataille à l'autre rive. Pour exprimer ces mouvemens d'après cette description, il falloit bien supposer que le gué fut, soit à la droite, soit à la gauche, en sens contraire au fil de l'eau, pour que sa direction ne semblât pas s'opposer à la manière dont Arrien représente le développement des troupes d'Alexandre. Cependant comme il est impossible de déterminer avec précision toutes les circonstances d'un pareil événement, le lecteur sensé me saura toujours gré d'avoir le premier débrouillé celles qui caractérisent le mieux le génie & le courage d'Alexandre, & je me flatte que la triviale critique de mon censeur ne fera rien perdre de son mérite à ce que j'ai dit.



CHAPITRE XX.

pag. 169. *De la bataille d'Arbeles.*

Je me suis bien attendu à voir le Chevalier de Lo-looz me reprocher la méprise du graveur qui avoit placé dans le plan que j'ai dressé de cette bataille, la droite où a dû être la gauche; mais je n'ai pas cru, que dans sa mauvaise humeur, il m'imputerait d'avoir encore dans ma narration confondu les deux aîles. On n'a qu'à l'examiner pour se convaincre de l'injustice de ce reproche.

Il présume que c'est d'imagination que j'ai travaillé ce morceau détaché de l'histoire du vainqueur de l'Asie; mais pourquoi le présumer, tandis que j'appuie chaque circonstance de cet événement sur le témoignage exprès d'Arrien? Si j'ai remarqué que cet auteur exagère le nombre des troupes de Darius pour faire honneur à la victoire des Grecs, je ne me suis pas pour cela écarté du récit qu'il fait de la disposition des deux armées & de l'action même. Mais il ne vaut pas la peine de réfuter d'avantage des imputations aussi vagues.

L'exposé de cette bataille m'a attiré la critique d'un savant militaire bien plus instruit, & bien plus en état de traiter de pareilles matières, que ne l'est le Chevalier de

Lo-looz. *Le traité des stratagèmes permis à la guerre, avec des observations sur les batailles de Pharsales & d'Arbeles par Mr. Joly de Maizeroy* a paru il y a quelque temps. L'auteur après avoir comparé dans ce qui concerne la bataille d'Arbeles, mon exposé avec les originaux, trouve que j'ai totalement manqué la position des corps de réserve destinés à couvrir les ailes, que j'ai omis des circonstances intéressantes, & que je me suis contredit en certains endroits. Bien que ces imputations soyent assez graves, j'ai pourtant observé que Mr. de Maizeroy fait honneur à mon travail, que ses raisons sont déduites avec modestie, & que ce n'est que l'intérêt de la vérité qui a guidé sa plume. C'est ce même intérêt qui m'a engagé à y répondre. Ma défense servira du moins à l'éclaircissement d'un des plus intéressans morceaux de l'antiquité militaire.

Il est certain que le narré que fait Quinte Curce de cette bataille est embarrassé & peu propre à nous en donner une idée claire. Mr. de Maizeroy dit lui même que c'est un compilateur qui s'est plus attaché à écrire élégamment qu'à détailler exactement les faits. Diodore de Sicile rapporte les circonstances de cet événement à peu près comme Quinte Curce; & Plutarque, Justin, Po-

lyen &c. ne sont que des abrégiateurs qui se copient les uns les autres. Arrien est le seul qui soit entré dans un détail circonstancié de cette grande journée; il avoit consulté les mémoires de Ptolomée contemporain, d'Alexandre, & les ouvrages d'autres bons historiens; il a été lui même homme de guerre, & entendoit parfaitement bien la tactique des Grecs. Aussi Mr. de Maizeroy a-t-il jugé à propos de le prendre pour guide, & s'il a voulu suppléer au récit d'Arrien par celui de Quinte Curce & de Diodore, c'est parce qu'il ne les a pas crûs en contradiction avec cet auteur.

C'est donc d'après Arrien que j'examinerai la différence qu'il y a entre l'ordre de bataille de l'armée d'Alexandre, tel que je l'ai conçu & tel que Mr. de Maizeroy se l'est représenté. Tout roule sur la position des corps de troupes qu'Alexandre plaça aux ailes. Mr. de Maizeroy est d'accord avec moi sur tout le reste, & ce suffrage n'est pas peu flatteur pour moi. *Les deux petits corps de cavalerie, dit-il, commandés par Menidas & Aretas ne pouvoient pas être placés en avant & parallèlement à l'aile de cavalerie, comme les a mis l'auteur des Mémoires: dans cette situation ils ne garantissoient ni le flanc ni le derriere.* Voyons donc com-

ment Arrien, après avoir décrit l'ordre de bataille de l'armée d'Alexandre, s'explique sur la position de ces différens corps placés aux ailes. J'ose bien dans cette dispute alléguer les paroles même de l'auteur Grec, car j'ai à faire à un savant qui a suffisamment montré par son excellente traduction de la tactique de Léon, qu'il entend le Grec, & qu'il est en état d'apprécier les argumens que le vrai sens du texte me fournit. Arrien dit donc: κατὰ μὲν τὸ δέξιον κέρας ἔχόμενοι τῆς βασιλικῆς Ἰλῆς τῶν Ἀγριάνων ἐτάχθησαν οἱ ἡμῖστες, ὧν ἡγήτο Ἀτταλὸς, καὶ μετὰ τῶν οἱ Μακεδόνες οἱ τοξόται ὧν Βρίσων ἡγεῖν ἔχόμενοι δὲ τῶν τοξοτῶν οἱ ἀρχαῖοι καλέμενοι ξένοι, καὶ ἀρχῶν τῶν Κλέανδρος.

En voici la traduction: à l'alle droite étoit encore à côté du régiment des gardes à cheval & sur la même ligne l'autre moitié des Agriens sous les ordres d'Attalus; & puis les archers Macédoniens, dont Brisson étoit le chef. A côté de ces archers étoient ceux qu'on appelloit les vétérans étrangers commandés par Cléandre.

C'étoient ces troupes qui formoient la ligne d'infanterie légère dont M. de Maize-roy dit, que selon Arrien elle étoit rangée derriere les compagnies royales, ainsi qu'on le voit encore exprimé dans son plan. Mais

vouloir que ces troupes fussent placées derrière les compagnies royales, n'est-ce pas contredire formellement l'auteur, qui dit sans équivoque qu'elles étoient postées à côté d'elles & dans la même ligne? C'est du moins le sens incontestable & le plus clair du mot *ἐχόμενοι*, employé plus d'une fois dans l'exposé d'Arrien pour indiquer l'ordre dans lequel les grandes sections de la Phalange étoient rangées l'une après l'autre dans la ligne. Mais poursuivons. *Προετάχθησαν δὲ τῶν δὲ Ἀγριάνων καὶ τῶν τοξοτῶν οἷτε Πρόδρομοι ἱππεῖς καὶ οἱ Παίονες ὧν Ἀρέτης καὶ Ἀρίων ἡγήντο. Ἐμπάντων δὲ προτεταγμένοι ἦσαν οἱ Μισοφόροι ἱππεῖς ὧν Μενίδας ἦρχε. Τῆς δὲ βασιλικῆς ἱλῆς καὶ τῶν ἄλλων Ἑταίρων προτεταγμένοι ἦσαν τῶν τε Ἀγριάνων καὶ τῶν τοξοτῶν οἱ ἡμίσεις καὶ οἱ Βαλάκραι Ἀκοντισαί. Οὗτοι κατὰ ἄρματα δρεπανηφόρα ἐτετάχοντο. Les cavaliers précurseurs & les Péoniens dont Aretas & Ariston étoient les chefs, étoient rangés au devant de la ligne des Agriens & des Archers. En avant de ceux-ci & en avant de toute l'armée étoient les cavaliers mercenaires sous les ordres de Menidas. L'autre moitié des Agriens & des Archers ainsi que les gens de trait de Balacre, étoient postés devant le régiment du Roi & les autres gardes, pour faire tête aux chariots à faux.*

Les parôles d'Arrien sont si claires, & si nettement déterminées que je ne conçois pas comment Mr. de Maizeroy a pû y trouver que ces troupes étoient en arriere des compagnies royales en ligne oblique ou en crochet; tandis que ces mots *προεταχθεν* & *προετακμενοι εσαν* signifient visiblement le contraire, & dénotent le plus clairement du monde la position d'une ligne qui devance l'autre, ainsi que je l'avois représenté dans mon plan. Ces mêmes termes sont employés par Arrien pour déterminer la position devant les compagnies royales de cette autre partie de l'infanterie légère destinée à faire face aux chariots: Je ne fais donc pas pourquoi Mr. de Maizeroy croit que ces termes ont une signification différente à l'égard de ces corps de cavalerie,

Il y avoit réellement à l'aile gauche de l'armée une ligne de troupes qu'Alexandre avoit postée en crochet ou en oblique derriere la cavalerie. Mais aussi cette disposition est-elle clairement énoncée par le mot *επισκεμνην*. Si Arrien eût donc voulu indiquer une position semblable à celle que Mr. de Maizeroy imagine, il est clair qu'il n'auroit pas manqué de termes pour l'exprimer.

Je suis surpris que ce savant militaire au lieu de vérifier la traduction d'Ablancourt sur

l'original, ait préféré de suivre Quinte Curce, dont il avoue lui même qu'il détaille les faits avec peu d'exaétitude. Cet auteur ainfi que Diodore de Sicile & les autres ne comprennoient ni l'art, ni le fin de l'ordre de bataille d'Alexandre, & ayant la tête remplie de l'ordre en quarré, comme de la feule difpofition qui leur parut poffible en préfence de l'innombrable armée des Perfes, ils n'ont pas manqué de repréfenter les troupes d'Alexandre, comme faifant face de tous côtés fur tout vers l'un & vers l'autre flanc.

Voyons encore ce qu'Arrien dit de la deftination de ces corps de cavalerie placés aux ailes & en avant de la ligne. Μενίδα δὲ καὶ τοῖς ἀμφ' αὐτὸ παρήγγελτο, εἰ περιπλεύοιεν οἱ πολέμιοι τὸ κέρασ σφῶν, ἐς πλαγίας ἐμβάλλειν αὐτὰς ἐπικόμψαντας. *Il fut ordonné à Menidas & aux autres chefs de ces corps, lorsque la cavalerie ennemie pafferoit à leur portée pour tourner leur aîle, de faire promptement un quart de conversion & de la prendre elle même en flanc.*

Il eft évident que cet ordre ne pouvoit être adreffé à Menidas ni aux autres chefs, fi leurs corps étoient placés derriere la ligne & de la maniere que Mr. de Maizeroy l'imagine. Alexandre veut que Ménidas parte dès le moment qu'il verra la cavalerie enne-

mie s'acheminer pour tourner son aîle, il veut qu'il la prévienne & qu'il l'attaque lui même en flanc. Conciliera-t-on l'exécution de ces manœuvres avec l'objet & la position d'une oblique en arriere? Arrien en rapportant dans la suite l'action même & l'effet de toutes les dispositions d'Alexandre, n'oublie pas de dire expressément que Menidas étant posté avec son corps fort en avant & à la pointe de l'armée, se trouva par là à portée & en état d'attaquer à temps & de prévenir la cavalerie ennemie. *)

Si Alexandre ordonne à Menidas de faire faire un quart de conversion à sa cavalerie, pour tomber en flanc de celle de l'ennemi, on voit que celle-là ne pouvoit être en ligne oblique. Le quart de conversion l'auroit redressée sur le front qu'avoit l'armée, & ne l'auroit pas portée au flanc de la cavalerie ennemie. Aussi dans le plan de Mr. de Maizeroy, ces corps de Menidas & des autres chefs s'avancent-ils simplement de front contre les ennemis qui sont en chemin de les tourner, sans faire ce quart de conversion dont parle Arrien. Tout cela prouve que la disposition que Mr. de Maizeroy suppose à ces corps de cavalerie, est directement contraire au récit d'Arrien, quoiqu'il le cite comme un garant.

*) ὅθεν ἡ τῶν Σουθῶν ἰσχυρὴ παρεμπόδις ἔκρινεν τὴν προεταχμένων τῆς Ἀλεξάνδρου τάξης.

Je ne suis pas non plus de l'avis de cet habile officier, lorsqu'il soutient que ces deux corps de cavalerie ayant pour but de garantir les flancs & les derrières de l'armée ne pouvoient pas avoir une position différente de celle qu'il leur donne. Il me paroît au contraire que celle qu'ils ont eue selon le rapport d'Arrien, répond mieux que tout ce qu'il a imaginé, au plan général & aux vues d'Alexandre.

Si le dessein de ce Prince intrépide n'eût été que de rester sur la défensive, je conçois que ces deux corps placés en crochet derrière l'aîle, auroient été d'une grande utilité. Mais Alexandre s'étant proposé d'agir offensivement avec cette aîle, & d'attaquer lui-même la gauche de l'ennemi en ligne oblique, il n'avoit besoin que d'une bonne avantgarde capable de mettre le corps de troupes destiné à frapper le grand coup à l'abri d'être distrait & détourné de son objet. C'étoit ce que devoient faire ces deux corps de cavalerie soutenus par quelque infanterie. Et lorsque l'armée s'avança obliquement & à grand pas vers l'aîle gauche de l'ennemi, ce furent aussi eux qui à la pointe de l'aîle avec laquelle Alexandre vouloit attaquer, formèrent la même avantgarde que tous les grands hommes, qui depuis Alexandre ont at-

taqué en oblique, n'ont jamais manqué de se ménager. C'est de cette manière que le Roi de Prusse s'y-est toujours pris dans toutes les batailles où il a exécuté des manœuvres semblables à celles d'Arbèles. Son avant-garde composée également d'une bonne partie de sa cavalerie & de quelque infanterie, commençoit ordinairement par nettoyer le terrain, & par débusquer ce que l'ennemi avoit de cavalerie sur l'aîle à laquelle il en vouloit.

Tout projet d'attaquer en ligne oblique seroit impraticable sans cette attention. Mr. le Comte de Brezé en a tiré un argument pour prouver contre le Chevalier Folard la nécessité indispensable d'avoir toujours de la cavalerie dans les armées, en montrant que ni Epaminondas à Leuctres & à Mantinée, ni les autres Généraux, ne seroient jamais venus à bout de battre l'ennemi avec cette disposition, si de bons corps de cavalerie ne leur eussent facilité les moyens de s'avancer avec la tête de l'armée, sans être arrêtés ou détournés en chemin par la cavalerie de l'ennemi.

Alexandre n'auroit donc pas agi en conséquence de son plan d'attaque, s'il avoit placé les corps de troupes qu'Arrien nomme, en crochet derrière sa cavalerie, & s'il les avoit fait avancer de cette sorte avec l'armée qui marchoit en oblique. L'ennemi qu'on au-

roit laissé s'approcher des flancs de l'armée dans le dessein de ne le repousser que par les troupes de l'oblique, se seroit trouvé à portée de la tête de toute l'armée, & il auroit été pour lors bien dangereux d'avancer, & de laisser ce même ennemi en arriere & aux mains avec les troupes de cette oblique: au lieu que le but d'Alexandre étant de brusquer l'attaque, rien n'y étoit plus conforme que la marche de cette avant-garde, qui la mit à portée d'exécuter l'ordre donné par le Roi à Menidas, d'avoir l'œil sur chaque mouvement de l'ennemi, pour le prendre en flanc au moment qu'il feroit mine de tourner l'armée.

La disposition exposée par Arrien avoit le double avantage, celui de garantir les flancs & les derrieres de l'armée, en prévenant les entreprises de l'ennemi, & celui de procurer à la cavalerie qu' Alexandre conduisoit en personne & à la Phalange la facilité de se jeter sans obstacle sur la ligne même des Perses, & de frapper les coups décisifs dont dépendoit le sort de la bataille.

Comme Alexandre refusoit selon son plan l'aile gauche, dans le dessein d'y rester sur la défensive, il falloit bien qu'il mit de ce côté son flanc & ses derrieres en sûreté, & qu'il prit d'autres mesures qu'à l'aile droite, & c'est pourquoi Arrien dit, qu'il y mit effec-

tivement une ligne de troupes qui se plaça à l'extrémité de cette aile, & forma une espèce de crochet pour faire face, autant qu'il seroit possible aux Perses lorsqu'ils auroient pris le parti de tourner le flanc, & de tomber sur les derrières de l'armée.

J'avois dit dans mes Mémoires que la suite des événemens répondoit à la disposition des troupes, telle que je l'avois exprimée dans mon plan. Voyons si Mr. de Maizeroy étoit fondé à le revoquer en doute. „L'armée d'Alexandre, dit Arrien, doubla „le pas, en marchant toujours par sa droite, „tandis que celle des Perses marcha par sa „gauche, & qu'elle conserva encore l'avantage de la déborder à l'aile. Ἡδὴ δὲ ajoute „Arrien οἱ τῶν Σκυθῶν Ἱππεῖς περιππεύοντες „ἤπτοντο τῶν προτεταγμένων τῆς Ἀλεξάνδρου „τάξεως — *Cependant la Cavalerie Scyth* „*the en marchant par son flanc s'appro-* „*choit déjà de bien près de celle qu'A-* „*lexandre avoit placée en avant de l'ar-* „*mée.*” Il poursuit: „Alexandre même „étoit déjà par sa marche au point de for- „tir du terrain que les Perses avoient ap- „plani, lorsque Darius craignant que l'en- „nemi en continuant sa marche, ne se mit „hors de la portée des chariots à faux, or- „donna à la Cavalerie des Scythes postée en

Lib. III.
Ch. 13.

„avant de sa gauche, de gagner la pointe
„de l'aile d'Alexandre & de l'empêcher de
„s'avancer d'avantage. Alexandre voyant
„ce mouvement ordonna sur le champ à Me-
„nidas de partir & de se jeter sur les Scy-
„thes pendant qu'ils étoient encore en mar-
„che. Alors commença le premier com-
„bat & les Scythes joints par les Bactriens
„repoussèrent Menidas, qu'Alexandre fit d'a-
„bord soutenir par d'autres troupes. Bien-
„tôt la bataille même s'engagea.”

Qui est ce qui reconnoîtra dans ce qu'Arrien dit de ce corps de Menidas placé à la tête de toute l'armée, la position en crochet derrière l'aile, que Mr. de Maizeroy lui donne; ou qui ne voit, que s'étant avancé avec l'armée par cette marche oblique, de bien près de l'aile gauche de l'ennemi, il garantissoit suffisamment les flancs & les derrières de l'armée par les mouvemens même qu'Alexandre lui fit faire, & qu'aucun poste ne convenoit mieux à ce corps de Menidas que celui qu'Arrien lui donne, & que j'avois indiqué dans mon exposé.

Mr. de Maizeroy aura de la peine à répliquer à ces argumens; mais j'avoue aussi qu'il a eu raison de se récrier contre la partie de mon plan, où on a voulu exprimer l'action engagée entre Menidas & les Scy-

thès. On y voit bien ridiculement les Grecs prêter eux mêmes le flanc aux Perses, qui étoient dans la ligne, & toute l'action fort mal représentée. Quoique l'excuse d'avoir été dans la nécessité d'abandonner plusieurs brouillons de mes plans à des personnes que je croyois plus habiles qu'elles ne l'étoient, ne puisse pas me mettre à l'abri de la censure, je fais toute fois gré à Mr. de Maizeroy d'avoir relevé & cette faute & celle du graveur par laquelle tout l'ordre du plan est renversé.

Les autres remarques de cet habile officier sur l'exposé que j'ai fait de cette bataille, roulent sur des objets de moindre importance. S'il dit que Quinte Curce ne fait monter la cavalerie de Darius qu'à 114000 hommes au lieu de 145000 comme je l'avois marqué dans mes mémoires, on voit qu'il ne s'est pas servi d'une bonne édition de cet auteur. Sans cela il auroit vu, que je ne m'étois pas trompé. Il trouve encore à redire à ce que je détermine le nombre d'hommes dans les Phalanges d'Alexandre d'après le dénombrement qu'en font Elien & Arrien. Comme ces deux Tacticiens décrivent leurs Phalanges sur le pied des Phalanges Macédoniennes, j'avois crû que leur détail étoit principalement relatif à l'arrangement de

Lib. IV.

Ch. 12.

Voyez la
bonne édit.
de Snaken-
burg, Leide
1724.

celles qu'Alexandre & Philippe son pere avoient dressées pour cette guerre. Cette conjecture m'a parû assez vraisemblable. Arrien nomme six Phalanges & deux corps ou deux *Agemas* de Peltastes qu'Alexandre avoit placés au front & dans la premiere ligne, mais il ne dit mot des troupes qui entroient dans la seconde, destinée à faire face du côté opposé, en cas que les Perses eussent tourné l'armée. Comme il falloit selon la tactique du même Arrien huit Phalangarchies pour former deux de ces corps d'armée appelés les grandes Phalanges, j'ai crû qu'on pouvoit fort bien suppléer à cette omission d'Arrien, en plaçant dans cette seconde ligne, les deux petites Phalanges qui manquoient, & les six autres *Agemas* des Peltastes. Ainsi supposé que cette seconde ligne n'ait été rangée que sur huit hommes de profondeur, il eût fallu que tout le corps des Peltastes dans l'une & dans l'autre ligne eût eû, étant rassemblé un nombre d'hommes égal à celui d'une grande Phalange savoir 16384. Ce n'est qu'une conjecture assez vraisemblable que le silence d'Arrien sur les troupes qui ont composé la seconde ligne d'Alexandre m'a fait hazarder; & que ce même silence semble justifier.

CHAPITRE XXI.

De la bataille de Trebie.

pag. 170.

Le Chevalier de Lo-looz me fait grace sur les observations que j'ai faites au sujet de cette bataille dont Mr. Folard avoit donné des notions & un plan peu vraisemblables , & -contraires surtout au narré de Polybe. Cependant, afin de ne pas négliger la plus petite occasion de critiquer, il me demande, *comment j'ai fait triompher Scipion à Zama avec une disposition semblable à celle de Sempronius à Trébie, & par conséquent également vicieuse?* C'est proprement à Polybe à en rendre raison, aussi n'avoit il qu'à lire le récit que l'auteur Grec fait de la bataille de Zama pour trouver la solution.

Il n'est pas douteux que la même disposition de troupes ne puisse être selon les circonstances excellente dans une occasion , & très mauvaise dans l'autre. Annibal mit à Trébie sa bonne infanterie sur une seule ligne; & à Zama il se présenta à Scipion sur trois. Le Général Romain, en conservant l'ordre de bataille par manipules avoit prévu que sa première ligne des Hastaires suffisoit pour faire face aux troupes étrangères qu'Annibal avoit mises en avant de l'armée; & il

étoit sûr, qu'il pouvoit changer son ordre de bataille d'après les mouvemens qu'il verroit faire à Annibal, comme il le fit aussi en effet, lorsqu'il alla combattre l'élite des troupes que celui-ci avoit placées dans la troisieme ligne. Cette raison suffit pour faire remarquer la frivolité de l'objection du Chevalier.

Si mon critique cite l'exemple du Prince de Condé à Nordlingen & à Lens qui s'étant mis à la tête de la réserve, rétablit le combat, & vainquit l'ennemi, pour prouver que ces dix mille Romains qui s'étoient sauvés à Trebie, auroient pû arracher la victoire à Annibal, ainsi que le Chevalier Folard l'avoit soutenu; je lui réponds encore, que les circonstances étoient bien différentes dans ces deux rencontres; & que jamais une infanterie qui est en confusion & dénuée de toute cavalerie, ne vaincra dans la plaine un ennemi supérieur & habile, & qui a encore à sa disposition une cavalerie très nombreuse & de la meilleure espece.



CHAPITRE XXII.

De la conduite d'Annibal & de Minutius près de Gerunium.

PAG. 173.

Je conviens avec mon critique que les raisons seules pouvoient donner du poids à un ouvrage qui a pour but le progrès de l'art militaire; & c'est pourquoi j'avois déduit avec soin celles qui m'ont fait regarder comme un roman, le récit que le Chevalier Follard avoit fait de différentes opérations d'Annibal & de Minutius avant le combat de Gerunium. Mon Censeur ne dit rien pour la défense de son Héros. Qu'il fasse donc lui même des romans tant qu'il voudra, mais qu'il n'avance pas, que la fiction contribue autant au progrès de l'art militaire que le récit des faits véritables & l'instruction que nous donne l'expérience.



CHAPITRE XXIII.

p^{ag.} 174. *De la bataille de Cannes.*

Le peu de choses que mon Chevalier dit au sujet de l'exposé que j'ai fait de cette célèbre bataille me dispense de faire ici mon apologie. On n'a qu'à le conférer avec celui de Mr. Folard pour se convaincre qu'il étoit très nécessaire d'exposer les circonstances de ce grand événement, qu'il avoit si mal rapporté, quoique Polybe l'eût détaillé avec tant de précision & de clareté.

CHAPITRE XXIV.

p^{ag.} 175. *De la bataille de Caphyes.*

Ce ne font encore que des lieux communs & qui ne prouvent rien dont mon critique a chargé le papier à l'occasion de cette bataille. Ayant au reste traité fort au long la matiere des marches des Romains dans mes observations sur la guerre de César en Espagne, je me dispense d'analyser ici les idées que mon censeur a voulu en donner. Il est très certain, que non seulement il n'a pas été plus instruit que ceux qui l'ont précédé, mais qu'il a encore enchéri sur les anciennes erreurs.



CHAPITRE XXV.

De la bataille de Mantinée. pag. 182.

Mon critique s'efforce de prouver dans ce chapitre que Mr. Folard, avoit déjà connu les manœuvres extraordinaires que Philopoemen fit faire à sa phalange, & que j'avois développées d'après la description de Polybe. Pour le prouver il cite le passage même de Polybe, tel que Dom Thuillier l'a traduit, & le présente au lecteur comme si c'étoit l'exposé même de Mr. Folard. Mais à quoi bon recourir à cette supercherie? Le tacticien françois n'ayant pas fait des observations sur cette bataille, j'avois discuté le texte de Polybe & débrouillé les manœuvres de Philopoemen, sans faire mention de lui.

Je ne fais pourquoi mon critique trouve à redire à l'observation très juste que j'avois faite sur l'erreur du traducteur, qui avoit confondu dans sa traduction l'oncle de Polybe avec l'historien. Je fais bien qu'il importe peu à la postérité de savoir, s'il est ici question de l'oncle ou du neveu, mais il n'est pas indifférent pour la Chronologie & pour l'authenticité des faits que Polybe rapporte, de connoître les circonstances de sa vie & le temps où il a vécu. Je fais aussi qu'un auteur qui regarde du même oeil l'histoire

& la fiction se soucie bien peu de pareils détails.

Enfin pour donner un échantillon de son savoir dans l'histoire, il me chicane sur ce que j'ai dit que la ville de Mantinée étoit fameuse par la victoire d'Épaminondas, en me prouvant fort au long qu'après la mort de ce grand homme, les Thébains ne poursuivirent pas leurs avantages. Mais le Grecs eux mêmes ne font-ils pas honneur à Épaminondas de cette bataille comme d'une victoire due à sa grande habileté, & n'est-ce pas jouer un triste personnage que de se faire ressource de pareilles chicanes pour soutenir un rôle dont on n'auroit pas dû se charger?



CHAPITRE XXVI.

De la bataille d'Elinge.

pag. 184.

On trouvera difficilement un homme de lettres, qui ait osé mettre autant d'aigreur & de fiel dans sa critique que le fait mon Chevalier de Lo-looz. D'autres se sont respectés du moins eux mêmes, & lorsqu'ils trouvoient dans un livre qu'ils avoient résolu de déprimer, des chapitres qui ne fournissoient pas d'étoffe à leur critique, ils les passoient sous silence, dans la crainte de perdre l'estime du lecteur, & de diminuer le prix du reste de leur travail. Mais mon critique n'épargne rien, raisonnant à tort & à travers il censure tout, sans connoissance de cause, & sans appréhender, qu'on lui montre un jour à la face du public, que c'est faire l'abus le plus honteux de la critique que d'écrire & de déclamer comme il le fait.

L'exposé que j'ai donné de la bataille que Scipion livra à Asdrubal en Espagne, est le morceau le plus travaillé de mes mémoires. On trouve dans le récit de Polybe le détail de plusieurs manœuvres toutes également curieuses & intéressantes, qu'il valoit d'autant plus la peine de développer, que jusqu'alors personne n'avoit rempli cette tâche. Des savans militaires m'ont su gré de mes discus-

sions & l'ont témoigné dans leurs écrits. Ayant cependant observé, que parmi les évolutions que Scipion avoit fait exécuter dans cette occasion à ses troupes, il s'en trouvoit qu'on ne faisoit pas communément dans les armées Romaines, & que ceux qui ne pouvoient pas consulter l'original grec, seroient peut-être tentés de revoquer en doute la vérité de mes explications; j'avois taché de résoudre ces difficultés apparentes, en répondant à quelques objections que je m'étois faites à moi même. Toute la critique de mon fier antagoniste, se réduit à résumer ces mêmes objections, & à les proposer comme de son propre chef, passant toutefois sous silence les réponses que j'y avois déjà faites. Il faut qu'il n'ait jamais crû possible que quelqu'un relevât ce qu'il y a de mesléant, & j'ose le dire, de ridicule dans un pareil procédé.

Il commence par me faire soupçonner d'avoir tiré le détail de la manœuvre de la cavalerie aux deux ailes de l'armée Romaine d'une note anonyme ajoutée à l'histoire de Scipion l'Africain de Mr. Seran de la Tour. Mais qu'a-t-on besoin d'autres mémoires que des anciens auteurs mêmes, pour expliquer le récit qu'ils nous font des batailles? Il est très possible, que l'auteur de cette note anonyme ait trouvé dans le texte aussi bien que

moi le détail des manœuvres que Scipion fit faire dans cette action à sa cavalerie. Je n'ai pas lû cet ouvrage, mais, s'il est tel que mon critique le dit, je m'en applaudis, & j'en tire un argument pour la vérité de mon explication.

Il faut que la distance de l'armée des Romains à celle des Carthaginois ait été au moment où Scipion commença à manœuvrer du moins de cinq cens pas, ainsi que Tite Live le dit encore expressément. Cette distance étant évaluée dans le texte grec de Polybe à un stade ou 125. pas, la note dans la quelle j'ai observé la méprise du copiste, a fourni le prétexte au Chevalier de Lo-looz de faire une furieuse sortie contre la temérité de ma conjecture. Mais est-ce donc sur une conjecture que je fonde la réalité d'une circonstance, que le bon sens & le témoignage d'un auteur tel que Tite Live mettent à l'abri de toute contradiction?

Il me reproche d'avoir pris la défense de l'ordre en colonnes; quoique j'eusse dit dans un autre endroit que cette ordonnance étoit contraire aux armes & à l'esprit de la légion. Mais n'avois-je pas assez répondu à cette objection, en observant que, lorsque dans l'ancienne milice, les manipules rangés par intervalles dans la ligne alloient à l'attaque de la Phalange, ils n'agissoient pas par

le poids de leur masse, ni de la maniere dont Mr. Folard se représente l'action des colonnes?

Il me demande pourquoi j'ai fait exécuter d'une maniere si compliquée les évolutions des manipules, qu'il étoit si facile de simplifier. Mais est-ce donc moi qui imagine ces manœuvres? Polybe dit clairement que c'est Scipion qui les fit exécuter. Si le Chevalier avoit envie de lancer contre moi les traits de sa critique, il devoit montrer que les manœuvres que je détaille n'étoient pas celles que Polybe décrit, & que j'avois mal interprété les paroles dont il se sert pour les exprimer.

On sent bien que ne pouvant me contredire sur la signification des termes de Polybe, il a voulu me faire soupçonner de n'avoir pas rendu fidèlement le sens du texte grec & persuader aux lecteurs, que les évolutions que je détaille, étoient ou trop compliquées, ou contraires à la tactique des Romains. Mais il ne découvre de la maniere dont il s'y prend, qu'un grand fond de mauvaise volonté & d'envie. C'est ainsi que pour montrer, que ma description est en contradiction avec la tactique & l'ordonnance des légions, il m'accuse d'avoir pris les manipules, sur le pied que Polybe les décrit, de

120. hommes chacun, & celui des Triaires de 60, tandis que depuis la seconde guerre Punique chaque manipule étoit de 140. hommes, & que même Scipion dans son expédition en Afrique avoit porté ses légions jusqu'à 6000. hommes, ce qui rendoit alors chaque manipule des Hastaires & des Princes de 160. Mais n'avois-je pas déjà fait la remarque dans une note, qu'en supposant les manipules de 140. ou de 160. hommes selon la force des légions, il falloit aussi que chacune de ces petites colonnes eût le front & la profondeur à raison de cette différence ? Cette imputation est donc sans fondement, & le Chevalier n'a par bonne grace de me reprocher, que mon exposé est en contradiction avec l'ordonnance de la légion, après qu'on a vu qu'il ignore lui même, jusqu'au nombre des manipules, dont les Romains avoient composé leurs cohortes.

S'il dit que Scipion auroit mieux fait de former d'abord des colonnes par la réunion des manipules, & de s'avancer ainsi obliquement avec ses deux ailes, que de faire toutes ces manœuvres que Polybe décrit, on voit bien que ce tacticien n'a rien compris à la finesse des dispositions de Scipion & à son dessein de surprendre l'ennemi, en lui cachant une partie de ses mouvemens.

Le Général Romain commença par mettre ses légions en ligne pleine, en faisant remplir les intervalles de la première ligne par les manipules de la seconde, & en faisant avancer les Triaires pour en former les derniers rangs. C'étoient la manœuvre ordinaire & absolument conforme à l'ancien ordre en quinconce. Les lignes formées aux deux aîles, Polybe dit qu'elles s'avançoient en sens contraire & chacune obliquement. Il ajoute qu'étant à certaine distance de l'ennemi, Scipion ordonna de faire les quarts de conversion par sections de trois manipules chacune, & de s'avancer de cette manière par échellons. On ne découvre que de l'art & de sagesse dans ces dispositions, qui avoient pour but, d'un côté de se garantir contre les éléphants par le moyen des intervalles, qui s'étant faits dans la ligne par ces quarts de conversion, ouvroient le passage aux velites placés en arrière, & de l'autre d'augmenter la vigueur & la vivacité des attaques. L'exécution n'en étoit pas non plus difficile. J'ai vû plus d'une fois dans les manœuvres que le Roi de Prusse fait exécuter en tems de paix, des lignes obliques se changer dans un moment en échellons, par des mouvemens très simples, & les bataillons s'avancer successivement sans aucun embar-

ras. L'ordre de l'oblique se prête admirablement à cette espèce d'évolutions qui ne sont ni compliquées ni contraires à aucune tactique. Mais quel homme raisonnable n'éprouveroit pas un sentiment de pitié, lorsque mon critique dit que je m'étois laissé séduire par le quart de conversion que Polybe décrit, & qu'il me demande, si au lieu de faire faire ces évolutions en avant, ce n'eût pas été en diminuer le danger que de les faire exécuter en arriere? Ne seroit-ce pas abuser de la patience de lecteur que de répliquer à de pareils raisonnemens?

Polybe rapporte que Scipion étant venu avec ses troupes en présence d'Asdrubal, fut très embarrassé & longtemps incertain sur le parti qu'il avoit à prendre, à cause que la plus grande partie de son armée consistoit en Espagnols, auxquels il n'osoit se fier, & que ses forces légionnaires n'étoient que fort médiocres en comparaison de ces auxiliaires. En conséquence de ce narré de Polybe, j'ai dit que Scipion sentit la faute qu'il avoit faite de s'être si fort avancé avec des troupes dont le malheur arrivé à son pere l'avertissoit de se défier; & il falloit bien que je fisse mention de cette circonstance, puisque ce fut elle, qui lui fit choisir cette disposition de bataille, la quatrième de celles que Végèce décrit, &

par laquelle en refusant son centre, où il avoit jetté les Espagnols, il décida l'affaire uniquement par ses ailes composées de troupes Romaines.

Le Chevalier de Lo-looz peu satisfait de ce récit fait un long épisode pour prouver que je faisois tort à la réputation de Scipion, en l'accusant de s'être avancé trop loin avec ses troupes, & qu'il n'étoit pas dans ces grands embarras, dont Polybe parle, parcequ'il avoit déjà remporté d'autres victoires avec les mêmes troupes qui lui étoient fort affectionnées. Tout ce raisonnement n'auroit pas le moindre air de vraisemblance contre le témoignage exprès de Polybe: mais il prend le parti, pour dérouter le lecteur, de rapporter aux légions mêmes tout ce que j'avois dit d'après Polybe, de la défiance que durent inspirer les Espagnols à Scipion, & alors il va son train & démontre, que les dix mille hommes que Scipion avoit embarqués en partant de l'Italie joints aux débris des légions de son pere étoient d'excellentes troupes dont il n'avoit aucune raison de se défier. Je me garderai bien de lui contester la bonté de ces troupes que personne n'a jamais revoquée en doute; mais je lui opposerai simplement le passage suivant de Polybe, qui mettra le lecteur au fait de la dispute; *Scipion arrivé à*

Castulon & aux environs de Bezyle, y joignit les troupes de Marcus & de Colichas, & eût de grandes inquiétudes sur la situation présente de ses affaires. Il n'étoit pas en état de hasarder une bataille avec les seules forces Romaines, & il lui parut dangereux & téméraire même, de se fier assez à ses alliés, pour abandonner à leur conduite & à leur fidélité le sort d'une affaire décisive; ayant ainsi long temps balancé, il se vit à la fin forcé par les circonstances, à en venir aux mains avec l'ennemi; mais il se proposa de ne se servir de ses Espagnols que pour les faire seulement paroître dans ses dispositions, & de ne combattre en effet qu'avec les seules troupes Romaines. Lorsque mon Critique dit donc à la fin d'un raisonnement vague & inutile: *Ainsi les regrets & les inquiétudes qu'on suppose à Scipion ce grand homme sont des êtres de raison & des épisodes controuvés; le lecteur jugera sans peine, si c'est au Chevalier de Lo-looz ou à Polybe qu'il convient d'ajouter foi.*



CHAPITRE XXVII.

pag 192.

De la bataille de Zama.

La maniere de critiquer du Chevalier de Lo-looz ne me fournit pas même l'occasion d'intéresser le lecteur avide d'instruction, & je l'ennuyerois infailliblement, si je voulois répondre à toutes les frivoles objections, que me fait ce singulier censeur. Polybe, Tite Live & d'autres auteurs de l'antiquité se sont accordés à donner de grands éloges aux dispositions de l'un & de l'autre des Généraux qui ont combattu dans la plaine de Zama. Mr. Folard s'est récrié contre ce jugement général de l'antiquité, & s'est efforcé de prouver qu'Annibal a fait des fautes énormes, jusqu'à dire qu'il sembloit que la tête lui eut tourné. J'avois dit dans mes mémoires, que pour prononcer sur la conduite des Généraux & sur leurs fautes, il faudroit connoître les circonstances d'une bataille; & qu'il est clair que M. Folard n'a eû que des notions fausses & obscures de la bataille de Zama, comme cela paroît en comparant le récit & le plan qu'il en a fait, avec l'exposé de Polybe. Mon Critique, en entreprenant la défense de Mr. Folard, auroit donc dû au lieu de répéter sa déclamation contre la conduite d'Annibal, prou-

ver plutôt par de bonnes raisons, que ce tacticien étoit assez instruit des circonstances de cette bataille pour avoir été en état d'en juger pertinemment. Mais voyons à quoi se réduit cette apologie.

Il est certain, & mon Critique en convient, que la première des trois lignes d'Annibal étoit composée de troupes légères d'archers & de frondeurs, & que par conséquent elle n'étoit pas dans l'ordonnance de la phalange ainsi que Mr. Folard l'a crû. Mon Critique pour justifier son héros prétend bien que le terme de phalange, dont s'est servi le Chevalier, n'entraîne avec lui aucune idée contraire à l'ordonnance des troupes légères. Mais supposez qu'il eut raison; n'est il pas vrai que Mr. Folard lui même s'explique assez clairement sur l'idée qu'il attache au terme de *phalange*, lorsqu'il dit, *qu'Anni-* Tom. VI.
Pag. 219.
bal n'avoit pu se former sur trois phalanges & sans intervalles entre les bataillons, sans diminuer extraordinairement le front de son armée, & sans s'exposer à être surpassé à ses ailes? aussi représente-t-il dans son plan les lignes d'Annibal, rangées toutes trois de la même manière & sans autres intervalles que ceux qui sont entre les grandes sections.

Mais c'est le moindre des défauts qu'on observe dans l'exposé de Mr. Folard. J'ai prouvé clairement que toute cette attaque en colonnes, dont il fait honneur à Scipion est le fruit de son imagination, & que Polybe dit nettement que la bataille s'engagea entre les troupes qui étoient de part & d'autre dans les deux premières lignes, qu'on fit avancer celles de la seconde pour soutenir le combat de la première, & à la fin les affaires étant décidées entre ces corps avancés, que Scipion ordonna des manœuvres par lesquelles toute son armée se mit sur une ligne pleine, pour faire face aux troupes d'élite qu'Annibal avoit placées dans la troisième ligne.

Ces manœuvres sont décrites d'une manière si claire & si précise, qu'il ne faut qu'entendre un peu le grec pour les saisir d'après le détail qu'en fait Polybe. Mon critique ne veut pas toutefois les vérifier dans le texte; mais il dit: *si l'on considère en Tacticien ces manœuvres, on sentira qu'elles sont de toute impossibilité & qu'elles impliquent contradiction.* Voilà une décision bien hardie & digne de la fougueuse présomption d'un Chevalier de Lo-looz! Est-il donc, d'une exécution si difficile & si impossible, de former une seule ligne de trois lignes placées à une petite distance l'une der-

rière l'autre, & dont les petits corps qui les composent, sont rangés par intervalles égaux à leur front?

Selon ce que dit Polybe, les manipules de la première ligne se ferroient vers le centre pour remplir les intervalles; tandis que ceux de la seconde ligne les remplissoient aussi, en s'étendant en deux portions égales du centre vers les ailes. Les deux manipules avoient, en partant du centre selon la supputation même du Chevalier 475. pas Romains à parcourir, avant que la seconde ligne fut en état de marcher en avant, & de s'aligner à la première. Selon ce même calcul les Triaires ou les manipules de la troisième ligne, en s'étendant aussi en deux portions égales du centre vers les ailes, avoient 950 pas à marcher pour être à même de se mettre de front avec le reste de la ligne. Qu'est-ce donc qu'un espace de 950. pas Romains, ou de sept cens dix huit toises que les troupes les moins mobiles parcourent en beaucoup moins d'une demi heure?

Mais dit le Chevalier de Lo-looz la troisième ligne d'Annibal n'étoit éloignée de la seconde que de 125. pas ou d'un stade. Il est donc contradictoire, que les deux premières lignes d'Annibal étant battues, Sci-

pion eût pû faire exécuter ces contremarches que Polybe décrit. Car Annibal n'ayant que 125. pas à marcher, auroit pû se jeter brusquement sur les Romains, pendant qu'ils étoient occupés de l'exécution de ces mouvemens. Il en conclut que les manœuvres de Polybe sont des contes à faire à un officier superficiel, qui ne calcule aucune manœuvre & qui adopte sans examen tout ce qu'on fait imprimer.

Ce raisonnement fait assez voir que mon critique ne s'est pas donné la peine de lire d'un bout à l'autre le récit que l'auteur grec fait de cette bataille. Les deux premières lignes d'Annibal marcherent à la rencontre de celles de Scipion, tandis que la troisième ligne ou son corps de réserve ne bougea pas de sa place. Supposons la distance entre les deux armées avant la bataille de 5. ou 600. pas, il s'ensuit, que les deux premières lignes s'éloignerent par cette marche en avant de plus de 250. pas de la troisième, & qu'ainsi le raisonnement du Chevalier qui se fonde uniquement sur l'intervalle entre les lignes avant le combat, est par lui même défectueux.

Les deux premières lignes en venant aux mains de part & d'autres, Polybe dit que le choc & le carnage en furent terribles, & que les Carthaginois étant défaits, il y'eut tant dé

corps morts, & de si grands monceaux d'armes sur le champ de bataille que les manipules des Princes dans la seconde ligne ne purent passer en avant pour s'emboîter, comme il étoit d'usage, dans les intervalles de la première; de sorte qu'il fallut avoir recours aux contremarches pour former la ligne pleine. Polybe alléguant cette raison, mon critique n'avoit pas lieu d'être surpris, *que Scipion voulant former une ligne pleine pour aller attaquer la troisième ligne d'Annibal, n'ait pas enchassé les Princes dans les intervalles des Hastaires de sa première ligne; quoique ce fut plus expéditif, plus simple & en même temps moins critique que toutes ces marches par le flanc décrites par Polybe.*

Du côté des Carthaginois la défaite des deux premières lignes fut suivie d'un grand fracas & de beaucoup de désordre. D'abord les Hastaires les poursuivirent l'épée dans les reins en les rejettant sur la troisième ligne jusqu'à ce que Scipion jugea à propos de les rappeler. Annibal dans ce moment n'eut rien de plus pressé que de débarasser le front de tous ses fuyards, il ordonna pour cet effet aux soldats des premiers rangs de sa troisième ligne, de leur présenter la pique pour les forcer à s'écouler le long de la ligne. On

peut aisément se figurer, qu'il falloit du temps, avant que tous les débris de ces deux lignes battues & dispersées eussent nettoyé le front. Si mon critique dit donc que les évolutions de Scipion étoient contradictoires, parcequ' Annibal n'avoit que 125. pas à marcher pour joindre les Romains, il ne réfléchit à aucune des circonstances que Polybe rapporte avec grand soin, comme étant celles qui avoient empêché Annibal de passer au travers des fuyards, & qui prouvent évidemment que Scipion avoit plus de temps qu'il ne lui en falloit, pour faire parcourir à quelques uns de ces manipules les 950. pas qu'ils avoient à faire avant de se mettre sur une seule ligne & en état de défense.

Mais le Chevalier ne fait que déclamer & décider la plupart du temps sans connoissance de cause, comme il l'a fait d'un bout à l'autre de son ouvrage. Je fais que la critique est quelquefois utile. Mais il faut du moins que ceux qui s'en mêlent possèdent un peu les matieres dont il est question. Si je n'avois pas eû à repliquer à tant d'objections frivoles & aux chicanes les plus indignes du nom de critique, mon apologie auroit été peut-être un peu plus intéressante qu'elle ne l'est. Au reste il n'est pas douteux que l'envie seule & la présomtion n'ayent dicté

au Chevalier de Lo-looz le plan de son ouvrage. Cependant s'il a crû qu'il falloit détruire la réputation de mes mémoires, pour prévenir le lecteur en faveur de ses nouveaux commentaires sur César, je crains qu'il ne se soit trompé dans ses espérances, & je suis convaincû que ceux qui ont quelque teinture de la littérature ancienne, & qui ont lû ma réponse, verront avec surprise que ce soit un Chevalier de Lo-looz qui ose entrer dans cette carrière. Pourquoi n'écrit-il pas toujours des Romans, lui qui a tant de talens pour y réussir?

Fin du quatrieme & dernier
Tome.



613871
SBN





Fautes à corriger dans le Tome IV.

Préf. p. 4. l. 16. Chevalier Lo-looz *lisez* partout Chevalier de Lo-looz.

25. l. 16. excutés *lis.* exécutés.

32. l. 28. sans donner *lis.* pour donner.

65. d. l. qu'il n'y rien compris *lis.* que le Chevalier n'y a rien compris.

75. l. 20. rez de chauffe *lis.* rez de chauffée.

97. l. 2. au fragment *lis.* sur un fragment.

110. l. 8. de travers *lis.* en travers.

158. l. 20. peu emporte *lis.* peu importe.

181. l. 12. paraphrasé *lis.* paraphrasée.

13. paraphrasé *lis.* paraphrase.

185. l. 27. chassé *lis.* classé.

199. l. 20. du ce *lis.* de ce.

264. l. 20. Brendes *lis.* Brindes.







